DICTIONNAIRE
ANTI-PHILOSOPHIQUE,

Pour servir de Commentaire & de Correctif au *Dictionnaire Philosophique*, & aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le Christianisme :

OUVRAGE

Dans lequel on donne en abrégé les preuves de la Religion, & la Réponse aux objections de ses Adversaires ;

AVEC

La notice des principaux Auteurs qui l'ont attaquée, & l'apologie des Grands Hommes qui l'ont défendue.

Nouvelle Edition considérablement augmentée.

Par Monsieur ***.

Debemus amando corripere non nocendi aviditate, sed studio corrigendi. (S. Aug. Serm. XVI. De Verbo Domini.)

TOME SECOND.



A AVIGNON,
AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ.

M. DCC. LXXI.



DICTIONNAIRE
ANTI-PHILOSOPHIQUE.

LA METTRIE.

Idée de son caractère & de son esprit.

§. I.



Ulien Offray La Mettrie, étoit d'un caractére aussi bouillant que singulier. La fureur d'écrire selon la Philosophie du tems, l'obligea de quitter la place de Médecin du Régiment des Gardes Françoises, que M. le Duc de *Grammont* lui avoit obtenu. Ce malheureux n'est que trop connu par son *Homme Machine*, par son *Homme plante*, par son *Histoire de l'Ame*, par son *Discours sur la vie heureuse*, par son *Art de jouir*. » Notre ame (selon lui) est » de la même pâte que celle des animaux. Ce qui flatte » le corps est le seul pilote qui conduit à la félicité. » La vertu & la vérité sont des êtres, qui ne valent » qu'autant qu'ils servent à celui qui les posséde. Il » n'y a en soi ni vertu, ni vice, ni bien, ni mal moral, ni juste, ni injuste : tout est arbitraire & fait » de main d'homme. Les animaux formés d'un germe » éternel, quel qu'il ait été, à force de se mêler entr'eux, ont produit ce beau monstre qu'on appelle » homme.

» Par rapport à la félicité, le bien & le mal sont » bien indifférens ; & celui qui aura une plus grande

» satisfaction à faire le mal, sera plus heureux, que » quiconque en aura moins à faire le bien. Pour être » heureux, il faut étouffer les remords; inutiles avant » le crime, ils ne servent pas plus après, que quand » on le commet. La bonne Philosophie se déshono- » reroit, en s'occupant de ces fâcheuses réminiscen- » ces. »

Il pose pour base du bonheur, qu'il faut étouffer les remords, & se livrer à tous ses penchans. Il conseille au Brigand de voler; au Tyran, de se baigner dans le sang de ses Sujets; au Débauché; de se vautrer pour être heureux, à la maniere des animaux les plus immondes. Telle est la morale de ce Matérialiste & de ses disciples. Les sages du jour n'ont pas voulu l'inscrire sur leur liste; cependant son nom ne pouvoit que leur faire honneur.

La Mettrie étoit un fou qui se paroit du titre de Philosophe, & qui méritoit bien ce titre aujourd'hui si avili. Il séduisit une foule de sots, qui se rangeoient autour de son théâtre. Quoique son orvietan ne se soit pas soutenu, il eut une certaine vogue parmi la Populace Philosophique. Ce charlatan mettoit tout en usage pour l'attirer. Il se laissoit aller à toutes les extravagances qui se présentoient à son esprit. Se figurant un jour qu'un des plus savans hommes & des plus vertueux de l'Allemagne étoit un Athée, aussitôt il imagine une histoire. Il raconte qu'il a vu ce Savant à Gottingue dans un mauvais lieu, & qu'il lui a entendu combattre l'existence de Dieu. L'horreur que tous les gens de lettres conçurent pour cette infamie, vengea bien mieux M. *Haller* que tout ce qu'il auroit pu répondre.

Le mépris de *la Mettrie* pour ce que nous avons de plus sacré, doit être attribué à la même folie, jointe à l'ignorance. Cet homme n'avoit aucune lecture; il écrivoit comme un Energumene. Il savoit à peine assez de latin pour entendre les livres de médecine; il ignoroit toutes les autres langues. Sa mort fut la suite d'un trait de cette folie, qui paroissoit dans toute sa conduite. Il avoit une fiévre d'indigestion; un Chirurgien lui conseilla l'émétique; non, dit-il, *je veux accoutumer l'indigestion à la saignée, & démentir tous les raisonnemens des Médecins Allemands.* Il se fit saigner huit fois, & mourut à Berlin en 1751, âgé de quarante-trois ans.

Il fut plaint plutôt que regretté des personnes qui l'avoient connu. Il étoit amusant lorsque sa gaieté n'alloit pas jusqu'à cette étourderie qui caractérise un écervelé. On le voyoit tout-à-coup jetter sa perruque par terre, se déshabiller & se mettre presque tout nud au milieu d'une grande compagnie, qui rioit de lui comme d'un insensé renfermé aux petites maisons.

La Mettrie étoit encore un de ces Philosophes qui ont répandu dans leurs Livres les germes de la sédition. Après avoir conseillé aux Princes cruels de s'abandonner à toute leur férocité, il conseilla à leurs sujets de se défaire de ces Princes. *Je te plains, mais qui ne plaindroit encore plus un Etat, où il ne se trouveroit pas un homme assez vertueux pour le délivrer d'un monstre tel que toi.* Que ce langage est différent de celui de tous les vrais Philosophes Chrétiens !

§. II.

Témoignages contre cet Auteur.

Les Philosophes ont désavoué *la Mettrie* après sa mort, quoiqu'ils le flattassent de son vivant. Cependant par un reste d'intérêt, ils ne voudroient pas qu'on le peignit tel qu'il étoit. Ils crient à la calomnie ; empruntons donc le langage de la vérité. Il y a dans le *Journal Chrétien* du mois de Juin 1758, un bon morceau sur *la Mettrie*, par un de ses compatriotes, M. l'Abbé *Trublet*, dont on ne recusera pas le témoignage. Nous croyons que le Public nous saura gré de lui en faire part, quoique nous en ayons déjà assez dit pour le commun des Lecteurs.

[Peu d'Ecrivains impies ont été aussi loin que celui-ci ; mais outre que cet excès-même le rend moins dangereux, il ne l'est nullement par sa maniere de raisonner & d'écrire. Nous l'avons connu personnellement ; la même Ville, (Saint Malo) nous avoit vu naître, & sa mort nous permet d'en parler librement. Avec quelque apparence d'esprit, il en avoit très-peu en effet. Aussi cette apparence n'étoit-elle que dans sa conversation. Dès qu'il écrivit, il perdit tout auprès de ceux qui avoient conçu pour lui quelque estime : ou s'il se releva un peu dans la suite, ce fut par la satyre, l'impiété & l'obscénité. Ces trois

genres-là, sur-tout réunis, ne demandent guére d'esprit; ils plaisent par eux-mêmes.

Au reste, le P. *Hayer* (*) a su, & nous avons su comme lui que M. de *la Mettrie* s'étoit répenti à la mort de ses égaremens; nous le lui avions souvent prédit, & nous fumes consolés de l'apprendre. Quelques Impies au contraire en furent bien fâchés, en furent honteux; & l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *la Mettrie les avoit déshonorés pendant sa vie, & surtout à sa mort.* Pendant sa vie, il avoit imprudemment avoué toutes les conséquences de ses principes: à sa mort, il avoit lâchement abandonné les principes même.

Un des Livres de M. de *la Mettrie* a pour titre l'*Homme machine*; & il a osé entreprendre d'y expliquer comment la pensée & le sentiment pouvoient naître du seul méchanisme. C'est n'être guére Philosophe; les Matérialistes un peu éclairés, conviennent qu'il n'explique rien. Le P. *Hayer* a pourtant la complaisance de suivre M. de *la Mettrie* dans ses prétendues explications; & il lui est aisé d'en faire voir l'absurdité, & même le ridicule. M. de *la Mettrie* n'étoit pas un adversaire digne de lui, & nous croyons que sans manquer à sa cause, il pouvoit être beaucoup plus court sur un pareil Ecrivain.

On peut voir dans le troisieme volume des *Œuvres de Maupertuis*, édition de Lyon 1756, sa réponse à une Lettre de M. le Baron de *Haller*, si célébre par ses savans Ouvrages de Médecine & de Physique, & par ses belles Poésies.

M. de *la Mettrie* avoit dédié son *Homme machine* à M. de *Haller*, qu'il n'avoit jamais vu ni connu, & dont il se dit néanmoins, dans l'Epître dédicatoire, le *Disciple & l'Ami.* M. de *Haller*, plein de Religion, comme ses Ouvrages le prouvent, fut infiniment blessé d'une pareille dédicace, & s'en plaignit dans une lettre qu'il fit insérer dans plusieurs Journaux, & entr'autres dans le *Journal des Savans.* M. de *la Mettrie* se vengea des plaintes de M. de *Haller* par une Satyre; & comme ils étoient l'un & l'autre de

(*) Ce morceau se trouve dans l'extrait du Livre du P. *Hayer*, sur l'immortalité de l'Ame.

l'Académie de Berlin, M. de *Haller* écrivit à M. de *Maupertuis*, Préſident de cette Académie, & Compatriote de l'Auteur, pour lui en demander réparation. M. de *la Mettrie* étoit mort le 11 Novembre 1751, lorſque M. de *Maupertuis* reçut la Lettre de M. de *Haller*. Il y répondit le 25 du même mois. Il n'y avoit qu'un moyen d'excuſer M. de *la Mettrie*, & de conſoler M. de *Haller*; c'étoit de dire que le premier étoit un fou. M. de *Maupertuis* le dit & le prouve; mais M. de *la Mettrie* n'étoit-il que fou? Voilà la queſtion. M. de *Haller*, de l'aveu de M. de *Maupertuis*, ne parut pas ſatisfait de ſa réponſe, & il nous ſemble qu'il ne devoit pas l'être. Quoiqu'il en ſoit, voici quelques traits de la Lettre de M. de *Maupertuis*, par leſquels on jugera du caractére & de la ſorte d'eſprit de M. de *la Mettrie*.

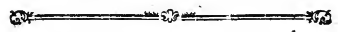
» Il m'a juré cent fois, (dit M. de *Maupertuis*,) » qu'il n'écriroit jamais rien de contraire à la Religion ni aux Mœurs; & bientôt après reparoiſſoit » quelque Ouvrage de la nature de ceux dont nous » nous plaignons....

» Peu de tems après, c'eſt-à-dire, après l'arrivée » de *la Mettrie* à Berlin, j'eus le chagrin de voir là » licence de ſa plume augmenter de jour en jour. Je » me reproche toujours cet écrit qu'il a mis au-de» vant de ſon *Séneque*. Je connoiſſois ſa fureur d'é» crire, & en redoutois les ſuites; je l'avois engagé » à ſe borner à des traductions, l'en croyant plus » capable que d'autres Ouvrages, & penſant brider » par-là ſa dangereuſe imagination. Le hazard qui lui » fit trouver *Sénéque* ouvert ſur ma table, lui fit choi» ſir le chapitre de la vie heureuſe. Je partois pour » la France. A mon retour, je trouvai ſa traduction » imprimée, & précédée d'un Ouvrage auſſi déteſta» ble, que le Livre qu'il avoit traduit eſt excellent. » Je lui en fis les reproches les plus forts: il fut » touché, promit tout ce que je voulus & recom» mença.

» Il faiſoit ſes Livres ſans deſſein, ſans s'embar» raſſer de leur ſort, & quelquefois ſans ſavoir ce » qu'ils contenoient. Il en avoit fait ſur les matie» res les plus difficiles, ſans avoir ni réfléchi, ni » raiſonné. Il a écrit contre tout le monde.......

» Il a excusé les mœurs les plus effrénées. . . . .

M. de *Maupertuis* revient à la Satyre de *la Mettrie*, contre M. de *Haller*, & lui dit. » Ses plaisanteries ne » pouvoient pas plus vous faire de tort, qu'elles n'en » ont fait aux vérités qu'il a attaquées. Ceci n'est donc » que pour rejetter ses fautes sur son jugement. . . . . » Tout le monde sait, qu'il ne vous a jamais vu, ni » connu : il me l'a dit cent fois. Il ne vous avoit mis » dans ses Ouvrages, que parce que vous étiez célé- » bre, ou que les esprits qui couloient au hazard » dans son cerveau avoient rencontré les syllabes de » votre nom. »]



MINISTRES DE L'EGLISE.

Leur Apologie.

LE respect pour les Ministres de l'Eglise, date depuis la naissance du Christianisme. Du tems de Saint *Paul* ils accommodoient les différends ; ils maintenoient l'union & la charité parmi les Fidéles ; enfin ils étoient les Pasteurs & les peres de leur Peuple. Cette autorité n'étoit point fondée sur les Loix, puisque les Princes étoient Païens ; elle supposoit seulement le respect & la docilité des Peuples pour les Pasteurs. Les Empereurs protégerent ensuite ces arbitrages si utiles & si édifians.

Honorius étant à Milan en 398. déclara que ceux qui consentiroient de plaider devant l'Evêque, n'en seroient point empêchés ; mais qu'ils les jugeroient comme arbitres volontaires, en matiere civile seulement.

Les autres Empereurs leur accorderent des privileges & des honneurs. Si les Peuples Païens nous montrent le même usage, c'est qu'ils l'ont puisé dans la même idée, quoique dégradée & obscurcie parmi eux. La Religion & la raison nous crient, qu'en adorant un Etre suprême, nous devons honorer ceux qui prêchent & exercent son culte. La charité immense des Pasteurs de l'Eglise naissante, leur zèle, leurs travaux, leurs vertus, la soumission & la can-

deur des Peuples, tout concourut à augmenter ce respect. Voilà où il falloit chercher le principe de l'autorité ecclésiastique, & non dans l'Anarchie du Gouvernement féodal, comme a fait M. de *Montesquieu*.

On ne nie pas que les fiefs donnés aux Evêques, ne leur ayent acquis le rang & le crédit des Seigneurs dans les Assemblées de la Nation. S'ils influerent d'avantage dans les resolutions de nos Rois, la raison en est bien simple. Les Seigneurs francs se piquoient de bravoure; c'étoit comme l'apanage de la Noblesse; mais ils négligeoient, ou même ils méprisoient les sciences; la plûpart ne savoient pas lire; est-il surprenant que les Rois cherchassent parmi les Prélats instruits & lettrés, des lumieres & des secours pour le Gouvernement? Dans ces tems de confusion & de troubles qui suivirent la chûte de l'Empire Romain, les Evêques ne pouvoient servir plus utilement & la Religion & l'Etat, qu'en aidant les Princes de leurs conseils.

Il seroit d'ailleurs très-injuste de chercher dans l'ambition des Ministres, ou dans la foiblesse & la crédulité des Princes, l'origine de 'élévation temporelle des Prélats. Elle nâquit visiblement de la nouvelle constitution des Etats formés des débris de l'Empire. Les Rois vainqueurs, maîtres des Provinces immenses, donnoient des terres & des fiefs à certaines conditions. Les Prélats en obtinrent, & par ces concessions se virent insensiblement au rang des Seigneurs Laïcs. Ce fut-là l'effet d'un nouveau gouvernement; & s'il changea le rang temporel du Clergé, il ne changea pas moins celui des Seigneurs. Il ne faut pour s'en convaincre, que comparer le tems des fiefs aux siécles de l'Empire Romain; on n'y voit rien de semblable; & les Prélats, en acquérant de l'autorité, ne firent que suivre, ainsi que les autres Seigneurs, le cours & les principes du Gouvernement: ce changement n'eut aucun rapport avec la Religion.

MIRACLES.

§. I.

Notions préliminaires. Examen des Miracles de Moyſe.

I. Nier la poſſibilité des miracles, ce ſeroit nier l'exiſtence d'un Dieu. S'il en eſt un, c'eſt lui qui a établi & fixé les loix de la nature; il peut donc auſſi les arrêter & les changer à ſa volonté. Celui qui remue la planete qu'il a formée, peut en ſuſpendre le mouvement; celui qui a créé l'homme vivant, le peut reſſuſciter mort. Dieu n'a pu ſe dépouiller de ſon empire ſur ces Créatures, & les miracles ne lui coutent pas plus que les effets naturels. Nous ſavons que les loix qu'il a établies, ſont immuables; mais il ne s'eſt pas tellement aſſujetti à les maintenir, qu'il ne ſe ſoit réſervé le pouvoir d'en changer le cours quand il voudroit. Ainſi admettre des miracles, n'eſt pas, comme le prétend M. de V., détruire l'immutabilité de Dieu, mais reconnoître ſa ſouveraine puiſſance. En faiſant un miracle, il ne viole pas les loix de la nature, car par ces loix, on ne peut entendre que ſa ſuprême volonté, à laquelle il ne déroge jamais, puiſqu'il a réſolu de toute éternité de faire en tel tems & en tel lieu, une choſe qui ne feroit pas dans la claſſe des événemens ordinaires. Si Dieu en créant le monde s'eſt propoſé de lui donner de tems en tems des avertiſſemens ſalutaires, il n'eſt pas contradictoire qu'il les lui donne, ſoit en changeant l'ordre phyſique pour procurer le bien moral, ſoit en produiſant ce bien moral par des coups inefpérés de la grace.

II. On entend par miracle, tout effet ſupérieur aux loix de la nature & au pouvoir de la créature. Par exemple, que le ſoleil ou la terre s'arrêtent à la voix d'un homme; qu'un mort reſſuſcite; qu'un bras deſſéché reprenne à l'inſtant ſa vigueur; qu'un homme parle diverſes langues qu'il n'a point appri-

ſes, &c. &c. La raiſon, l'évidence, l'aveu des humains, tout ſe réunit à dire, que ces effets ne ſont point dans le cours ordinaire, & viennent d'un Agent ſupérieur.

Qui ſait, dit l'Incrédule, *juſqu'où vont les forces de l'art de la nature? Ainſi qui peut juger qu'un tel effet eſt ſurnaturel & miraculeux?*

RÉPONSE. Quoiqu'on ne connoiſſe pas préciſément le dernier degré des forces de la nature & de l'art, cependant on les connoît aſſez, pour décider que l'effet ne peut être attribué qu'au Créateur. Il y a des marques diſtinctives entre les miracles de Dieu & les preſtiges des Agens créés.

Ainſi la premiere régle eſt; que le miracle ſurpaſſe les forces connues de la nature, & s'il y a quelque difficulté ſur ce point, la ſeconde régle éclaircit tous les doutes; c'eſt que ce miracle ſoit opéré au nom de Dieu, Créateur du Ciel & de la terre. Car Dieu étant la vérité même, ne peut jamais permettre qu'une fourberie ſoit autoriſée par le concours de l'opération divine. Si le cas arrivoit, ſa ſageſſe ſe prêteroit à la ſéduction. On eſt donc aſſuré qu'un miracle fait au nom de Dieu Créateur, eſt une preuve évidente de la vérité. Dieu ne peut agir contre lui-même, ni nous forcer à croire un Impoſteur, ou à renoncer à notre raiſon. Sur ces deux principes, jugeons des miracles de *Moïſe*. A-t-il opéré des prodiges ſupérieurs à la nature? Les a-t-il fait au nom du Créateur? Or, l'un & l'autre eſt évident & toujours lié enſemble.

J'ouvre l'*Exode*: une voix ſort d'un buiſſon qui brûle ſans ſe conſumer. Cette voix appelle *Moïſe*, & l'envoie délivrer les Hebreux des fers de l'Egypte. Il demande qui eſt celui qui l'envoie. On répond: » c'eſt » le Dieu de vos Peres; c'eſt l'Etre Souverain; celui » qui eſt. » Mais *Moïſe* demande un miracle, pour être aſſuré de ſa miſſion. » Jettez votre verge, » lui dit le Seigneur. Il la jette à terre, & c'eſt un ſerpent; il en prend la queue, & il revoit ſon bâton. Il met la main dans ſon ſein, la voilà couverte de lépre; il la remet, & elle reſſort ſaine. Voilà donc la miſſion de *Moïſe* aſſurée pour lui par deux miracles.

Réuni à son frere *Aaron*, il va trouver les anciens de son Peuple, & annoncer à *Pharaon*, que Dieu lui ordonne de laisser sortir les Hébreux. En preuve de sa mission & des ordres du Seigneur, *Aaron* jette sa verge devant le Roi & toute sa Cour; la verge est changée en serpent. A la priere de *Moïse*, il en frappe l'eau, l'eau devient du sang; il l'étend sur l'Egypte, la voilà couverte de grenouilles, de moucherons, de sauterelles, de ténebres, d'ulcères, & enfin de morts.

Tous ces fléaux sont annoncés avant qu'ils arrivent: ils sont arrêtés; ou ils disparoissent à la voix de l'Envoyé de Dieu. Ils sont réitérés pendant plusieurs jours; & les Hébreux seuls sont préservés de leurs funestes effets. *Pharaon* est forcé de se rendre. Les Hébreux partent. La colonne de feu paroît, les guide & les protége; la mer se divise & leur laisse un passage libre, où les Egyptiens n'entrent que pour y rester sous les flots. Le Peuple a faim; la manne tombe réguliérement & les nourrit pendant quarante ans; l'eau sort d'un rocher aride; la montagne est en feu; la terre entr'ouverte engloutit les murmurateurs; le feu consume les sacriléges, &c.

Voilà des prodiges. Sont-ils des effets de la nature? Y a-t-il quelque liaison entre la cause & les événemens? Ils sont opérés à la face du ciel & de la terre: ils sont suivis & multipliés. Les Egyptiens, si éclairés & si opiniâtres, ne peuvent tenir contre ces merveilles. Les Hébreux en furent tous convaincus. Nier ces miracles, c'est vouloir ne croire à rien. Les admettre, & chercher une autre cause que Dieu, c'est renoncer à la raison. *Moïse* n'a pu les prédire sans une révélation surnaturelle; il n'a pu les exécuter, que par une puissance divine. C'est au nom de Dieu & par son ordre qu'il les fait. Il n'a que ces mots à la bouche: *Dieu m'envoie, Dieu vous ordonne. Voici ce que dit le Seigneur, le Créateur, le Dieu d'Abraham.* Donc sa mission & ses livres prouvent une révélation. Ecoutons les chicanes des Incrédules.

I. *Les Magiciens de Pharaon firent aussi des prodiges, qui ne prouvent rien.*

RÉPONSE. Ils firent des prestiges, & non des miracles; leur puissance étoit bornée. Ils firent changer leur bâton en serpent; celui de *Moyse* les dévora. Ils firent paroître des grenouilles; mais ils ne purent, comme *Moyse*, les détruire. Aussi avouerent-ils leur impuissance: *Digitus Dei hîc est*. Ils avoient pu par le moyen de quelque artifice tromper les yeux des spectateurs; mais ils ne purent se mettre au-dessus du pouvoir suprême qui opéroit par les mains de *Moyse*.

II. *Le flux & le reflux de la mer rouge rend le passage des Hébreux très-naturel.*

RÉPONSE. Ce reflux est chimérique. Les Égyptiens ne l'auroient pas ignoré. Ils n'auroient pas laissé les Hébreux tranquilles jusqu'au lendemain; ils ne se seroient pas exposés à être noyés; on n'auroit pas cité ce passage comme miraculeux; les Nations voisines n'en auroient été ni étonnées ni effrayées. Les Hébreux-même en auroient vu tous les jours la répétition. De plus, où est le reflux qui se fasse en un instant, & à la voix d'un homme? Qui retire tout-à-fait ses eaux pour laisser un long trajet à sec? Les bords diminuent, il est vrai; mais le bassin reste toujours mer. Supposons même ce reflux entier, donnoit-il naturellement assez de loisir au passage de plus d'un million d'hommes & d'enfans, de bestiaux sans nombre, & d'un bagage proportionné? Enfin, *Moyse* ne dis pas que les eaux se retirerent, mais qu'elles se fendirent & demeurerent suspendues. On ne peut douter du fait, ni l'expliquer naturellement. Voyez cette réponse plus développée à l'article MER ROUGE.

III. *Il y eut des machines secretes, cachées dans la montagne, avec lesquelles Moyse sut intimider le Peuple, pour accréditer sa loi.*

RÉPONSE. Quelle machine, quelle poudre mystérieuse auroit produit si long-tems le son des trompettes, des tonnerres, les éclairs & les feux? Où *Moyse* avoit-il ramassé, préparé & ajusté ces machines? Faisoit-il jouer ces ressorts tout seul? Que d'yeux ouverts sur lui, sans pouvoir découvrir l'artifice? Les lumieres de son siécle étoient-elles assez vives, les arts assez perfectionnés pour pouvoir découvrir & faire jouer les instrumens de fourberies,

auxquels les impies veulent attribuer ses miracles ?

IV *Est-il probable que Dieu ait fait tant de merveilles pour une poignée de monde si méprisable ?*

Réponse. Est-ce là une raison contre des faits publics & avérés ? Ce Peuple étoit l'Enfant de la Providence, le dépositaire de la vraie Religion. Sa destination intéressoit tout le genre humain. Il falloit le montrer d'une maniere frappante, & le conserver de même jusqu'à l'accomplissement total des promesses. Il ne faut pas juger des Juifs anciens par les modernes. Ceux-ci sont en général la lie des peuples. Aveuglés par leur opiniâtreté, ils cherchent à se faire illusion au milieu de la lumiere des Prophêtes qui les éclaire. Ils croupissent dans l'erreur & dans la misére. Il n'en étoit de même des anciens Hébreux ; conduits, gouvernés par Dieu-même, ils voyoient la vérité sans nuage ; ils avoient tout ce qui rend les hommes recommandables, de grandes vertus & de vives lumieres.

§. II.

Examen des miracles de Jesus-Christ.

L'histoire de Jesus-Christ offre une foule de faits décisifs. Si les miracles sont vrais, tout est vrai. Or il y en a de toute espéce, & en grand nombre. Voyons si ceux que nous choisirons étoient d'une notorieté si publique dans le tems qu'on les publia, qu'il eût été entiérement inutile de tromper sur ces faits, quand même on auroit voulu tromper.

I. *Guérisons de malades de toute espéce.* Tous les Évangélistes assurent que Jesus en passant par les Villes & les Bourgades, guérissoit tous les malades qu'il rencontroit, ou qu'on lui amenoit ; & qu'il délivroit ceux qui étoient tourmentés du malin Esprit. Or, sans nous arrêter à aucun de ces faits en particulier, faisons simplement les réflexions suivantes. 1°. Quelle effronterie de multiplier, d'entasser ces guérisons les unes sur les autres, d'en nommer les personnes, d'en désigner les lieux, les témoins, d'en tracer toutes les circonstances, si tout cela n'est qu'un songe & que fausseté ! Que de Villes & d'Hommes se seroient recriés contre ces faits, s'ils eussent été supposés !

2°. Ces guérisons sont miraculeuses ; elles sont faites à l'instant, à la parole de Jesus, sur toutes sortes de sujets, sans le concours d'aucun remede naturel. Elles sont aussi réelles, aussi constantes, aussi publiques que l'étoient les maux de malades. Elles sont si avérées, que tous sont ravis d'admiration, & publient la puissance du Sauveur, que la plûpart des malades guéris ou délivrés, s'attachent à lui & veulent se suivre. Ici, je demande aux Incrédules où est, où peut êt e la fraude ? Par exemple, dans la guérison de l'Aveugle né : (*Joan. c.* 9.) Cet homme est connu de toute la ville ; il voit & il déclare que c'est Jesus qui lui a rendu la vûe. Ses parens déposent devant la Synagogue assemblée ; il y paroît lui-même ; on est convaincu du miracle ; & on ne s'y rend pas.

Le paralitique de trente-huit ans est guéri publiquement : il saute, il emporte son lit devant une foule de témoins, qui se plaignent seulement que sa guérison ait été opérée le jour du Sabbat. (*Joan. c.* 5.)

II. *Multiplication des pains dans le désert.* Les quatre Evangélistes racontent ce miracle avec tous ses détails & toutes ses circonstances ; preuve de la réalité, & exclusion de toute supercherie. Car. 1°. les Disciples sont les premiers à avertir Jesus, qu'il est tems de renvoyer cette foule pour chercher de la nourriture. Il n'y avoit donc point de complot tramé entre le Sauveur & les Apôtres 2°. comment tromper & faire accroire à une multitude d'hommes qu'ils ont faim, qu'ils ont mangé, qu'ils se sont rassasiés, qu'il y a douze corbeilles pleines de restes, s'ils n'ont rien vu, ni reçu en nourriture ? 3°. Jesus & ses Disciples étoient pauvres ; ils n'avoient aucune provision ; mais auroit on pu cacher ces provisions, ces amas suffisans pour plus de dix mille personnes, sans avoir été apperçus par tant de curieux, & paisiblement assis par pelotons ? Tous furent si pleinement, si intimement convaincus du prodige, qu'ils le reconnurent pour le grand Prophête, & qu'ils essuyerent en silence le lendemain les reproches de Jesus, qu'ils le suivoient plus pour la nourriture qu'il leur avoit donnée, que pour le salut de leurs ames. Enfin, si ce miracle est une fable, elle

a contr'elle dix mille témoins, & le Sauveur en renouvellant cette multiplication devant cinq mille personnes, dans une autre occasion, n'a fait que multiplier les armes contre lui, si ces miracles sont faux & illusoires.

III. *Resurrection de la fille de Jaïre*, (*Matth.* c. 5.) Jesus en marchant s'apperçoit qu'une femme qui l'a touché a été guérie d'un mal incurable, & cette femme avoue publiquement la réalité du miracle. Dans le même moment *Jaïre* vient lui demander tout haut, & devant la multitude du peuple qui le suit, qu'il veuille bien guerir sa fille malade à l'extrêmité. Le Sauveur y va, mais bientôt on court avertir le pere, que sa fille est morte, & qu'il est inutile que Jesus aille plus loin. *Jaïre* consterné ne demande plus rien; mais le Sauveur l'exhorte à espérer & continue sa route. La mort de la fille devient certaine & publique; la maison est déjà remplie de pleureuses & de tout l'attirail funébre; si le Sauveur dit que sa fille ne fait que dormir, on se mocque de lui. Il entre dans la chambre de la défunte, accompagné du pere, de la mere & de trois de ses Disciples; il prend la morte par la main: à sa voix elle se leve, elle marche, elle est en pleine santé. Voilà le fait: Peut-il être faux? Peut-on supposer un complot entre Jesus & un Militaire, Chef de la Synagogue, homme instruit & même prévenu? *Jaïre* demandoit-il une résurrection? Dès que sa fille est morte, il pleure & n'espére plus rien. Si le miracle avoit été concerté, il auroit fallu faire entrer dans le secret les domestiques, les témoins & tout le quartier: en un mot, si la résurrection est fausse, *Jaïre* & toute sa maison démentiront publiquement l'Historien.

IV. *Résurrection du fils de la veuve de Naïm* (*Luc.* c. 7.) Un Imposteur eût évité les détails, qui sont ici. Ce fils est bien mort; la mere en est désolée, on le porte au tombeau. Jesus ému de pitié approche, il touche le cercueil, il commande; le mort se leve, il parle, il marche, il est rendu à sa mere; les témoins étonnés glorifient Dieu & répandent par-tout ce prodige. Que dira ici l'Incrédule? Est-ce ici une léthargie? Y a-t-il de la collusion entre Jesus & la

le jeune homme? Si ce n'eſt qu'un jeu, il avoit beſoin de pluſieurs acteurs, qui devoient participer à la fraude, comme ceux qui avoient lavé & lié le corps, ceux qui le portoient, la mere même & tous les voiſins. Si ce n'eſt qu'une léthargie, qui l'a dit à JESUS, comment le ſait-il? Comment ne parle-t-il qu'à l'inſtant où le mal ceſſe? Car perſonne n'a ſenti dans la biere aucun changement, & le mort tout lié ſe leve & agit. Si ce miracle eſt faux, la fauſſeté eſt notoire: tout Naïm dépoſera contre, au lieu d'admirer une réſurrection qui ne fut jamais, & qui ne fut qu'une comédie.

V. *Réſurrection du Lazare.* (*Joan.* c. 11.) JESUS eſt loin de Béthanie, & *Lazare* tombe malade; ſes ſœurs l'avertiſſent de l'état de leur frere, il meurt. Sa mort eſt ſi publique, que les Juifs de Jéruſalem viennent à ſes funérailles; ils y reſtent même pour conſoler ſes ſœurs. Il eſt mis dans le tombeau; ils ſont témoins de tout. Ils accompagnent JESUS au ſépulcre, on ne peut ſoutenir la puanteur qu'exhale un cadavre de quatre jours. Enfin, ils entendent les paroles de JESUS, & à l'inſtant ils voient *Lazare* ſe lever & ſortir, quoique les pieds & les mains liées de bandelettes, le viſage même enveloppé du ſuaire. On le délie; il va, il mange & il vit encore long-tems. Si *Lazare* n'étoit pas mort, quand on l'enterra, comment ne fut-il pas étouffé? S'il eſt mort, comment ſe leve-t-il malgré tant de liens? Le miracle eſt évident; toute une famille l'a vu, les principaux des Juifs qui y étoient préſens, vont le publier à Jéruſalem, les Princes des Prêtres envoient exprès examiner le fait; le rapport les confond & les embarraſſe; ne pouvant nier cette réſurrection, le réſultat du Conſeil eſt de faire périr en ſecret *Lazare* & JESUS, afin du moins d'arrêter les ſuites du prodige; il eſt ſi avéré & ſi éclatant, que le peuple, dès qu'il voit le Sauveur, le conduit en triomphe avec mille acclamations de joie. Ecoutons les Incrédules.

§. III.

Objections des Incrédules.

I. » Les miracles ne ſont fondés que ſur les Evan-
» giles. «

RÉPONSE. Ils ſont bien antérieurs. Avant les Evangiles, il y avoit des Chrétiens & des Egliſes, qui croyoient & qui mouroient pour atteſter ces prodiges récens & publics. Ce ſont les Egliſes convaincues des miracles, qui ont conſtaté les faits Evangéliques. Jamais perſonne n'a oſé s'inſcrire en faux. Ils ſont donc vrais.

II. » Saint *Jean* eſt le ſeul qui rapporte la plûpart de
» ces miracles. Quelle foi mérite-t-il ? «

RÉPONSE. Chacun des Evangéliſtes ne pouvoit pas tout écrire, & ceux qu'ils nous ont raconté ſont auſſi merveilleux : la variété de leurs hiſtoires en aſſure la vérité. Saint *Matthieu* écrivoit pour les Juifs ; il s'attache à citer les Prophéties, & à décrire l'origine de l'humanité du Sauveur ; il montre par-tout l'accompliſſement des oracles & la concorde de l'ancien Teſtament avec le nouveau dans JESUS-CHRIST ; Saint *Luc* combat exprès les faux Evangéliſtes qui couroient. C'eſt pourquoi il fait l'hiſtoire du Sauveur dès ſes commencemens ; il entre dans des détails néceſſaires pour réfuter les faits contraires, ou trop peu fondés. Saint *Jean* écrivit à la ſollicitation des Evêques d'Aſie, pour ſoutenir la divinité de JESUS-CHRIST, déjà attaquée par les nouveaux Hérétiques ; il fait le ſupplément des autres Evangiles. Il joint aux œuvres les diſcours ſublimes de l'Homme-Dieu à Nicodeme, à la Samaritaine, & à ſes Diſciples dans la Cene. Mais tous ces Ecrivains ne tendent qu'à l'unité & à la vérité de l'hiſtoire du CHRIST.

III. » Les Apôtres ont dit ce qu'ils vouloient.
» Perſonne n'a daigné examiner leurs contes ; le
» monde ne prenoit aucun intérêt aux fables de ces
» rêveurs. «

RÉPONSE. Tout l'Univers étoit intéreſſé à cette Religion nouvelle, qui décidoit du ſort de tous les

hommes; il falloit la recevoir ou la combattre & l'anéantir. Il étoit question pour les Payens de quitter leur Religion sensuelle, commode aux passions, accréditée par-tout, pour en embrasser une qui paroissoit terrible aux sens, qui est supérieure à la raison, qui est opposée à tous les préjugés, & qui étoit en butte à toutes les persécutions. Cette Religion, appuyée sur les Prophéties, sur sa morale, sur la sainteté des premiers Chrétiens, l'est principalement sur les miracles. S'ils sont faux, elle tombe, & les Payens sont des fous s'ils l'embrassent, sans être bien assurés de ses miracles. Il s'agit pour les Juifs, légitimement attachés à la Loi de *Moïse*, d'en recevoir une autre, qui abrége la premiere. Il s'agit d'adorer celui qu'ils ont crucifié, de se regarder comme des Déicides, de changer toutes leurs idées & leurs pratiques. Il est donc essentiel qu'ils examinent aussi ces miracles, qui sont les fondemens du Christianisme.

Les uns & les autres cependant se sont fait Chrétiens, malgré les railleries & les menaces, les oppositions & les dangers de toute espece; & cela sans repentir, sans retour. Ils n'ont pu être ébranlés jusques dans les tourmens les plus cruels, sans auparavant avoir été bien convaincus de la certitude des faits, qui les ont fait changer. Tous étoient donc intéressés à examiner ces miracles; les Apôtres, en les publiant, perdoient toute la Synagogue, s'ils étoient vrais; ils se perdoient eux-mêmes, s'ils étoient faux.

S'ils sont faux, la Judée n'a qu'à protester contre ces prétendues merveilles & en punir les Prédicateurs. Leur Religion, leur sûreté les y engagent. Cependant ils se sont tus, personne ne s'est inscrit en faux. Les miracles sont donc vrais?

S'ils sont faux, les Gentils doivent aussi confondre, & arrêter ces fourbes, qui viennent par leurs mensonges impies décréditer leurs Idoles, faire taire leurs oracles, & répandre mille nouveautés dangereuses. Il n'y a qu'à éclaircir les faits, envoyer à Jérusalem pour s'instruire sur les lieux, consulter les Juifs, témoins oculaires & non suspects. Rien de plus simple & de plus aisé. Ils l'ont fait, & il résulte de leur conversion que nul miracle n'a été trouvé faux, qu'aucun des témoins cités par les Apôtres n'a reclamé

contre, qu'on ne leur a jamais donné le démenti sur la moindre circonstance des faits énoncés. Ces miracles étoient si certains, que tous les ennemis de la Religion ont été forcés d'imputer, les uns, comme les Juifs, à *Jehova*, dont le Sauveur savoit le secret; & les autres, comme les Payens, à la magie, dont Jesus, disoient-ils, connoissoit les profondeurs. Mais comment douter des miracles de Jesus-Christ, tandis qu'ils les voyoient répétés, multipliés par les Apôtres & par les nouveaux Fidéles, en preuve de ce qu'ils disoient & de ce qu'ils croyoient ?

IV. » Si ces prodiges étoient si évidens, comment » tous les témoins ne se sont-ils pas convertis ? «

Réponse. La malice du cœur humain, ses passions indomptables en furent les obstacles, comme elles le sont à l'égard des Incrédules, qui se roidissent contre toutes les preuves de la Religion. Dieu nous donne quelquefois de grands avertissemens; en sommes-nous meilleurs ? Non. Marseille après le fléau de la peste, Lisbonne après les secousses qui ont englouti ses habitans, n'en ont pas valu mieux. Or, si des punitions aussi terribles ne changent pas le cœur des méchans; comment des miracles qui ne leur causent qu'une admiration stérile, pourroient-ils opérer leur conversion ?

V. » L'Empereur Romain, le Sénat, les Historiens » auroient dû du moins y faire attention ; cependant » personne n'en fut instruit ni touché. «

Réponse. Les Juifs & leur Religion étoient trop peu connus & trop méprisés par ces Idolâtres orgueilleux. La morale de l'Evangile étoit trop opposée à leurs préjugés, à leurs passions, à leur entêtement. Cette Religion nouvelle étoit décriée & persécutée par-tout. Sans examiner les miracles attribués à la magie, on traitoit les Chrétiens de fanatiques superstitieux. La Cour, le Sénat donnoient le ton aux Historiens du tems, comme à *Tacite*, & à *Suétone*. Enfin, quand les Juifs se seroient tous convertis, quand Rome même auroit autorisé l'Evangile, comme elle le fit après, les Incrédules les imiteroient-ils pour cela ? Ils ne veulent que nier & contredire.

VI. » Les Juifs même, *Josephe* & *Philon*, Auteurs » distingués & contemporains, ne disent pas un mot » de Jesus-Christ & de ses miracles. «

Réponse. Leur ſilence eſt une preuve pour nous, ils n'ont oſé combattre des faits avérés, & ils n'ont pas voulu les accréditer. Tous les deux étoient Phariſiens. 2°. *Philon* avoit écrit avant Jesus-Christ, & *Joſephe*, qui l'a copié, a parlé de Jesus-Christ & de ſes miracles. Il n'étoit pas loin de la vérité; mais plus politique que religieux, il prétendit que le triomphateur *Veſpaſien*, étoit le Meſſie promis. (Voyez JOSEPHE.)

VII. » Le Paganiſme vantoit auſſi ſes miracles, & » qu'en conclure? «

Réponse. 1°. *Tite-Live*, *Quinte-Curce* les regardoient comme douteux & ſans preuves. 2°. On cite quelques faits rares & opérés dans les ténébres, tous naturels ou artificieux. 3°. Au nom de qui, & pour quelle fin étoient-ils opérés? Au lieu que les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres étoient fréquens, publics, de toute eſpece, opérés pour la gloire de Dieu & le bien des hommes.

VIII. » Les Dieux *Eſculape* & *Sérapis* opéroient des » guériſons publiquement. *Veſpaſien* rendit la vue à un » aveugle, & rétablit la main d'un eſtropié. *Apollone* » de *Tyane* reſſuſcita une fille morte, & fit pluſieurs » autres prodiges. «

Réponse. 1°. Demandons aux Incrédules s'ils ajoutent foi à ces prodiges prétendus? Les témoins qu'ils nous donnent de ces faits, ſont-ils oculaires, déſintéreſſés, ſincéres? Ont-ils examiné ces prodiges? Ont-ils fait auſſi des miracles en témoignage? Sont-ils morts pour les certifier? Les ont-ils perſuadés à toute la terre, comme ont fait les Apôtres? Ces prodiges ont-ils été ſalutaires aux hommes? N'ont-ils point été conteſtés par des Auteurs très-graves? Car pour ſoutenir la comparaiſon, tout doit être égal. 2°. Les guériſons attribuées à *Eſculape*, à *Sérapis*, ne ſont que des fables populaires, au jugement même des Payens. 3°. Ce que *Suétone* & *Tacite* appliquent à *Veſpaſien*, n'eſt qu'une ſupercherie. Cet Empereur ſe faiſoit dire deſcendu des Dieux, pour s'affermir ſur le trône. Pour lui attribuer donc un commerce divin, des gens gagnés contrefirent les infirmes, afin qu'il parût les guérir, s'ils étoient malades, ou par des ſecrets naturels, ou par des remédes magiques. *Apollone* faiſoit

de même ; *Philostrate*, Auteur faux en tout, n'a écrit les merveilles de cet imposteur que 100 ans après. Il a, dit-on, ressuscité un mort. Etoit-il mort comme *Lazare* ? C'est une jeune Romaine prête à se marier ; on la croit morte ; on la met sur un lit. *Apollone* la touche, dit des paroles, la fille se leve, parle, & retourne chez son pere. Mais les témoins n'oserent assurer qu'elle fût morte, puisqu'il sortoit encore de son visage de la fumée & de la sueur ; les admirateurs même du prodige le disent. Tandis qu'on menoit cette fille vers les funérailles, une rosée qui tomboit alors la fit revenir de sa syncope : voilà le miracle. Quant aux apparitions d'*Apollone*, & aux révélations qu'il faisoit de ce qui se passoit au loin, ce n'étoient que des illusions, ou les sottises d'un charlatan habile. (Voyez son article.)

Vespasien guérit un aveugle & une main malade. Mais étoit-ce un aveugle de naissance, ou une main desséchée par une paralysie invétérée ? C'est un aveugle qu'on peut guérir, c'est une main qu'on peut redresser par des remédes. Tel fut le jugement des Médecins, que l'Empereur consulta sur ces guérisons. Les uns ne les crurent pas, les autres s'en moquerent, quelques autres les expliquerent à leur maniere.

Enfin, ces prodiges sont vrais ou faux. S'ils sont faux, pourquoi les objecter ? S'ils sont vrais, peut-on les attribuer à la nature ? Doit-on les attribuer à Dieu ? Ils ne sont faits ni en son nom, ni à sa gloire. *Esculape* est une Idole, *Apollone* s'en dit le favori ; c'est dans le temple de *Sérapis* que les malades s'adressent à *Vespasien*. Donc s'il y a du réel (ce que nous ne croyons point) il vient de l'esprit du mensonge, & Dieu le permet dans sa colere. Ainsi la différence est trop grande, & dans la certitude & dans l'espece, & dans le principe & dans la fin de ces prodiges. Voyez APOLLONE.

MOINES.

Leur Apologie.

UN des premiers préceptes de la Loi naturelle, dont M. de V. se dit l'Apôtre, est de nous mettre à la place des autres, & de mettre les autres à notre place. Suivons cette regle à l'égard des Moines. Supposons que M. de V. condamné par son pere à *s'embarquer pour les Isles*, (*) *avec du pain & de l'eau*, après ses étourderies de Hollande, eut eu l'option entre l'Amérique & le Cloître. Supposons qu'il se fût fait Carme, Cordelier, Capucin ou Picpus. Auroit-il été flatté de lire dans les écrits les plus répandus, que ces Moines sont *des gueux qui font vœu de vivre aux dépens des laïques & de tourmenter les laïques ; des ennemis du genre humain & ennemis les uns des autres ; des gredins, qui n'ont d'autre mérite que l'enthousiasme, l'ignorance & la crasse*, inutiles pendant leur vie, & dignes d'un éternel oubli après leur mort, *qu'ils se font une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie* ; &c. &c. &c. Le Révérend Pere Arou** auroit sans doute déchiré l'écrit, où il auroit trouvé toutes ces politesses ingénieuses dont il a régalé des hommes qui ne lui disoient rien.

Le bien public doit être préféré à toute société particuliere, & l'État aux Moines ; personne n'en doute ; mais cette préférence ne doit pas aller jusqu'à insulter divers membres de l'État, qu'on croit moins utiles que les autres. Le Gouvernement veut qu'on lui présente des projets de réformation, & non pas des satyres atroces. M. de V. le plus grand défenseur de l'humanité, oublie toujours que les Moines font une partie du genre humain. Il est vrai qu'il a dit dans un de ses Ouvrages, que les *Religieux étoient hommes*, & qu'ils avoient même *produits de grands hommes*. Mais cet exorde si obligeant produit un très-mauvais sermon ;

(*) Ces mots sont tirés d'une Lettre de M. de V. à Mademoiselle du *Noyer*.

on voit qu'il n'eſt pas fait pour louer, encore moins pour louer long-temps. Il eſt rentré tout de ſuite dans ſon élément, dans la ſatyre. Il les traite comme des Galeriens *garrotés de chaînes éternelles* ; comme des eſclaves abrutis, *qui ont les yeux ſi faſcinés que la plupart ne voudroient pas de la liberté ; ſi on la leur rendoit. Ce ſont les compagnons d'*Ulyſſe, *qui refuſent de reprendre la forme humaine.*

Cette belle comparaiſon eſt-elle juſte ? Nous en appellons du V. Poëte au V. froid & tranquille. Pourquoi voudroit-il que les Moines repriſſent la forme humaine ? Pour être célibataires dans le monde ? mais inutile pour inutile, autant vaut-il l'être dans le Cloître. Il y a au moins quelques vertus & quelques lumieres, comme M. de V. eſt forcé d'en convenir ; mais que trouve-t-on dans ce monde où il voudroit les faire rentrer ? des crimes & des vices. Il l'a peint lui-même comme un Enfer, où le foible eſt vendu au plus fort, où l'intérêt ; ce Dieu de la terre, a établi ſon Empire avec tous les forfaits qui en ſont la ſuite.

Mais les Moines, dit M. de V., nuiſent à la population, à l'Agriculture, aux Arts néceſſaires ; non, ce ne ſont point les Moines ; c'eſt cette foule de célibataires oiſifs, vermine qui rongent l'État, & qui ſans faire du bien, n'eſt occupée qu'à faire du mal ou à en dire. M. de V. ne pourroit-il pas s'élever contre ces gens-là avec encore plus de raiſon ? Oui, il le pourroit ſans doute ; mais il faut reſpecter la famille & la ſociété dont on eſt membre. Il y a de l'inutile & du ſuperflu dans tous les états ; que d'Avocats ſans cauſes ! que de Médecins ſans malades ! chaque profeſſion regorge de ſujets ; le grand nombre les étouffe ; comment après cela peut-on accuſer les Moines de nuire à la population d'un Royaume ? *Tous les grands Hommes*, dit M. de V., *dont le mérite a percé du cloître dans le monde, ont tous été perſécutés par leurs confreres. Tout ſavant, tout homme de génie y eſſuie plus de dégoûts, plus de traits de l'envie qu'il n'en auroit éprouvé dans le monde.* Nous convenons avec lui que la jalouſie d'un hypocrite ignorant & ambitieux a pu troubler pendant quelque tems la tranquillité d'un ſavant qui ne plioit point devant ſon or-

gueil. Nous avouons même qu'un Supérieur subalterne a pu empoisonner sa vie par de lâches soupçons, ou par des impostures ténébreuses. Mais la vérité perce tôt ou tard le nuage ; le mérite obscurci se fait jour. Sa réputation parle pour lui & dès qu'il s'est fait entendre, les premiers Supérieurs qui ont presque toujours l'ame noble & qui connoissent tout le lustre que les sciences répandent sur un Ordre, se tiennent sur leurs gardes contre le calomniateur. Ils récompensent le savant calomnié, ou persécuté, ou dédaigné. Ils l'encouragent dans la carriere épineuse des sciences. Ils opposent leur bouclier aux traits qu'on pourroit lancer contre lui. C'est de quoi on pourroit citer plus d'un exemple.

Les Moines ont été, dit M. de V., quelquefois dangereux. Quel Corps ne l'a pas été ? Ecoutons un homme qui n'étoit pas porté à flatter les Moines, & qui ne les a pas flatté non plus (Le Président de *Montesquieu.*) Nous appliquons aux Religieux ce qu'il a dit sur la Religion. « C'est mal raisonner contre la Re» ligion, de rassembler dans un grand Ouvrage une » longue énumération des maux qu'elle a produit, » si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a fait. » Si je voulois raconter tous les maux qu'ont pro» duit dans le monde les Loix civiles, la Monarchie, » le Gouvernement Républicain, je dirois des choses » affroyables. » (Voyez l'*Esprit des Loix*, Livre XXIV. chap. 2.)

Nous n'avons raisonné qu'humainement dans tout le cours de cet article, pour montrer à M. de V. qu'il est presque aussi coupable contre la politique que contre la Religion, en déclamant sans cesse contre les Moines. Que n'aurions-nous pas dit, si nous avions raisonné en Chrétien ! mais cette matiere a été traitée tant de fois que nous n'avons pas voulu y revenir. Voyez cependant les articles RELIGIEUX & RELIGIEUSES.

MONTESQUIEU.

Caractère de ses Ouvrages.

CE célebre Ecrivain s'annonça en 1721, par ses *Lettres Persannes.* Cet Ouvrage, en faisant honneur au génie, à l'esprit & au style de *Montesquieu*, fit naître des soupçons très-graves sur sa Religion. On reprocha à l'Auteur de faire le monde éternel ; de nier la prescience de Dieu, à l'égard des volontés libres ; de mettre des impiétés sur le compte des Livres Saints, & d'avancer plusieurs blasphêmes, qui pour être dans la bouche d'un Persan, n'en devoient pas moins être attribués au François qui le faisoit parler. Il y a quelques vérités importantes dans ce Livre exprimées avec force ; mais il y regne un caractère de licence qui choqueroit même dans un Roman. Le vice y est peint sous des couleurs qui allarment la vertu, & qui peuvent l'ébranler, lorsqu'elle est mal affermie. Quelle peinture du Paradis où entra cette femme d'*Ibrahim* qui se poignarda aux yeux de son mari jaloux ! l'Alcoran n'a rien tracé d'aussi impur. Mais le grand objet du François travesti en Musulman, c'est de faire une critique amere & secrette de la Religion. N'osant pas attaquer directement la certitude des dogmes de l'Evangile, l'évidence de ses miracles, il peint, sous l'emblême des mysteres absurdes & des prodiges ridicules de l'Alcoran, ceux de JESUS-CHRIST. Ce seroit une injustice criante que d'interprêter des paralleles qu'un Auteur n'auroit pas développés, s'il n'avoit pas choisi à dessein les traits les plus frappans & les plus propres à insinuer ses injurieuses comparaisons. Appliquons à cette occasion aux Philosophes ce que M. de *Montesquieu* a dit des beaux esprits François : *la fureur des sophistes est de raisonner, & la fureur des raisonneurs & de faire des livres. La nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les erreurs des hommes fussent passageres ; l'impression les immortalise.* Celles de M. de M. seroient mortes avant lui ; elles subsisteront éternellement pour faire gémir le Christianisme & la vertu.

Les plaintes des gens de bien se firent encore entendre, lorsque l'*Esprit des Loix* parut en 1748, en trois volumes *in*-12. On accusa l'Auteur 1°. d'avoir avancé systématiquement, qu'il s'en faut bien que le monde intelligent, soit aussi-bien gouverné que le monde physique. 2°. Que dans les Monarchies la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu, qu'elle peut, qu'elles n'en ont aucun besoin, &c. 3°. D'avoir mis sur la même ligne les Moines les *plus* Saints de l'Eglise Catholique, & les Pénitens idolâtres des Indes, & les Derviches de la loi Mahométane. 4°. D'avoir prétendu que, lorsque l'Eglise fit une loi du célibat pour le Clergé, il en fallut tous les jours de nouvelles, pour réduire les hommes à l'observation de celle-ci; que le Législateur se fatigua, qu'il fatigua la Société, &c. 5°. Que la Religion Catholique convient mieux à une Monarchie, & la Protestante à une République; & quand *Montezuma* disoit que la Religion des Espagnols étoit bonne pour leur pays, & celle du Mexique pour le sien, il ne disoit pas une absurdité, &c. 6°. Que les loix que Dieu a établies pour le Gouvernement du monde sont aussi inévitables que la fatalité des Athées. 7°. Que les hommes ont été créés avec l'ignorance & la concupiscence, sujets aux maladies & à la mort. 8°. Qu'il n'y a eu jamais de Religion plus digne de l'homme, & plus propre à former des gens de bien, que celle des Stoïciens; qu'elle seule savoit faire les Citoyens, les grands Hommes, les grands Empereurs, &c. &c.

Au milieu de ces traits repréhensibles, M. de *Montesquieu* énonce non-seulement, mais prouve les grandes vérités de l'existence d'un Être suprême, de l'immortalité de l'ame, de la liberté, de la distinction du juste & de l'injuste; & s'il a fait naufrage dans la foi, tout n'a pas péri dans ce naufrage. Mais les richesses qui lui restent, ne valent pas celles qu'il a perdues ou abandonnées. Tout tend à faire penser que l'Auteur n'étoit qu'un Déiste déguisé; & les accusations intentées contre lui ne peuvent être regardées comme téméraires.

Ce fut le *Nouvelliste Ecclésiastique*, qui les consigna dans ses feuilles. M. de *Montesquieu* y fut très-sensible. Il crut se disculper en publiant sa *Défense de l'Esprit*

des Loix. Cette brochure ingénieuse est un modéle de bonne plaisanterie, autant que de mauvaise foi. L'Auteur peu occupé du soin de se justifier, n'osant même le faire sur plusieurs articles, n'y cherche qu'à décliner le combat, qu'à jetter du ridicule sur son Adversaire, en l'habillant à sa maniere, & qu'à faire rire à ses dépens; mais il n'eût pas long-tems les rieurs de son côté. Le Censeur opposa à cette réponse une replique, dans les feuilles du 24 Avril & du 1er. Mai. 1750. Il y dévoile pleinement les petites ruses de l'Auteur de la *Défense*. Il démontre deux choses, 1°. qu'à l'égard des reproches dont le Président s'efforçoit de se laver, il n'y réussissoit en aucune façon. 2°. Qu'il y en avoit un très-grand nombre, sur lesquels il n'osoit même entreprendre sa justification.

La mort du Président de *Montesquieu* fut digne d'un Chrétien, suivant les Ministres qui l'assisterent à la mort. Il laissa cependant des additions pour ses *Lettres Persannes* & pour l'*Esprit des Loix*, qu'il ne voulut pas remettre au P. *Routh* Jésuite son Confesseur. N'a-t-on pas lieu d'être surpris, dit un Écrivain, qu'un homme aussi éclairé, dans un moment où les nuages des passions n'offusquent plus l'esprit, n'ait pu prendre sur lui de sacrifier à la Religion allarmée, des additions à un Livre scandaleux, & se soit chargé devant Dieu des suites terribles, que pouvoit avoir la décision des amis, auxquels il les confioit? Il reçut cependant les Sacremens avec édificatiom, & il promit que si Dieu lui rendoit la santé, il feroit publiquement aux Pâques prochaines ses dévotions dans sa Paroisse. Il avoua (à ce que dit son Confesseur dans une lettre à M. *Gualterio* Nonce de France) que ce qui l'avoit jetté dans des écarts au sujet de la Religion, étoit *le goût du neuf, le desir de passer pour un génie supérieur aux préjugés, l'envie de plaire aux personnes qui donnent le ton à l'estime publique* &c. Les amis de M. de M. se sont inscrits en faux contre cet aveu; mais s'il ne l'a pas fait, il devoit le faire. Car si les Incrédnles examinoient bien pourquoi ils ont cessé de croire; la plûpart trouveroient que leur Incrédulité n'est pas aussi Philosophique, aussi exempte de toute passion qu'ils le pensent ou du moins qu'ils le disent.

Toute fois en détestant les principes du Président de *Mon-*

tesquieu, nous rendons justice aux qualités qui le distinguoient dans la société. Sa façon de vivre & de penser dans le monde étoit digne de sa naissance. Il plaisoit aux Grands, & il ne dédaignoit pas les petits. Son commerce étoit enchanteur, & ce qui vaut encore mieux, il étoit très-sûr. Les malheureux pouvoient compter sur son crédit & les indigens sur sa bourse. Il ne se deshonora ni par des querelles scandaleuses ni par les travers de cette Philosophie altiere & dédaigneuse qui ramene tout à soi. Il sût être homme, Magistrat & citoyen.

Au reste M. de V. est si accoutumé à se contredire qu'il n'est pas étonnant qu'il nous ait reproché d'avoir cité M. de *Montesquieu* parmi les Incrédules. A-t-il oublié que dans son *Discours sur les contradictions de ce monde* il l'avoit dénoncé dès 1744, c'est-à-dire, du vivant de l'Auteur, comme un impie? qu'il a répété & envenimé plusieurs fois les traits hardis de l'Auteur des *Lettres Persannes*; qu'il a dit derniérement que ces traits étoient plus scandaleux que les blasphêmes qui conduisirent en 1766 le Chevalier de la *Barre* sur l'échaffaud? Non content de développer malignement pendant la vie de M. de *Montesquieu* sa façon de penser sur la Religion, il l'a critiqué durement après sa mort.

Il a dit que *l'Esprit des Loix* n'étoit qu'un recueil d'épigrammes; il a trouvé du ridicule dans le titre & une foule de paradoxes & d'erreurs dans le corps de l'Ouvrage. Lui sied-il bien après cela de nous faire des reproches à nous, qui en avons parlé avec plus de modération & par de meilleurs motifs? si M. de *Montesquieu* vivoit, il sentiroit quelles vues ont inspiré les deux critiques; & ayant toujours pensé que M. de V. étoit un *bel esprit* & non un *bon esprit*, il le penseroit plus que jamais.

N. B. Voyez ce que M. de V. a dit de M. de *Montesquieu* dans son *Discours sur les contradictions de ce monde*; dans son *supplément au siécle de Louis* XIV; dans la *liste des Écrivains de ce siécle*; dans sa *lettre à l'Abbé d'Olivet*, écrite en 1767; dans sa *relation de la mort du Chevalier de la Barre*, imprimée en 1768 & dans vingt autres endroits & décidez après cela lequel de lui ou de nous a le plus manqué de respect à la mémoire du célebre Président.

MOYSE.

§. I.

Y a-t-il eu un Moyse.

M. de V. dans sa *Philosophie de l'Histoire* fait tous ses efforts pour prouver que *Moyse* n'est autre chose que *Bacchus* & que son histoire n'est que celle de ce Dieux défigurée & reproduite sous un autre nom. Pour pouvoir juger ce procès, il faut voir les titres & entendre les raisons de part & d'autre, les Juifs s'expriment ainsi: » *Moyse* est né parmi nous; nos Peres ont vu ce grand Homme; ils ont connu ceux » dont il a reçu la naissance; ses vertus héroïques ont » attiré sur lui la bénédiction du ciel; Dieu l'a choisi » pour être le Chef de sa nation; ils ont été témoins » de ses miracles; ils ont vu l'Égypte changer de face » à sa volonté, la terre & la mer obéir à ses ordres; » c'est lui qui les a délivrés; il les a conduits pendant quarante ans dans le désert; c'est lui qui nous » a donné des loix; ce sont ces loix que nous suivons » encore; il a établi l'Arche de l'alliance qui étoit » le sanctuaire de notre Réligion & qui a donné la forme à notre culte; culte qui s'est maintenu parmi » nous sans interruption; les Égyptiens eux-mêmes » témoins des prodiges qu'il a opérés, ne les ont jamais désavoués: ils ont eu nos Livres entre leurs » mains, qui portent témoignage contre leur injustice » & leur endurcissement; qui racontent les châtimens » que Dieu leur a fait éprouver; & malgré cela ils » ne se sont jamais plaints d'être accusés faussement. » A une premiere génération de deux millions de personnes en a succédé une autre qui a conversé avec » ce Législateur, qui a obéi à ses ordres, qui l'a » vu se choisir un successeur & enfin disparoître du » milieu de son peuple: la nation a obéi à ce successeur, & c'est lui qui nous a mis en possession de la » terre que nous avons habitée pendant seize siécles. » Les Livres de *Moyse* ont été écrits en présence de

» la nation & nous ont été transmis d'âge en âge sans » que jamais personne ait osé se les attribuer ; ces Li- » vres ont toujours été l'objet de notre foi, la regle » de nos mœurs & le fondement de nos espérances : » ils disent encore que les nations voisines ont con- » nu *Moyse* ; que leurs plus anciens Auteurs en ont » parlé : » & en effet les anciens Perses, au rapport de Monsieur *Hide*, connoissoient *Moyse*, ils l'appelloient le *Berger Rousseau*. Voilà une partie des titres que les Juifs nous montrent: examinons présentement ceux de l'Auteur.

Ses titres se réduisent à des raisonnemens qui ne prouvent rien. Il prétend que *Bacchus* & ses orgies étoient célébrés par les Grecs avant qu'ils eussent pû connoître les Livres de *Moyse* ; & qu'ils n'ont pas pû prendre l'idée de *Bacchus* sur les Livres Juifs qu'ils n'entendoient pas ; & que dans les vers attribués à l'ancien *Orphée* on y célébre les conquêtes & les bienfaits de ce demi-Dieu. Je ne sais pas comment le Public a trouvé ce raisonnement ; quant a moi, il me paroît de la plus grande foiblesse.

En effet, est-ce sur l'histoire de *Moyse* que les fables de *Bacchus* & d'*Hercule* ont été prises ? Est-ce sur quelqu'autre histoire ? Personne ne le sait. Y a-t-il eu un *Bacchus* & un *Hercule* conquérants, dont les Grecs, grands amateurs du merveilleux, aient embelli l'histoire ? Cela peut être sans avoir vu les Livres Juifs ; ils auront pu aisément inventer ou embellir l'histoire de *Bacchus* & d'*Hercule*. *Orphée* qui vivoit cinq cens ans après *Moyse*, & les autres Grecs ont-ils appris les grandes choses opérées par le ministere de ce Législateur ? cela est très présumable ; & ne voulant pas en faire honneur aux Juifs avec lesquels ils n'avoient aucun commerce ; ils auront défiguré ces faits, comme cela leur étoit fort ordinaire ; & ils les auront ensuite attribués à des hommes qu'ils avoient divinisé ; cela est très possible.

Voilà tout ce qu'on sait sur la ressemblance de *Moyse* avec *Bacchus*, & tout ce qu'on conjecture de plus raisonnable ; mais dans tout cela, y a-t-il quelque chose qui puisse affoiblir l'histoire de *Moyse* ? Ajoutez qu'il est faux que l'Orient & l'Occident ayent jamais retenti des orgies de *Bacchus*. L'Orient & l'Oc-

cident ne connoissoient ni *Bacchus* ni les orgies, pas même le terme ; ces sottises n'étoient connues que dans la Grece, & tout au plus dans quelques Provinces voisines ; encore *Bacchus* prenoit-il une autre forme ; si elles furent connues dans la suite à Rome, ce fut à l'imitation des Grecs. Il paroît que *Bacchus* est un être imaginaire, ou que ce n'est qu'*Adonis* époux de *Venus* ; les Égyptiens les adoroient sous les noms d'*Isis* & *Osiris*, les Phéniciens sous les noms *d'Adonis* & *Venus* : voici comme en parle le Poëte *Ausonne*.

> *Orgia me* Bacchum *canit* ; Osirim
> *Ægyptus* ; *vocat Arabica gens* Adonacum.

> Je suis *Bacchus* dans les Orgies ;
> En Egypte je suis *Osiris* ;
> Les Arabes me nomment *Adonis*.

Macrobe nous dit que les Babyloniens & les Assyriens célébroient aussi le culte d'*Adonis* & les lamentations de *Proserpine*.

Suivons notre Philosophe : *aucun Auteur Grec n'a cité Moyse avant Longin*. Voilà qui est d'une fausseté évidente ; car *Diodore* de Sicile, qui vivoit sous *Jules César*, par conséquent trois cens ans avant *Longin*, nous dit que *Moyse* s'appliqua à la guerre avec beaucoup de prudence, & obligea les jeunes gens de sa nation à en faire les exercices, & à en supporter les fatigues ; qu'il entreprit plusieurs guerres contre les nations voisines, & laissa aux Juifs un fort beau pays. Ce même *Diodore* de Sicile parle de *Moyse* en ces termes : *Moyse Législateur des Juifs assura que Dieu qu'il appelle* Jao *lui avoit dicté ses loix*. *Artapane* en a parlé mille ans avant *Longin*, & les Ouvrages de cet Égyptien se lisoient dans la chroniques d'Alexandrie.

D'ailleurs, que prouveroit le silence des Grecs qui, pleins de mépris pour les autres peuples qu'ils regardoient comme des barbares, ne s'occupoient que de leurs affaires ? Ne savons-nous pas que lorsqu'ils ont écrit l'histoire des autres peuples, le plus souvent ils nous ont conté des fables ? S'ils n'ont pas parlé de *Moyse*, je ne vois pas non plus qu'ils nous ayent parlé des

des Législateurs qui ont pu paroître chez les Scythes, les Sarmates & les Colchiens, dont ils étoient plus voisins que des Juifs.

§. II.

Examen de la premiere révélation faite à Moyse.

I. Nous venons de voir qu'il y a eu un *Moyse* Auteur du *Pentateuque* & Législateur des Hébreux. La tradition des Payens & des Chrétiens l'atteste sans variation. (*) Ce Livre seul m'instruit solidement sur la nature de Dieu, sur l'origine du monde, sur l'état actuel de l'homme. Il éclaircit ces abîmes impénétrables à tous les génies. Il remplit nos desirs, nos besoins; premiere indice de la révélation. Ce Livre est un monument des plus importans pour le Peuple qui l'a conservé. Il contient tout ce que ce Peuple a de plus cher, son origine, sa Religion, sa police, ses privileges, ses droits & ses espérances. Aussi a-t-il été également connu & respecté de toute la Nation dans tous les tems.

II. Ce Livre n'a pu être fabriqué ni par les Chrétiens qui l'ont reçu des Juifs; ni par les Juifs, qui dans tous les tems l'ont regardé comme l'ouvrage de *Moyse*. Sept cens ans avant JESUS-CHRIST les Samaritains, divisés d'avec les Juifs, le conservoient avec la vénération qu'ils avoient pour son Auteur. Ces deux Peuples toujours discords, ne s'accordent que sur l'origine & l'ancienneté de ce Livre. Trois cens ans avant le Christianisme, *Ptolomée*, Roi d'Egypte, en fit faire à grands frais, une version de l'Hebreu en Grec; version authentique, qui suppose non-seulement l'original préexistant, mais l'aveu de toute la Nation. L'histoire de *Juda* & d'*Israël*, Schismatiques, atteste qu'il n'a point été supposé dans les siécles suivans; il est donc antérieur aux Rois, aux Juges; il est donc de *Moyse*.

III. Ce Livre n'a pu être falsifié ni altéré. Qui l'auroit osé, après les menaces de l'Auteur? Tout l'ou-

(*) Voyez les Ouvrages de *Josephe*; M. de V. dit qu'il ne cite aucun Auteur qui parle de *Moyse*; qu'on l'ouvre & on verra le contraire.



vrage est tellement lié, que l'altérer dans quelques points, c'eût été dénaturer le *Pentateuque*. Il annonce des faits à venir, & ces faits arrivés & inscrits dans des actes publics le confirment, & attestent également sa vérité & son antiquité. Tous les Livres suivans, qu'on peut regarder comme les archives de la Nation Juive, le citent & le célébrent. Le second temple ramene au premier, bâti par *Salomon*. La paix, les richesses dont jouit ce Prince, sont les fruits des conquêtes de ce Peuple, sous *David*, sous *Saül*, sous les *Juges*, jusqu'à *Josué*, jusqu'à la sortie d'Egypte. Il en sort, & on se souvient comment il y est entré. Les douze Patriarches paroissent, & toutes ces branches vont aboutir à un tronc commun, à *Abraham*. Les Machabées, les Rois, les Prophêtes, tous rappellent la loi & les récits de *Moyse*. Toute l'histoire des Juifs sert donc de certificat solemnel à l'intégrité du premier Historien du monde. Ecrits, chants sacrés, événemens, témoignages, tout la constate.

D'ailleurs, que d'obstacles invincibles à la falsification de ce Livre! Une providence supérieure ménage jusqu'au Messie, une suite de faits qui en montre la pureté. Après *Josué*, l'état des Juifs n'est qu'un cercle de captivité & de liberté. On y voit l'exécution des menaces de *Moyse*. Au lieu de haïr & de supprimer cette histoire de leurs malheurs, elle est l'objet de leur confiance. Peu-à-peu les divisions éclatent; *Israël* ou *Juda* auroit divulgué l'attentat; cependant, ni les tribus séparées, ni les Rois ennemis, ni les Samaritains irréconciliables, n'y font jamais aucune altération. Tous gardent ce Livre & y vont puiser, comme dans un dépôt pur & sacré, les grands événemens qui les intéressoient si particuliérement. La Manne, la Verge d'*Aaron*, les Tables de l'Alliance, l'Agneau Pascal, n'eussent-ils pas servi de témoignage contre quiconque eût osé, ou douter des faits, ou altérer le Livre, dans lequel ils étoient consignés? (Voyez PENTATEUQUE.)

Mais, dit l'Incrédule, *sous* Josias, Ammon & Manassés, *le Livre de* Moyse *avoit disparu. Le Prêtre* Helcias, *en le ressuscitant, y mit ce qu'il voulut.*

RÉPONSE. *Helcias* retrouva seulement l'ancien original sacré, mais les copies qui étoient entre les mains

du Peuple eussent mis au grand jour son infidélité, s'il eût été assez téméraire pour hazarder cet attentat; Il n'est pas douteux que les Livres de *Moyse* étoient communs, & répandus avant le regne de *Josias*. Ils sont cités dans le IVe. Livre des Rois, (chapitre 14.) à l'occasion des meurtriers du pere d'*Amasias*. Il est sans cesse parlé dans *Salomon* & dans *David* de la loi du Seigneur; or cette loi n'étoit autre chose que celle que les Juifs tenoient de *Moyse*.

Les Impies ont beau dire que *Moyse* ne pouvoit pas écrire dans un désert. Comment prouvent-ils cette assertion? Connoissent-ils l'antiquité des Arts? Celui de l'écriture est plus ancien qu'ils ne pensent. L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ramasse en vain des contradictions apparentes, pour prouver que *Moyse* n'est pas l'Auteur du *Pentateuque*. Les objections qu'il fait, peuvent se résoudre facilement, en avouant qu'il y a quelques endroits ajoutés ou changés dans le Texte, comme la mort & la sépulture de *Moyse* rapportées dans le dernier chapitre du *Deutéronome*, comme le nom & la position de quelques Villes, &c. &c.

» On veut trouver dans le *Pentateuque*, dit l'Au» teur du *Journal de Trévoux*, (Journal de Janvier 1765, » page 215.) des anachronismes; mais on oublie que » *Moyse* n'étoit pas moins le Prophête que le Législa» teur de son Peuple. On critique l'anticipation des » noms, qui ne furent donnés aux Villes qu'après la » mort de *Moyse*; mais outre qu'elles peuvent être » ainsi nommées par prédiction, comme *Cyrus* le fut » par son nom deux siécles environ avant sa naissance, » seroit-il contre la pureté & l'intégrité du Texte; que » les reviseurs & les copistes, pour le rendre plus in» telligible, eussent remplacé par des noms plus connus, » les noms donnés anciennement aux Villes dans le » *Pentateuque*? On voudroit qu'une Religion céleste » dans son origine, son objet & sa fin, ne fit point » venir à l'appui de ses loix, des récompenses & des » châtimens temporels; mais le génie du Peuple, la » nature du Gouvernement Théocratique, dont *Moyse* » étoit le Ministre, n'exigeoit-il pas ces ressorts, pour » contenir un Peuple, dont les révoltes réitérées nous » prouvent assez la grossiéreté & l'inconstance? Ce que » nous lisons de la vie de ses Patriarches nous ap-

» prend ; que ce Peuple n'a pu ignorer les promesses » de sa Religion pour l'autre vie, consignées dans le » dépôt des Saintes Ecritures ; & sa conduite nous dé- » montre, que cette croyance n'étoit pas un frein pour » la dureté de son caractére. « (Voyez la *Défense de la Religion*, par M. *François.*)

Les Incrédules insistent, & disent que si le Prêtre *Helcias* ne ressuscita pas le *Pentateuque*, ce Livre périt ou fut oublié dans la captivité. Esdras & Néhémie *saisirent ce tems d'ignorance pour donner une fable à ce Peuple superstitieux.*

Réponse. Les Juifs même captifs savoient & gardoient scrupuleusement la Loi. Ils étoient instruits par *Ezéchiel*, *Jérémie*, *Daniel* & *Baruch*, qui citoient ce Livre sans cesse. Un faussaire auroit-il pu, en changeant le *Pentateuque*, changer tous les Livres où il étoit cité, & y insérer les Prophéties accomplies depuis ? La rigueur & la sévérité d'*Esdras* n'eussent-elles pas porté quelques mécontens à lui reprocher son innovation ? Les Samaritains eussent-ils toujours gardé le silence ? *Esdras* eût-il osé, en vertu de la loi de *Moyse*, ôter les terres aux usurpateurs, & chasser les femmes étrangéres ? Enfin, qu'auroient dit les Prophêtes *Aggée*, *Zacharie*, *Malachie*, à la vue de ces nouveautés ?

IV. *Moyse* a pu être instruit de tout ce qu'il raconte. Cet Historien a pu percer dans le cahos de 2433 ans, qui l'avoient précédé, & puiser dans des sources pures & lumineuses. La longue vie des hommes offroit un petit nombre de générations écoulées, & le rapprochoit du berceau du monde. *Amram* son pere avoit vécu avec *Lévi*, son ayeul ; *Lévi*, avec *Isaac* ; *Isaac*, avec *Sem*, fils de *Noé* ; *Noé*, avec *Mathusala*, durant six cens ans ; & celui-ci plus de deux cens ans avec *Adam*. Tout ne rouloit donc que sur six têtes, & paroissoit encore récent. Notre ignorance vient du peu de tems que nous vivons avec nos ayeux. Les petits enfans étoient instruits autrefois par les trisayeux. Il étoit encore plus aisé à *Moyse* de savoir ce qui étoit arrivé depuis le déluge. Les vieillards de son tems avoient conversé avec *Jacob*, & *Jacob* avec *Abraham*. La mémoire de *Joseph* étoit fraîche en Egypte. Que de facilité pour recueillir les anciennes traditions du monde !

Une autre source de lumiére étoit les monumens, que

les Patriarches avoient érigés des principaux événemens de leur vie. On montroit les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creusés ; les monts où ils avoient sacrifié, où Dieu leur étoit apparu, & les tombeaux où reposoient leurs cendres. Leur mémoire étoit célébre dans tout l'Orient. Sans écriture on savoit ce que vouloit dire un tas de pierre, une colonne, &c. Enfin les noms significatif des Patriarches avoient rapport à quelque trait singulier, qu'on expliquoit aux enfans. On conservoit dans la ligne des chefs de famille, des mémoires tracés, ou sur des écorces d'arbre, ou dans des chants usités dès les premiers tems.

Entrons maintenant dans le fond des instructions de *Moyse*. Elles renferment des faits & une morale ; & l'un & l'autre, pour annoncer la révélation, doivent être conformes à la raison, à l'expérience & à la Religion naturelle. Car le Dieu de la nature doit être le même que celui de la révélation.

§. III.

Examen des faits que Moyse *raconte. Ils sont conformes à la raison & à la nature.*

I. Tout l'Univers, le cours des Astres, les changemens des Saisons, les progrès de la Société, des Sciences & des Arts, prouvent la création du monde depuis un certain nombre de siécles.

II. L'œuvre des six jours terminée par un septieme jour de repos, est attachée par les six jours de la semaine, en usage chez les Nations les plus anciennes. La sanctification du septieme jour distinguoit le Peuple Juif. Elle réfutoit l'éternité du monde, & le culte des sept planétes ou de l'armée des cieux.

III. La distinction de la lumiére d'avec le soleil, confondoit les Idolâtres qui adoroient le soleil comme l'auteur de tout. L'expérience démontre cette distinction. La lumiére est indépendante du soleil ; elle ne reçoit des astres que ses déterminations diverses. L'air subsiste avant le son & la lumiére, avant l'impulsion du soleil.

IV. L'usage des astres est de régler les fêtes, les

travaux ; & de fixer les jours, les mois & les ans. Tel fut le calendrier de tous les Peuples.

V. La multiplication des especes par les germes contenus dans leur principe, même avant l'action du soleil où l'industrie des hommes, est sensible. Tout fut fait ; & rien, dans le monde matériel, n'est créé de nouveau ; & ainsi Dieu n'accorde la fécondité qu'aux especes, dont il a créé & béni, dès le commencement, les germes destinés à en produire d'autres.

VI. L'homme pour qui tout est fait, en est le souverain. En général, il est Géométre, Mécanicien, Astronome, Navigateur, Architecte, Roi. Sa double composition & son origine ont été connues dans tous les tems, & célébrées par les premiers Poëtes Payens ; les hommages envers le premier Etre, pratiqués par les vœux, l'abstinence, les obligations, ou sacrifices, se sont trouvés chez toutes les Nations.

VII. La chûte de l'homme & son bannissement du lieu de félicité, peuvent seul être le dénouement de ces mysteres, qui nous font voir alternativement, dans la nature humaine, des prodiges de grandeur & de misere. L'homme étoit fait pour le bien & le vrai : il se dégrade : il en porte la peine. Mais après le péché les sacrifices devinrent nécessaires. Dieu voulut bien agréer le sang des animaux à la place de celui du coupable : ce rachat ne fut cependant reçu qu'en vue de la victime future, qui devoit satisfaire pour tous. Point de Peuple qui n'ait offert des sacrifices. Témoignage éclatant & public de dépendance, de confiance envers la divinité. Delà encore, le respect pour les vieillards, pour les morts, les repas communs, les fêtes ; autant de pratiques traditionnelles inspirées aux premiers hommes avec la Religion naturelle & transmises à leurs descendans ; autant de preuves d'une origine commune, d'une regle passée reçue. Il n'y a que l'Idolâtrie, qui ait corrompu cette source pure.

VIII. Après avoir tracé le tableau de la dépravation de l'homme, *Moyse* raconte les progrès de la malice de son cœur, dans *Caïn*, *Lamech*, *Nemrod*, enfin dans tous les hommes. Le déluge purge la terre & sert de leçon terrible aux siécles futurs. L'antiquité payenne en a conservé la mémoire, & les attestations en sont publiques, comme la vie des hommes raccourcie, la

variété des saisons & les météores dont *Moyse* ne parle qu'après le déluge. Le *Deucalion* sauvé du naufrage & repeuplant la terre signifie, en langue orientale, l'*affoiblissement du soleil*; les corps marins, les coquillages trouvés jusques sur les montagnes les plus éloignées des mers, prouvent & ce déluge & le déplacement des eaux. Enfin, il falloit que *Moyse* fût bien instruit des dimensions de l'Arche si bien proportionnée à ce qu'elle devoit tenir, que tous les calculateurs y ont trouvé les mesures géométriques.

IX. *Moyse*, qui connoissoit si bien les titres Egyptiens, ne craint point de faire remonter l'origine du genre humain au seul *Adam*. Il en fixe le berceau, les âges & les générations. Tous partent de Babel huit cens ans avant lui. Il ne s'embarrasse point comme ils ont passé les mers, pourquoi les uns sont blancs, les autres noirs. Or, l'histoire confirme son récit. La plaine de Sennaar, au confluent du Tigre avec l'Euphrate, la beauté, la fertilité de ce Pays plat, l'Alphate & le Bithume naturels au sol, sont attestés par *Amien Marcellin*, qui suivoit l'Empereur *Julien*, & par *Pline* & *Ptolomée*. La tour du ralliment, la confusion, l'origine des Langues, la dispersion des hommes, tout cela est connu & devance les histoires. De la Chaldée, tous, selon les desseins de Dieu, vont peupler les climats éloignés. Chaque colonie unie par son langage, s'arrête & se fixe : ailleurs on ne les entendoit pas. Tout part de l'Orient, les hommes & les arts, & se répand au Midi, à l'Occident & au Nord. Les trois premieres colonies se multiplient en paix sur les côtes de l'Asie, en Egypte & à la Chine. Tous conservent la premiere tradition, dont on reconnoît les traces dans les fables même qui l'ont altérée. Les autres colonies dispersées & séparées de toute société avec les premieres, tomberent dans un abrutissement & une barbarie, dont elles ne sont sorties que par leur commerce ouvert avec l'Orient, qui fut toujours le siege des sciences & des arts, d'où ils se sont toujours répandus dans le reste du monde, comme l'histoire l'atteste. Tout concourt donc à certifier le récit de *Moyse*. La Géographie même est pour lui. Tout y est placé dans ses vraies positions locales. *Moyse* est bien plus exact qu'*Homere* & *Tite-Live*; & 1500 ans avant *Au-*

guste, il ose raconter l'enfance du monde, & partager la terre entre les fils & petits fils de *Noé*. *Japhet* va au Nord de l'Asie, dans les Pays maritimes de l'Europe. *Cham* au Midi & dans l'Afrique; c'est le *Hamon* des profanes. *Sem* reste en Asie, en deçà & au delà de l'Euphrate. Ce partage se trouve chez les Poëtes dans le fatras de leurs fables.

Moyse place tous les autres dans leurs cantons, y assigne les peres des Peuples divers, & fondateurs des Nations connues. Lui seul a pu avoir ce détail précieux, ou par révélation, ou par une tradition fidéle. Il est donc le seul à consulter, comme le flambeau de l'érudition historique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laissent dans les ténébres. L'Ecriture seule nous montre les lieux, les dates, les coutumes & les faits. Dans le récit de *Moyse* tout est lié & suivi. Dès la naissance du monde *Adam* est créé pour Dieu. Il sort de l'ordre : il est puni, mais il lui reste un culte & une espérance. La terre est noyée par ses crimes; mais elle est bientôt repeuplée. Les cœurs se dépravent encore; mais Dieu met à part un Peuple qui conserve la pureté de son culte & de ses oracles. Il lui donne une loi; il lui confirme les promesses du salut. Mettez à côté de cette histoire, les fables Payennes, les histoires Egyptiennes, Chinoises, & celles même du Chevalier *Marsham*, copiste de *Manethon*, le plus infidéles des Auteurs, & jugez.

§. IV.

Examen de la morale de Moyse ; *elle est conforme à la Religion naturelle & prouve la révélation.*

I. Quelle idée magnifique de Dieu! il est, dit *Moyse*; infini, éternel, tout-puissant : tout existe par lui, il conduit tout. On sent qu'un Dieu doit être tel. Comparez ces notions pures aux rêveries des hommes; il restera évident que *Moyse* seul a connu le vrai Dieu. Quels devoirs prescrit-il aux mortels ? Aimer le Seigneur de tout son cœur : par un seul mot, voilà toutes les Idoles renversées. Le culte suprême est donc l'a-

doration, l'obéissance, la confiance..... Tout est renfermé dans l'amour : quoi de plus simple, de plus juste, de plus naturel au cœur humain ! Nulle autre Religion n'a appris à aimer Dieu. Que les autres préceptes, qui en dérivent, sont raisonnables ! Tels que ceux-ci ; *Ne point prendre en vain son saint Nom* ; *lui rendre en certains tems de hommages publics*, &c. Le reste des loix qui concernent le prochain, n'est évidemment que le développement de la loi naturelle ; & une société fidéle au Décalogue seroit parfaite.

II. Que nous apprend-il sur l'origine des créatures ? Les Payens ne nous débitent que des chimeres : Ici, tout part de la volonté puissante d'un Dieu qui fait tout à son gré. Il veut ; déjà la terre & le ciel sont, la lumiere est faite, le soleil brille, la mer séparée est remplie de poissons, l'air est peuplé d'oiseaux, les animaux couvrent la surface de la terre, la nature dans l'étonnement attend un maître. Le Créateur forme l'homme, à son image, tracée dans son ame qui n'est faite que pour Dieu. L'homme est heureux : il connoît son Dieu, il l'aime, & il aime en lui tous ses ouvrages, son corps est soumis à son esprit, qui y excite des mouvemens ou les arrête à sa volonté : maître des impressions extérieures, il les régit selon les regles de sa raison & de sa Religion ; il reçoit une compagne : ces deux chefs sont heureux parce qu'ils sont dans l'ordre. Le souverain Être leur donne une loi sainte & aisée. *Adam* la viole, alors tout change en lui. Le châtiment suit la révolte ; il faut mourir, & déjà il sent le coup porté à l'innocence de son ame. Son malheur retombe sur tous ses descendans. Fils d'un pere coupable, ils partagent son sort. Nous sentons la punition & nous la portons. Sans cette dégradation de l'humanité, comment expliquer ses contrariétés ? Les recherches des Philosophes n'ont abouti qu'à des plaintes aveugles ou à un désespoir insensé. C'est qu'en connoissant nos maux, ils en ignorent les causes & les remèdes. *Moyse* éclaircit tout : la nature n'est plus marâtre ; elle n'est que malheureuse, parce qu'elle est criminelle ; Dieu n'est plus injuste, mais miséricordieux.

Mais, dit l'Incrédule, *peut-on être coupable avant l'usage de la liberté ?*

RÉPONSE. Oui, comme on feroit innocent, si *Adam* étoit demeuré fidéle. Nous naissons pécheurs en *Adam*; c'est une vérité dont le sentiment intérieur est la preuve. Le *comment*, Dieu nous l'a caché. Quelle différence de nous, avec *Adam* sortant des mains du Créateur! D'où viendroient donc nos maux? Du hazard? Du caprice de la nature? D'une métempsycose? D'un double principe? Pitoyable ressource! Reste donc le seul dénouement qu'en donne *Moyse. Adam* en recevant la défense, reçoit les menaces du châtiment qui suivroit sa rébellion. En désobéissant, il en sent l'exécution. Son crime & sa punition nous deviennent communs, par le pacte, ou le plan, dont le Créateur lui fit part; savoir, que sa destinée seroit la nôtre, par une ressemblance d'inclinations & d'état attachées à son sang, par-tout où il couleroit. Tout est donc équitable; & convenoit-il qu'*Adam* péchant, Dieu revoquât ou changeât ses décrets?

Mais Dieu prévoyoit cette chûte; il pouvoit l'empêcher; étant si bon, comment n'a-t-il pas prévenu un mal qui entraînoit des suites si funestes?

RÉPONSE. Rien ne prouve que Dieu ait dû empêcher la chûte d'*Adam*. L'ayant créé libre & le maître du sort de sa postérité, c'étoit à ce chef si puissamment secouru & si foiblement tenté de diriger ses voies pour le bonheur de tous. La raison ne peut attaquer ce mystère, ni l'expliquer autrement; elle doit se contenter dans les ressources qu'elle trouve dans les miséricordes du Seigneur.

III. Dieu seul a pu inspirer à *Moyse* une loi si parfaite. Devant elle, disparoissent les *Solon*, les *Licurgue*... Le culte de Dieu & l'amour du prochain sont le fondement de cette loi. La Religion est supérieure à l'État. Elle en fait le soutien, en réglant les mœurs, en dirigeant la police; en un mot, elle commande toutes les vertus & elle condamne tous les vices. Tant que la République Juive a subsisté, il n'a été besoin d'y rien ajouter, ni d'en retrancher. Tous les changemens survenus au Gouvernement étoient prévus: caractère unique, témoignage de révélation, qu'on ne reconnoît pas dans les fables d'Athenes, de Lacédémone & de Rome.

A quoi bon cette distinction des viandes, ces purifications, ces sacrifices si multipliés?

Réponse. Le caractère des Hébreux, les coutumes des Peuples voisins, les vues du Législateur rendoient ces loix nécessaires; une sagesse supérieure mettoit cette barriere à l'Idolâtrie, conservoit la pureté des mœurs de Juda : elle offroit mille moyens de sanctification.

Moyse tenoit donc ces pratiques des Nations voisines & non d'aucune révélation ?

Réponse. Ce que ces pratiques avoient de commun avec celles des autres Nations, comme l'offrande des fruits, les sacrifices, les libations, les lieux sacrés, les fêtes, &c. leur avoit été enseigné par la tradition. Cette tradition s'étoit perpétuée même chez les Idolâtres, où on conservoit soigneusement ces restes précieux de la Religion naturelle. Mais le détail des loix, de la morale, des cérémonies, du culte, étoit dirigé par une révélation, ou une inspiration spéciale. Le tout tendoit à préserver les Hébreux de l'Idolâtrie & à leur présenter des ombres du Libérateur promis.

Quelle loi, qui n'offre que des promesses & des menaces temporelles !

Réponse. Des hommes grossiers doivent être frappés par les sens, pour être retenus dans le devoir. L'exécution de ces promesses & de ces menaces attestent la fidélité, la volonté, la puissance de l'Être suprême. Cependant les Hébreux y découvrent aussi les biens & les maux invisibles : ils y voient l'annonce d'une vie future; & l'attente du Messie disoit tout.

Pourquoi confiner la révélation dans un coin de la terre, & supposer tout l'Univers dans les ténèbres.

Réponse. Les autres Peuples avoient la Religion naturelle. En l'oubliant ou en la corrompant, ils se rendoient indignes des faveurs particulieres de la Providence. D'ailleurs la révélation faite aux Hébreux se manifestoit aux Nations, témoins des merveilles opérées en faveur du Peuple choisi. Il ne tenoit qu'à elles de participer aux bénédictions de la loi. La nation Juive étoit célébre ; elle habitoit le centre des trois continens ; lieu fréquenté de toutes parts. Ce Peuple reçoit les promesses; sédentaire, il les conserve ; dispersé, il en administre par-tout les preuves ; & en cessant de faire corps, il demeure pour témoin de l'accomplissement de tous les oracles de la divinité. (Voyez le §. 1. de l'article MIRACLES, & MER ROUGE.)

MYSTERES.

Raisons que le P. Bourdaloue *donne pour les croire.*

JE permets à l'impie, dit le P. *Bourdaloue* dans ses Pensées, de former sur les Mysteres de la Religion toutes les difficultés qu'il lui plaira, de les grossir & de les exagérer. J'irai même s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises plaisanteries; je les laisserai passer & là dessus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche. Je consens qu'avec ses grandes exclamations, ou avec ses airs moqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois : *Hé! qu'est ce qu'un seul Dieu en trois Personnes? & qu'est-ce que les trois Personnes dans un seul Dieu? Hé! qui peut s'imaginer un Dieu tout esprit de sa nature comme Dieu, mais revêtu de notre chair & homme comme nous? Quoi! ce Dieu qu'on me dit être d'une puissance, d'une grandeur, d'une majesté infinies, je me figurerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris une nature semblable à la nôtre, qu'il est né dans un étable, qu'il a vécu dans la misere & dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre & dans l'ignominie de la Croix! tout cela est-il digne de lui? tout cela est-il croyable?* Tel est le langage de l'impie.

Mais que ce même Mystere, que ce grand Mystere, & que tous les Mysteres particuliers qui y ont rapport & qui font le corps de la Religion, ayant été prêchés aux Gentils, & sur-tout qu'en vertu de cette prédication, ils ayent été crus dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, soit assez aveugle & assez dépourvu de connoissance, pour former sur cela le moindre doute. Ainsi j'avance, & pour mettre ma preuve dans tout son jour & toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte la certitude & l'évidence.

I. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus néanmoins dans le monde. On les y

a prêchés, en y prêchant la loi Chrétienne. On les a expliqués aux Peuples, & on les a instruits. Les Peuples dociles & soumis ont reçu ces instructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même Eglise, & telle a été l'origine & la naissance du Christianisme.

II. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur & inconnu, ni par un petit nombre d hommes ramassés au hazard, & plus crédules que les autres; mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les Prédicateurs, qui furent chargés d'annoncer l'Evangile, le porterent, selon l'ordre exprès de leur Maître, à toutes les Nations. Dans l'Orient, l'Occident, le Midi, le Septentrion, on entendit par-tout la parole du Seigneur, dont ils étoient les interprêtes. Des troupes de Proselites vinrent en foule pour être agrégées dans l'école de JESUS-CHRIST. Les Disciples se multiplierent, se répandirent de tous côtés; les Villes, les Provinces, les Royaumes en furent remplis, & c'est ainsi qu'en très peu de tems s'éleverent de nombreuses & de florissantes Chrétientés.

III. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, n'ont point non plus été crus seulement par le simple Peuple, par des Sauvages & des Barbares, par des esprits grossiers & ignorans, mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition & d'une prudence consommée. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages que les Peres nous ont laissés comme de sensibles monumens de la Religion. A considérer précisément ces saints Docteurs, en qualité de Savans, en qualité d'Ecrivains & d'Auteurs, il faut n'avoir ni goût ni discernement, pour ne point admirer l'étendue de leur Doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leurs pensées, la force de leurs raisonnemens, la sagesse & la sainteté de leur Morale, la beauté & l'énergie de leurs expressions, leurs tours mâles, éloquens & pathétiques, ou ingénieux & spirituels. Certainement ce n'étoit pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fut aisé de faire accroire tout ce qu'on vouloit.

IV. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables ; ont été crus non point sur des préjugés de la naissance & de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation, & de la naissance. Pendant une longue suite d'années qu'étoit-ce que le grand nombre de Chrétiens ? Des Gentils, nés dans le Paganisme, élevés dans l'Idolâtrie. Afin de les soumettre à la foi, il avoit fallu détruire toutes leurs préventions, & leur arracher du cœur des erreurs & des principes de Religion directement opposés aux Mystères qu'on leur enseignoit. Or, qui ne voit pas combien ce changement étoit difficile, & quelle peine il devoit y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités, & attachés à leurs anciennes observances & à leurs pratiques ? C'est cependant ce qui est arrivé. Les Payens se sont convertis, les Idolâtres ont renoncé au culte des idoles : leurs Prêtres, leurs Sages ont eu beau se recrier, raisonner, disputer, la loi nouvelle a prévalu ; & comme le jour dissipe les ténébres elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étoient prévenus.

V. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes de la raison & des sens ; car quelque raisonnables en eux-mêmes & quelque certains que soient ces Mysteres, il faut après tout convenir que ce sont des Mysteres obscurs, des Mysteres tellement cachés sous le voile, que notre raison n'y pénétre qu'avec des peines extrêmes, & que souvent même, toute subtile qu'elle peut être, elle se trouve obligée de reconnoître son insuffisance & la foiblesse de ses lumieres. Or, nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne d'avantage, qu'à s'humilier alors & à se soumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connoît pas. Révolte des sens ; car sur ces Mysteres, qui humilient & qui captivent la raison, est fondée une Morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accommodent à nos inclinations & à nos passions, des vérités au moins indifférentes, & qui dans leurs conséquences n'ont rien de pénible, ni de gênant ; mais des vérités, en vertu desquelles on doit se haïr soi-même, réprimer ses

desirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, & se revêtir de toute la mortification Evangélique : c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, & sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, & en avoir eu des preuves bien convaincantes.

VI. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si vive, d'une foi si ferme & si efficace, que pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses regles & son esprit, ou pour la défendre & la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortunes, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les Chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'Eglise. On sait combien de sang ils ont versé; & comment ils ont été exiles, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manieres, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes, par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices & de tortures. Pourquoi se laissoient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes ? Pourquoi enduroient-ils tant d'opprobres & d'ignominies, tant de calamités & de misere ? Pourquoi, au milieu de tout cela, s'estimoient-ils heureux, & rendoient-ils des actions de graces à Dieu, qui leur inspiroit ce courage & cette patience inaltérables ? C'est qu'ils avoient les Mysteres de notre foi si profondément gravés dans l'ame, & qu'ils en étoient tellement touchés, que rien ne leur coûtoit, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

VII. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eu à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cens ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jesus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la derniere consommation des siécles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contr'elle. Toutes les Puissances humaines se sont liguées, & ont conjuré sa ruine. La superstition & le libertinage l'ont combattue de

toutes leurs forces ; mais de même que nous voyons les flots de la mer furieux & courroucés se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire, n'a pu l'ébranler & la plutôt affermie, de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges & de tems qui auroient dû l'affoiblir, elle est toujours la même, qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire, qu'elle leur propose toujours la même doctrine, & les trouve toujours également disposés à la recevoir Je ne parle point de la maniere dont cette foi s'est établie, de la foiblesse de ceux qui en furent les premiers Apôtres, de l'abandonnement total où ils étoient des secours ordinaires nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises, & cent autres particularités très-remarquables. Car ce n'est point par le fer, comme d'autres Religions ; ce n'est ni par la violence des armes, ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir, que la foi de nos Mysteres s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus & sans rien ajouter, j'en reviens à mon raisonnement contre l'impie.

Je dis : s'il est vrai que nos Mysteres soient aussi incroyables qu'il l'avance, & que d'ailleurs il ne puisse nier, comme il ne le peut en effet, qu'on les a crus si unanimement, si généralement, si promptement, si fortement, si constamment, chez toutes les Nations, dans tous les états & dans toutes les professions ; parmi les Sages, les Philosophes, le Savans, parmi les Payens, les Idolâtres, les Sauvages, les Barbares ; dans les cours des Princes, dans les Villes, dans les Campagnes, par-tout ; il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pu se faire l'union & l'accord si parfait de ces choses, je veux dire, de ces Mysteres, selon lui absolument incroyables, & de ces Mysteres toutefois, selon la notoriété du fait la plus évidente & la plus incontestable, reçus & crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter ? Il faut donc qu'il avoue malgré lui, qu'il y a eu en tout cela de la merveille. Il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un Agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage, & qui ne cesse point de le conduire par les ressorts

invisibles

invisibles de sa providence. Il faut donc, s'il est capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ses traits de raillerie au sujet de la Religion retournent contre lui, & comment ses exagérations & ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à des Mysteres tels que les nôtres, retombent sur lui pour le confondre & pour l'accabler. Car plus il la releve & plus il l'augmente, cette difficulté, plus il releve la souveraine sagesse & la toute-puissance de ce Maître à qui rien n'est impossible, & qui a bien su la vaincre & la surmonter.

PAÏENS.

Du salut des Païens.

M. de V. ouvre le Ciel à tous les hommes. Cette opinion n'est pas nouvelle, & il n'est ici, comme dans bien d'autres choses, que l'écho des Impies ou des Hérétiques. *Zuingle* avoit dit avant lui dans une Epître à François I. en parlant du Paradis : » Là vous verrez » *Hercule*, *Thésée*, *Socrate*, *Aristide*, *Antigonus*, *Numa*, *Camille*, *les Catons*, *les Scipions*. Vous y verrez » vos prédécesseurs & tous vos Ancêtres, qui sont » sortis de ce monde dans la foi. Enfin, il n'y aura » aucun homme de bien, aucun esprit saint, aucune » ame fidéle, que vous ne voyez là avec Dieu. Que » peut-on penser de plus beau, de plus agréable, de » plus glorieux que ce spectacle ! «

Une opinion si singuliere ne pouvoit manquer d'attirer des censures à *Zuingle* ; celle de M. *Bossuet* est vive : » Qui jamais s'étoit avisé, dit-il, de mettre » ainsi JESUS-CHRIST pêle mêle avec les Saints ; & » à la suite des Patriarches, des Prophêtes, des Apô» tres, & du Sauveur même, jusqu'à *Numa*, le Pere » de l'Idolâtrie Romaine, jusqu'à *Caton*, qui se tua » lui-même comme un furieux, & non-seulement » tant d'adorateurs des fausses Divinités, mais en» core jusqu'aux Dieux & jusqu'aux Héros, un *Her» cule*, un *Thésée*, qu'ils ont adoré ? Je ne sai pour» quoi il n'y a pas mis *Apollon* ou *Bacchus*, & *Jupi-*

» *ter* même ; & s'il en a été détourné par les infames » que les Poëtes leur attribuent, celles d'*Hercule* » étoient-elles moindres ? « (*Histoire des variations*, tome I. livre second.) Nous n'ajouterons rien à ces réflexions du grand *Bossuet* ; elles disent tout. Envain on voudroit accorder à la raison & à la Philosophie les mêmes privileges qu'à la foi. On ne conciliera jamais un pareil systême avec l'Evangile. Il y aura dans ce monde des honneurs & de la fumée pour les Philosophes, comme il y en a eu pour les Païens qu'ils veulent sauver ; mais la gloire éternelle n'est que pour les Disciples de JESUS-CHRIST, & pour ceux qui ont porté la croix avec lui.

PASCAL.

Apologie de cet Auteur.

On fait avec quel acharnement M. de V. a attaqué ce génie éloquent ; mais si la colere sert un Poëte, elle nuit toujours à un Philosophe. M. de V. ne s'est pas contenté de rabaisser ses raisonnemens ; il a voulu affoiblir l'idée qu'on avoit de son esprit. *Bayle*, dont M. de V. est l'écho en tant de choses, ne pensoit certainement pas comme lui. Il avouoit que cet *Ecrivain étoit un des plus grands Géomètres, des plus subtils Métaphysiciens, & des Esprits les plus pénétrans qui ayent jamais été au monde.*

Les Incrédules pourront dire, à la vérité, de M. *Pascal*, qu'il avoit sur les yeux le bandeau de la foi ; mais il voyoit à travers son bandeau. Il voyoit les difficultés aussi-bien que les preuves : on le sent dans ses pensées. On y trouve, quand on sait bien lire, le germe de tout ce qui se peut dire pour ou contre la Religion, & ce petit recueil est un gros volume pour les Lecteurs intelligens. C'est le jugement qu'en porte M. l'Abbé *Trublet*, & il est confirmé par les approbations dont plusieurs Evêques & plusieurs Savans honorerent ce Livre.

M. de *Choiseul*, Evêque de Comminges, dit dans la sienne, que *ces Pensées* de M. *Pascal sont voir la beauté*

de son génie, sa solide piété & sa profonde érudition. » Je » savois assez avec tous les honnêtes gens, dit un » autre App obateur, ce que pouvoit ce rare esprit » en tant d'autres matieres, & surtout dans ses Let- » tres, qui ont surpris & étonné tout le monde ; mais » qu'il dût nous laisser une méthode si naturelle pour » montrer, défendre & appuyer l'excellence & la » grandeur de notre Religion, c'est ce que je n'eusse » pas pensé, si je n'en eusse vu les preuves très-évi- » dentes dans cet Ouvrage. «

Ce dernier écrit, dit M. de Tillemont, *a surpassé ce que j'attendois d'un esprit que je croyois le plus grand qui eût paru en notre siécle.... Je ne vois que saint* Augustin *qu'on puisse lui comparer.... On voit ici un homme qui, embrassant le sujet le plus vaste & le plus élevé qui soit au monde, paroît encore s'élever au-dessus de sa matiere, & se jouer d'un fardeau qui étonneroit & accableroit tous les autres.* De tels suffrages doivent sans doute contrebalancer les critiques de M. de V.

Une des pensées de *Pascal* qui lui a fait le plus de peine, est celle dans laquelle ce sublime Auteur veut prouver qu'il est *plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.* (Voyez-en le développement à l'article FOI. §. III.) Il prétend que l'intérêt qu'on a de croire une chose n'est pas une preuve de l'existence de cette chose, & que ce raisonnement ne *serviroit qu'à faire des Athées, si la voix de toute la nature ne nous crioit, qu'il y a un Dieu avec autant de force, que ses subtilités ont de foiblesse.* Mais comment feroit-on des Athées en prouvant qu'on court de grands risques à l'être, & aucun à ne l'être pas. M. de V. fait-il que M. *Locke*, qu'il regarde comme le premier raisonneur de l'Europe, a adopté le raisonnement de *Pascal* ?

» Quiconque voudra convenir, dit le Philosophe » Anglois dans son Traité de l'*Entendement humain*, » qu'un bonheur infini peut être une suite de la bonne » vie qu'on aura menée, ou qu'un état opposé peut » être le châtiment d'une conduite déréglée, doit né- » cessairement avouer qu'il juge très-mal, s'il ne con- » clut pas delà qu'une bonne vie, jointe à l'attente » d'une éternelle félicité qui peut arriver, est préférable » à une mauvaise vie, accompagnée de la crainte

» de cette affreuse misere, dans laquelle il est fort » possible, que le méchant se trouve un jour enve- » loppé, ou pour le moins de l'espérance incertaine » d'être anéanti. « Voyez le développement de ce passage, dans le paragraphe du chapitre de l'*Entendement humain*, qui a pour titre : *Préférer le vice à la vertu, c'est visiblement mal juger.*

Il n'est pas douteux que cet argument contribua beaucoup à soutenir M. *Pascal* dans les saintes dispositions qui l'animerent pendant les dernieres années de sa vie. Cet admirable génie, éclairé des lumieres de la foi, disoit souvent que Dieu » étoit bien plus recon- » noissable lorsqu'il étoit invisible, que non pas lors- » qu'il s'est rendu visible. Enfin, lorsqu'il a voulu ac- » complir la promesse qu'il avoit faite à ses Apôtres » de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier » avénement, il a choisi d'y demeurer dans le plus » étrange & le plus obscur secret de tous, qui sont » les especes de l'Eucharistie... C'est-là le dernier se- » cret où il peut être.... Toutes choses sont de voiles » qui couvrent Dieu ; les Chrétiens doivent se recon- » noître en tout... Rendons-lui des graces infinies, » de ce que s'étant caché en toutes choses pour les » autres, il s'est découvert en toutes choses & en tant » de manieres pour nous. »

A l'occasion de l'état mourant où il étoit toujours, il disoit que » la mort est horrible sans JESUS-CHRIST, » mais qu'avec JESUS-CHRIST elle est aimable, sain- » te, & la joie du fidéle ; qu'à la vérité si nous étions » innocens, l'horreur de la mort seroit raisonnable ; » mais qu'il étoit juste à présent de l'aimer, parce » qu'elle ôte au pécheur sa liberté malheureuse de » pécher, & qu'en finissant en nous une vie de pé- » chés & de miseres, elle nous met dans la liberté » d'aller à JESUS-CHRIST, de voir Dieu, de l'ado- » rer, le bénir & l'aimer éternellement. « On voit une expression fidéle de ses sentimens dans la belle priere qu'il faisoit à Dieu dans sa maladie. Elle est imprimée avec ses *Pensées*. En voici un fragment qui peut donner une idée de tout le reste. » Faites-moi » la grace, Seigneur, de joindre vos consolations à » mes souffrances, afin que je souffre en Chrétien. » Je ne demande pas d'être exempt des douleurs, car

» c'eſt la récompenſe des Saints : mais je demande » de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature, » ſans les conſolations de votre Eſprit : car c'eſt la » malédiction des Juifs & des Païens. Je ne demande » pas d'avoir une plénitude de conſolation ſans aucune » ſouffrance ; car c'eſt la vie de la gloire. Je ne de- » mande pas auſſi d'être dans une plénitude de maux » ſans conſolations ; car c'eſt un état de Judaïſme. » Mais je demande, Seigneur, de reſſentir tout en- » ſemble & les douleurs de la nature pour mes pé- » chés, & les conſolations de votre Eſprit par vo- » tre grace ; car c'eſt le véritable état du Chriſtianiſ- » me. Que je ne ſente pas des douleurs ſans conſo- » lations ; mais que je ſente des douleurs & de la con- » ſolation tout enſemble, pour arriver enfin à ne » ſentir plus que vos conſolations ſans aucune dou- » leur. Car, Seigneur, vous avez laiſſé languir le » monde dans les ſouffrances naturelles ſans conſo- » lation, avant la venue de votre Fils unique : vous » conſolez maintenant, & vous adouciſſez les ſouf- » frances de vos fidéles par la grace de votre Fils » unique ; vous comblez d'une béatitude toute pure, » vos Saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce » ſont les admirables degrés par leſquels vous condui- » ſez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier ; » faites-moi paſſer par le ſecond, pour arriver au » troiſieme. «

Voilà quels étoient les ſentimens de ce grand Homme, quelque tems avant ſa mort. Ce ſont ſans doute ces ſentimens, qui ont fait dire à quelques Incrédules que la *mélancolie égara ſur la fin la raiſon de Paſcal.* Que la raiſon de ces impies s'égare de même, & nous leur pardonnerons tout le mal que leur prétendu bon ſens a voulu faire à la Religion !



PAUL.

Réponses à quelques questions de M. de V.

PAul *étoit-il Citoyen Romain, comme il s'en vante? Tarsis, sa Patrie, ne fut Colonie Romaine que cent ans après lui.*

En accordant ce point d'histoire à M. de V., ne peut-on pas dire avec Dom *Calmet*, que le privilege de Citoyen Romain n'appartenoit pas à l'Apôtre saint *Paul*, simplement comme Bourgeois de *Tarsis*, mais par quelque droit particulier, que son pere ou ses ayeux avoient acquis. Mais il y a grande apparence que *Tarsis* étoit Colonie Romaine avant le tems que dit M. de V. *César* lui accorda le droit de Bourgeoisie lorsqu'il eut remporté la victoire sur ses Compétiteurs, pour la récompenser de ce qu'elle avoit suivi son parti. On ne remarque dans les médailles aucune trace de cette qualité de Colonie Romaine avant *Caracalla*; c'est ce que disent nos Adversaires : mais ont-ils toutes les médailles frappées avant ce tems-là ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'étoit une Ville libre du tems de saint *Paul*, & que par conséquent elle avoit des privileges particuliers.

Est-il vrai que Paul *n'entra dans la Société naissante des Chrétiens, que parce que* Gamaliel, *dont il avoit été le Disciple, lui refusa sa fille en mariage ?*

Non sans doute, puisque cette accusation ne se trouve que dans les Actes des Apôtres, forgés par les Ebionites. M. de V. voudroit-il être jugé d'après les anecdotes rapportées dans la *Voltairomanie* ? Encore l'Auteur de ce Libelle étoit contemporain, homme d'esprit & bien instruit ; au lieu que les Ebionites étoient des fanatiques insensés, qui n'avoient pu voir saint *Paul*.

Est-il vrai que sainte Thecle *vint trouver saint* Paul *déguisée en homme ?*

Ce conte est un mensonge absurde, qui n'est rapporté que dans un Livre apocriphe, intitulé : les *Actes de Paul & de Thecle*. Cet ouvrage fut fabriqué

par un certain Prêtre d'Asie qui crut devoir joindre aux Actes des Apôtres, écrits par saint *Luc*, les voyages de saint *Paul*, de sainte *Thecle*, & l'histoire du prétendu baptême conféré à un Lion. *Tertullien* raconte que ce même Docteur, convaincu par saint *Jean* l'Evangéliste d'avoir altéré la vérité, s'en excusoit, en disant qu'il l'avoit fait par un motif d'amour pour saint *Paul*; mais cette excuse ne l'empêcha pas d'être dégradé. ... ...

Saint Paul avoit-il *le front large, la tête chauve, les sourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & grosse, & les jambes torses* ?

Ce portrait est fait à plaisir. Il est vrai que les fidéles avoient eu soin de faire peindre les Apôtres. On voyoit deux cens cinquante ans après de ces portraits de saint *Pierre*, & de saint *Paul*, & de JESUS-CHRIST même. Saint *Paul* avoit à la vérité la tête chauve, le nez aquilin & la taille petite; mais le reste du portrait est un satyre indigne, qui n'est fondée sur aucune tradition respectable. Quant à quelques autres traits de la vie du saint Apôtre, que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* défigure en altérant les passages des Livres Saints; nous renvoyons aux Actes & aux Epîtres de saint *Paul*. Le Lecteur Chrétien ne pourra que gagner, en puisant les faits dans la source pure qui les contient. Nous finirons cet article par l'éloge qu'un Ecrivain célèbre fait de saint *Paul*.

Cet Apôtre est le plus grand Apologiste de l'Evangile, & ses Lettres seront à jamais la consolation & la regle des Enfans de Dieu. Par-tout elles développent les principes intimes de la Religion; elles en éclaircissent les mysteres; elles en découvrent la divinité; elles en justifient la morale. C'est une Théologie complette, également propre à l'instruction des simples, & à la conviction des superbes.

A juger de lui par ses Ouvrages, c'étoit un génie supérieur, vif, solide, conséquent & lumineux. Prenant toujours le plus haut point de vue, il s'élevoit jusqu'aux premieres vérités. Delà toutes leurs suites, toutes leurs branches se montroient à lui, rangées comme par ordre, & personne aussi n'a jamais si bien fait voir les conclusions renfermées dans leurs principes. La sublimité de ceux-ci, leur universalité,

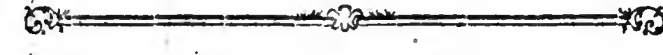
pour ainsi dire, & leur fécondité se font admirer particuliérement dans son Epître aux Romains ; trésor inépuisable d'idées grandes, saintes, augustes, & le plus riche don que Dieu dans sa miséricorde pût faire à son Eglise par ses Ministres. Dans ce seul écrit, que de vérités, que de lumieres, que d'instructions ! Surtout que les merveilleuses opérations de la grace y sont doctement exposées ! Rien ne nous importoit plus que d'en connoître la nécessité, la gratuité, la force ; & saint *Paul* est manifestement choisi pour être sur tous ces points l'interprête des mysteres d'en haut.

Avec lui tout homme apprend, qu'il ne peut rien de lui-même, & que sa corruption, sa foiblesse ont besoin de remédes & de secours assidus ; qu'il ne peut aller à Dieu, si Dieu ne le prévient, ne l'appelle & ne l'attire ; qu'il n'y a qu'abîme de miséricorde & d'amour dans le choix des Elus ; vases préparés pour la gloire : justice & profondeur de sagesse à l'égard des vases de colere, préparés pour la perdition. C'est encore cet Apôtre qui nous a fait connoître combien nous avons reçu du Pere dans la personne du Fils ; qui nous a montré l'Evangile interprête des prédictions ; qui nous a découvert dans les ombres de l'ancienne alliance, tous les traits commencés de la nouvelle ; qui nous a fait sentir la dignité de notre Etre, par la dignité du prix dont il est racheté ; le mérite de notre foi, par les entrées qu'elle nous ouvre à la grace sanctifiante ; la grandeur de nos espérances, par l'exaltation du Chef qui n'est plus qu'un corps avec nous ; l'efficacité de l'amour qui nous unit au Dieu Créateur & à son Verbe, par le souffle de l'Esprit, qui n'est lui-méme que charité : notions majestueuses répandues par-tout dans nos Ecritures, mais j'ose le dire, nulle part si vivement exprimées que dans saint *Paul*.

Pour son cœur, c'étoit la vertu elle-même qui s'étoit plu à le former. Nul homme aussi n'a montré plus de constance, plus de vérité, plus de candeur, ni mieux allié le zèle intrépide avec les tendresses de la charité. Ame grande & héroïque, ses intérêts propres ne lui sont rien ; il n'est attentif, il n'est sensible qu'à celui de ses freres, & au progrès de la foi. L'amour jaloux qu'il a pour elle, est comme un feu dévorant qu'il ne sauroit contenir,

Ses prédications, ses écrits, ses voyages, ses souffrances, ses longs travaux n'ont d'autre but que d'en établir le régne par-tout. Il porte tous les fidéles; tous les hommes dans son cœur. Il est le Pere, le Tuteur, & le Nourricier de tous. Il se rend foible avec les foibles, pour gagner les foibles. Il vit avec les Juifs comme un d'entr'eux pour les gagner à Jesus-Christ; avec ceux qui étoient sous la loi, comme s'il y avoit été sujet lui-même; avec ceux qui n'avoient point de loi, comme s'il n'en avoit point eu. Il console, il corrige, il supporte les imparfaits encore tendres dans la piété. Il met son bonheur & sa gloire dans l'avancement des forts. Pour tout dire, il s'écrie dans un pieux excès, qu'il voudroit être *Anathême pour le salut d'Israël.* Tant étoit pur le désintéressement de son amour. Tant il méconnoissoit les timides bornes qui resserrent si souvent le nôtre!

Il faut avouer que son style est sans élégance, au moins étudiée; qu'il est même souvent defectueux, quant à la pureté du langage, & aux régles de l'art. Lui-même il le reconnoît en quelques endroits avec une noble ingénuité. Parmi ces négligences éclatent cependant mille traits heureux, qui n'y seroient pas, si l'étude & l'effort avoient pris soin d'y ménager des embellissemens.



PENTATEUQUE.

Nouvelles preuves que ce Livre est de Moyse.

Une des preuves les plus fortes de l'authenticité du *Pentateuque*, c'est que chaque Livre en est cité par les Ecrivains sacrés postérieurs à *Moyse.* Il est vrai que la *Genese* est citée en termes exprès plus rarement que les quatre autres livres du *Pentateuque*; mais toute l'Ecriture Sainte la suppose, & les principaux points de l'Histoire qu'elle contient, y sont souvent rapportés. Ce qui est dit dans le Livre des *Paralipomenes* de l'impôt que *Moyse*, serviteur de Dieu, avoit abandonné dans le désert sur Israël, est pris de

l'*Exode* & des *Nombres*. Les cérémonies de la Pâque, dont il eſt parlé dans le Livre d'*Eſdras* (a), ſont tirées de l'*Exode* (b) & du *Lévitique*. (c) Ce qui eſt dit encore dans *Eſdras* (d) touchant la fête des Tabernacles, eſt pris du *Lévitique* (e) Les Pſeaumes LXXVII. LXXVIII. CV. CVI. CXXXV. & CXXXVI. contiennent un abrégé de toute l'hiſtoire du *Pentateuque*, qui eſt viſiblement tiré du *Pentateuque* même. Enfin le *Deutéronome* eſt plus ſouvent allégué qu'aucun des autres Livres de *Moyſe*, parce qu'étant un abrégé de toute la Loi, compoſé pour l'uſage de tout le Peuple d'Iſraël, il étoit plus naturel de le citer que les autres. Le commencement de ce Livre fait voir que *Moyſe* en étoit l'Auteur; car ſelon la coutume des Anciens, qui mettoient au commencement des Ouvrages les noms des Auteurs, celui du Légiſlateur des Hébreux paroît à la tête du *Deutéronome* en ces termes: *Ce ſont ici les paroles que Moyſe dit à tout Iſraël*, & plus bas, *Moyſe donc commença à déclarer cette loi*; (f) après quoi, *Moyſe* eſt nommé encore de tems en tems dans la ſuite, comme l'Auteur de ce qui eſt contenu dans ce Livre (g). Il eſt auſſi cité ſous ce nom dans les autres Livres de l'Ecriture, comme dans *Joſué*, où il eſt dit que *Joſué bâtit un autel à l'Eternel, comme Moyſe, ſerviteur de l'Eternel, l'avoit commandé aux enfans d'Iſraël, ainſi qu'il eſt écrit au Livre de la Loi de Moyſe* (h); c'eſt-à-dire, dans le *Deutéronome* (i). Ces paroles du *Deutéronome*, *On ne fera point mourir les peres pour les enfans &c.* (k) ſont alléguées, dans les *Rois* (l) comme priſes du *Livre de la Loi de Moyſe*. Dans Néhemie il eſt ordonné que *le Hammonites & les Moa-*

(a) *Eſdr.* VI. 19. 20.
(b) *Exod.* XII. 1.-2.
(c) *Levit.* XXVI. 5.
(d) *Eſdr.* III. 4.
(e) *Levit.* XXIII. 34.
(f) *Deut.* I. 1. 5.
(g) *Voy. Deut.* IV. 8. XXXI. 9. 22. 24.
(h) *Joſ* VIII. 30. 31.
(i) *Deut.* XXVII. 5.
(k) *Deut.* XXIV. 16.
(l) 4. *Rois* XIV. 6.

bites feront exclus *de l'assemblée de Dieu* (m) ; c'est une ordonnance, renouvelée sur celle de *Moyse* dans le *Deutéronome* (n). Nous supprimons quantité d'autres exemples pour éviter la longueur. A quoi bon les accumuler ? Ceux, que nous venons d'indiquer, suffisent de reste pour convaincre toute personne impartiale que le *Deutéronome* est de *Moyse* ; d'où il s'ensuit, comme nous l'avons observé, que les quatre autres Livres de la Loi en sont aussi.

D'ailleurs il est démontré que le *Pentateuque* des Samaritains leur a été transmis par les dix Tribus d'Israël, après le transport de celles-ci dans le Royaume d'Assyrie. (Voyez sur cela les *nouveaux éclaircissemens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains, par un Religieux Benedictin de la Congrégation de Saint Maur*, en un volume *in*-8°. à Paris chez *Nyon* 1760.) Or si le *Pentateuque* existoit alors, que de conclusions avantageuses les croyans n'en tireront-ils pas contre les Incrédules ! Que deviendra d'abord l'accusation formée contre les Livres de *Moyse* ? Comment les dira-t-on encore supposés ? Sous quelle époque placera-t-on leurs fabricateurs ? Ces Livres étant antérieurs chez les Samaritains, au tems où les Juifs revinrent de la captivité de Babylone, ils n'ont pas *Esdras* pour Auteur, ou pour Correcteur, comme M. de V. l'insinue. Possédés & conservés soigneusement par les dix Tribus, leur origne doit remonter au-delà du schisme qui sépara les deux maisons d'Israël. Dans la datte de cet événement, pour remonter jusqu'à *Moyse*, il ne reste qu'un espace de quatre cens ans. Seroit-ce donc dans l'espace de ces quatre siécles, qu'il faudroit chercher l'imposteur qu'on prétend avoir forgé le *Pentateuque* sous le nom du Législateur des Hébreux ? Cette prétention est si peu soutenable, qu'on ne sache pas, qu'aucun Incrédule l'ait encore formée.

En effet, de deux choses l'une : ou la fabrication du *Pentateuque* étoit ancienne, au tems du schisme des dix Tribus, ou elle étoit nouvelle. Dans le premier cas, est-il vraisemblable que les Hébreux voisins, com-

(m) *Néhem.* XIII. 1.
(n) *Deut.* XXIII. 3.

me ils l'étoient du tems de *Moyse*, eussent reconnu pour son ouvrage des Livres supposés, où se trouvoient consignés leur histoire pleine de faits ignominieux pour la Nation, leurs généalogies, leur culte, leur législation?

Dans le second cas; déterminé à changer la Police & la Religion dans le nouveau Royaume d'Israël, le perfide & rusé *Jéroboam* eût-il manqué de faire ouvrir les yeux aux dix Tribus, sur la fabrication récente d'une production, qui mettoit les plus grands obstacles à ses desseins?

En quelqu'autre tems qu'on veuille mettre la corruption prétendue de ces saints Livres, la ressemblance parfaite, pour tout ce qui est essentiel entre l'exemplaire Juif & le Samaritain, les défend réciproquement d'un si injurieux soupçon. La version des Septante leur prête un nouveau secours, par sa conformité avec l'une & avec l'autre. Voyez l'article MOYSE.

PERSÉCUTION.

Doit-on punir les Impies dogmatisans?

M. de V. s'éleve fortement, dans son article *Persécution*, contre ces hommes dont l'*orgueil blessé*, *& le fanatisme en fureur* irritent le Prince ou le Magistrat, & le portent à punir des innocens, qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux. Mais quels sont les hommes, qui ont voulu faire punir les pensées des autres, lorsques ces pensées n'ont pas été déposées dans la conversation, ou dans des écrits publics? Il y a tel ouvrage qui peut être un crime aussi dangereux pour la Société que le vol & l'assassinat: telles sont les productions, où l'on enseigne le matérialisme, c'est-à-dire, un Athéisme radouci. Car si l'homme n'est que matiere, & si son ame meurt avec son corps, il n'y a aucun rapport entre Dieu & lui, & il est alors indifférent que l'Etre suprême existe ou n'existe pas.

Il est donc question de savoir, s'il est permis de

réprimer par des châtimens exemplaires les Auteurs de ces sortes d'ouvrages, qui troublent la Société, en détruisant les principes d'une morale qui sont les fondemens de cette Société. Il me semble qu'il n'y aura qu'une réponse à ce sujet; & si le glaive, le feu, & le gibet paroissent une punition très-violente, qu'on prenne des moyens aussi efficaces, quoique moins effrayans, pour les empêcher de dogmatiser. Qu'on les enferme & qu'on les dérobe aux yeux de ce monde, qu'ils voudroient bouleverser par leurs écrits. C'est une contradiction singuliere qu'on condamne au bucher de jeunes libertins qui, séduits par des écrits impies, auront outragé publiquement la Religion; tandis que les Auteurs des ouvrages qui les ont séduits, ont la liberté de semer de nouveaux poisons, qui peut-être fermenteront encore dans des cerveaux foibles.

Un moyen peut-être plus sûr de leur imposer silence, seroit de les donner en spectacle au Peuple; de les promener, par exemple, sur la monture de *Balaam* avec leurs écrits au dos, & un savoyard au devant de leur coursier; qui annonceroit leur gloire avec un cornet à bouquin. Ce moyen seroit d'autant plus juste, qu'il auroit une sorte de rapport avec celui que les Impies emploient communément contre la Religion. Ils l'attaquent par le ridicule; il seroit donc assez naturel de les punir par l'ignominie. D'ailleurs, il y a peut-être de leur part plus de vanité que de malice, & plus d'envie de faire du bruit que du mal. Ce sont des Charlatans présomptueux, qui parleroient pour la Religion, s'ils croyoient attrouper la multitude. Ils ne veulent que faire parler d'eux; delà le nom de nouveaux *Hérostrates*, qu'on leur a si justement donné.

L'Auteur de l'article *Athéisme* dans l'*Encyclopédie*, pense comme nous sur le droit & l'obligation de réprimer les Athées, les Matérialistes, & même ceux qui, sans nier l'existence d'une Divinité, rendent cette existence inutile, en niant sa providence, &c. « L'A» théisme, dit-il, publiquement professé, est puniss» sable, suivant le droit naturel. On ne peut que désap» prouver hautement quantité de procédures barba» res & d'exécutions inhumaines, que le simple soup-

» çon ou le prétexte d'Athéïſme ont occaſionnées Mais » d'un autre côté, l'homme le plus tolérant ne diſcon- » viendra pas, que le Magiſtrat n'ait droit de réprimer » ceux qui oſent profeſſer l'Athéïſme, & même de les » faire périr, s'il ne peut autrement en délivrer la » Société. »

En effet, les Partiſans de la tolérance la plus éten- due, ont toujours excepté les Athées déclarés. » Si » le Magiſtrat, continue l'Auteur de l'article *Ency-* » *clopédique*, peut punir ceux qui ſont du tort à une » ſeule perſonne, il a ſans doute autant de droit de » punir ceux qui en font à une Société, en niant » qu'il y ait un Dieu, ou qu'il ſe mêle de la con- » duite du genre-humain, pour récompenſer ceux qui » travaillent au bien commun, & pour châtier ceux » qui l'attaquent. »

Écoutons encore M. *Rouſſeau* de Geneve. *Il faut hono- rer la Divinité & ne la venger jamais*, dit *Monteſquieu*; » il a raiſon. Cependant les ridicules outrageans, les » impiétés groſſieres, les blaſphêmes contre la Religion » ſont puniſſables, pourquoi ? Parce qu'alors on n'at- » taque pas ſeulement la Religion, mais ceux qui la » profeſſent; on les inſulte, on les outrage dans leur » culte, on marque un mepris révoltant pour ce qu'ils » reſpectent, & par conſequent pour eux. De tels ou- » trages doivent être punis par les Loix, parce qu'ils » retombent ſur les hommes, & que les hommes ont » droit de s'en reſſentir. » Ainſi en ajoutant ces rai- ſons de M. *Rouſſeau* à celles que nous avons déduites ci-devant, il réſulte que tous les motifs ſe réuniront pour porter les hommes en place à réprimer l'Incré- dulité qui dogmatiſe inſolemment, & dont les leçons perverſes finiſſent par conduire à la roue ou au bu- cher. C'eſt ce qu'on a vu en 1766 à Toulouſe & à Abbeville. Les Incrédules euſſent-ils fait quelque bien, ce que nous n'avons garde de penſer, ce bien paſſa- ger égaleroit-il la honte durable dont les effets funeſtes de leurs écrits ont couvert de familles honnêtes, & les chagrins terribles dont elles ont été accablées ?





PHARISIENS.

Justice des reproches que JESUS-CHRIST *leur faisoit.*

M. de V. veut excuser la scélérateſſe de la condamnation de JESUS-CHRIST faite à l'inſtigation des Prêtres, parce que le Sauveur uſant des droits de ſon miniſtere divin, les appelloit *races de vipères*, *hypocrites*, *ſépulcres blanchis. Si quelqu'un parmi vous* (dit-il dans ſon *ſermon du Rabin Akib*) *alloit continuellement par les rues de Rome appeller le Pape & les Cardinaux vipères & ſépulcres, le ſouffriroit-on ?* mais la différence eſt très-grande ; tâchons de la faire ſentir.

La corruption extraordinaire du Peuple Juif, & les précautions de la ſageſſe de Dieu pour ſa converſion, peuvent ſervir de clef pour rendre raiſon de la dureté ſalutaire avec laquelle JESUS-CHRIST parloit quelquefois aux Juifs & aux Phariſiens, guides infidéles de ce Peuple. On ſeroit moins ſurpris en effet de voir celui qui étoit la douceur même s'exprimer quelquefois en termes ſi rudes & en apparence ſi outrageans, ſi l'on faiſoit réflexion qu'il s'agiſſoit de frapper les derniers coups. Il n'y avoit plus rien à ménager avec un Peuple, qui avoit abuſé de tous les ſoins & de toutes les précautions de la bonté de Dieu pour ſa converſion. I. Ils avoient les oracles des Prophêtes, où étoient marqués tous les caractères du Meſſie, & ils ne conteſtoient pas même que la plûpart de ces caractères convinſſent à JESUS-CHRIST.

II. Le Précurſeur étoit venu avec l'eſprit & le caractere marqués par les mêmes oracles. Il leur avoit prêché la pénitence & leur avoit annoncé l'arrivée prochaine du Meſſie.

III. JESUS vint dans le tems où ils faiſoient profeſſion d'attendre le Meſſie & avec tous les caractéres extérieurs & intérieurs, ſous leſquels il avoit été déſigné. Ils rejettent également le Miniſtre & le Maître, & ils font de l'un & de l'autre l'objet de leurs calomnies. Cer-

tainement bien-loin d'être surpris de la force & de la sévérité avec laquelle Jesus-Christ parloit à un Peuple ainsi disposé & aux corrupteurs de ce Peuple, on trouvera au contraire dans ce langage plus de bonté que d'indignation.

Les changemens arrivés dans les mœurs du Peuple Juif venoient en partie des Pharisiens, qui les animoient contre le Sauveur envoyé pour l'instruire. Ils avoient étouffé la loi sous une foule de pratiques superstitieuses, qu'il est nécessaire de faire connoître pour justifier les reproches de Jesus-Christ. Les principales étoient: I. Leurs fréquentes & scrupuleuses ablutions. Il n'y a rien que de fort ordinaire & de fort raisonnable à se laver les mains avant le repas. Mais les Pharisiens en faisoient un devoir religieux, & en regardoient la négligence comme un crime capital.

II. Leurs longues prieres qu'ils affectoient de faire dans des lieux publics, pour en imposer au Peuple.

III. Ils se croyoient souillés par le commerce ou l'attouchement de ce qu'ils appelloient les pécheurs. C'est un des devoirs de la piété de témoigner une sainte horreur pour le vice; la prudence chrétienne veut aussi qu'on évite, autant qu'il se peut, le commerce des méchans. Mais ce que Jesus-Christ blâmoit dans cette aversion, c'est qu'elle partoit d'un mépris superbe & cruel pour le commun des hommes, & de la haute opinion qu'ils avoient de leur propre sainteté.

IV. Leurs jeûnes fréquens. On ne disconvient pas que le jeûne ne soit un aide à la piété, & une marque d'humiliation agréable à Dieu, quand elle part d'un cœur en effet humilié. Mais le Pharisien en perdoit tout le fruit par son ostentation. Il changeoit l'idée qu'on doit avoir du jeûne, en prenant pour la vertu même, ce qui n'est qu'un secours pour la pratique de la vertu. C'est comme si un enfant tiroit vanité de ce qu'il a besoin qu'on le porte, ou, un vieillard de ce qu'il ne sauroit marcher sans appui.

V. Leur affectation à payer la dixme des moindres choses & au delà de ce qu'exigeoit la Loi. Jesus-Christ ne les blâme pas de ce qu'ils remplissoient ce devoir

devoir que la loi ordonnoit, mais de ce qu'il sembloit qu'ils prétendissent compenser par cette exactitude l'omission & la violation des devoirs les plus essentiels.

VI. Une observation si scrupuleuse du sabbat, qu'ils n'auroient pas voulu qu'on se garantît de la faim ce jour-là en froissant des épics de blé, ou qu'on soulageât un malade.

VII. Ils portoient des Phylacteres plus larges & de plus longues franges que les autres. Ces Phylacteres étoient des bandes de parchemin, où étoient écrits une trentaine de passages tirés de l'*Exode* & du *Déuteronome*, & que les Juifs portoient au bras gauche & à la tête en souvenance de la Loi. Ces dehors de Religion & de piété des Pharisiens leur avoient tellement gagné la confiance & l'affection du Peuple, qu'ils en étoient absolument les maîtres.

Ces dispositions du Peuple en faveur des Pharisiens obligerent les Grands à les ménager. Ainsi aimés du Peuple & redoutés des premiers de l'Etat, ils avoient un pouvoir d'autant plus dangereux, qu'ils avoient le cœur très-mauvais. On peut juger, par ce que nous avons dit d'après les Historiens, si les Anathêmes fréquens, que JESUS-CHRIST a lancés contre eux, & les portraits qu'il en fait, sont trop chargés, & s'il a tort de les représenter comme des monstres d'orgueil, des hypocrites qui, sous le voile de la sainteté, cachoient les ames les plus noires, & des impies qui anéantissoient la loi de Dieu par leurs traditions. Etoit-il possible que JESUS-CHRIST remplît sa divine mission sans obstacle avec des hommes d'un tel caractére ? Et doit-on être étonné que la vue des maux qu'ils faisoient & des biens qu'ils empêchoient, ait excité le zèle de l'Homme-Dieu ?



PHILOSOPHE.

Examen du portrait que M. de V. fait du Philoſophe.

LE Philoſophe, tel que le peint M. de V., eſt un homme admirable. Il enſeigne la morale & il la pratique, mais comment le prouve-t-il? Par l'exemple d'un homme qui vivoit il y a deux mille ans; par celui de *Confucius*; mais pour un Philoſophe ſage & modéré, tel que celui-là, combien en trouve-t-on de libertins, de débauchés, de ſéditieux, & de ſujets rebelles.

Voici quelques exemples, ſur leſquels M. de V. auroit pu dire un mot dans ſon article *Philoſophie*. Sous *Veſpaſien*, *Helvidius* le Stoïcien, & *Démétrius* le Cynique ſoulevoient le Peuple contre ce Prince, qui fut obligé de faire mourir le premier & d'exiler l'autre. Sous *Domitien*, *Apollone* de Tyane, Philoſophe Pythagoricien ou Stoïcien, ſuſcitoit de tout ſon pouvoir, des ennemis à l'Empereur. Sous *Marc-Aurelle* les Philoſophes animoient le Gouvernement à perſécuter les Chrétiens; & ce fut alors que *Creſcent* fit périr ſaint *Juſtin*. Ces gens-là, (les Philoſophes) dit M. de *Tillemont*, faiſoient gloire de ne reſpecter pas même les dignités les plus éminentes, mais de crier & d'aboyer contre tout le monde.

Etoit-ce encore des eſprits bien pacifiques que *Critias* & *Alcibiade*, deux des premiers diſciples de *Socrate*? L'un, dit *Xénophon*, étoit le plus avare & le plus violent; l'autre le plus entreprenant & le plus impétueux de tous les hommes.

On feroit aſſurément un très-gros Livre des querelles, des friponneries, des violences de ceux qui prirent en divers tems le nom de Philoſophe, & qui cacherent leurs vices & leur inutilité ſous le manteau de la ſageſſe, On n'oublieroit ni *Diogene*, qui mordoit quand on n'avoit rien à lui donner; ni *Séneque*, qui écrivit une ſatyre contre ſon Prince, & qui de plus

fut concussionnaire & usurier en prêchant le mépris des richesses ; ni ces Philosophes dont parle *Tatien*, lesquels se haïssoient les uns les autres, se déchiroient mutuellement, s'arrachoient les postes de faveur, &c. Nous ne parlons point du libertinage des mœurs, qui feroit un chapitre très-long dans l'histoire de ces graves personnages.

Si M. de V. prend uniquement pour Philosophes les Athées, les Déistes, les Epicuriens, les Spinosistes, les Matérialistes, &c. prouvera-t-il que tous ces Impies ont eu de la modération, de la tranquillité, des inclinations vertueuses ? D'abord il faudroit retrancher du catalogue un *Timon* le Pyrrhonien, qui calomnioit les gens sans scrupule ; un *Lucien*, qui étendoit ses satyres jusqu'aux Dieux ; un *Toland*, qui ne cherchoit qu'à brouiller & à s'envelopper dans les disputes ; un *Vanini*, qui soulevoit les esprits par des paradoxes, & qui d'ailleurs étoit un scélérat par les mœurs, &c.

D'ailleurs, n'est-ce pas être un mal-honnête homme & un mauvais Citoyen, que de répandre une doctrine qui détruit la Religion, les Loix, la subordination ? Quand *Diagoras* nia l'existence de la Divinité, ne le regarda-t-on pas comme une peste publique ? En Angleterre même, n'a-t-on pas recherché & poursuivi comme des Séditieux, ce *Toland* sans probité, comme dit *Collins*, & ce *Wolston*, qui inondoit le Public de papiers contre JESUS-CHRIST, &c. ? Et combien de querelles les systêmes d'*Epicure*, de *Spinosa*, & de tous nos Incrédules modernes n'ont-ils point causées ? Enfin quand il se seroit trouvé quelques Impies irréprochables dans leur conduite, bons Sujets, bons Citoyens, qu'est-ce que cela prouveroit ? Le Christianisme n'a-t-il pas produit un nombre infiniment plus grand d'hommes plus vertueux, plus tranquilles, plus utiles à la Société, que ne peuvent l'être les Philosophes même les plus Sages ? Les Incrédules sont encore une poignée de gens, & ils ne couvrent pas encore le globe, comme ils se l'imaginent avec leur modestie ordinaire. Il faudroit supposer leur Nation aussi répandue, aussi nombreuse que l'est celle des Chrétiens. On estimeroit alors au juste quelle seroit la face du monde avec une doctrine, qui ne laisse ni crainte,

ni espérance, ni vrais principes sur le bien & le mal. Le résultat de cet examen ne seroit certainement pas à l'avantage de la Philosophie.

Nous n'incidenterons pas sur les autres points de l'article *Philosophe.* On y fait une belle apologie de *Bayle*, pour laquelle nous renvoyons à son Article. On peut voir sur les autres objets, les articles INCRÉDULITÉ, ESPRITS-FORTS, &c.

Que faut-il aujourd'hui pour avoir le nom de Philosophe ? l'impiété de *Diagoras* & l'effronterie de *Diogene.* Quiconque se croit sage & le dit est sûr de le persuader. Il faut seulement qu'il trouve mauvais ce qu'on avoit cru bon jusqu'à présent ; qu'il fronde les vérités anciennes pour y substituer des paradoxes nouveaux ou rajeunis ; qu'il annonce comme des découvertes des idées triviales parées du vernis Philosophique, &c. A coup sûr un tel homme, avec quelques femmes & quelques sots, auroit bientôt autant de réputation que les *** ou les *** &c. &c.



PIERRE.

Examen de cet Article.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. de V. a déclamé contre les Papes. Qu'on lise les premieres éditions de sa *Henriade*, on y trouvera les premiers fruits de sa colere contre les Pontifes Romains ; qu'on ouvre ses *Annales de l'Empire*, on y verra ce qui suit sur le Pape *Pie V*, canonisé il y a environ quarante ans. » *Pie V.* » (*Ghisleri*, Dominicain) 1566. On lui reprocha d'a- » voir donné trop de dignités à *Jacques Buon-Compa-* » *gno*, son bâtard (*) en faveur duquel il ne démem- » bra pourtant pas l'Etat Ecclésiastique, comme ses » Prédécesseurs. «

Consultez tous les Historiens, & ils déposeront tous

(*) Cette calomnie est répétée dans le *Catéchisme d'un honnête-homme* par M. de V. : catéchisme qui certainement n'est pas celui d'un Chrétien. Comment un homme un peu instruit peut-il tomber dans des erreurs si graves ?

contre le calomniateur. Vous trouverez par-tout l'éloge des vertus de ce Pontife, de sa tempérance, de ses travaux, de son zèle, de son assiduité à la priere. Il procuroit aux pauvres des secours abondans, leur lavoit les pieds, embrassoit les Lépreux, les exhortoit à la patience. Il chérissoit les Savans, & les élevoit aux dignités ; mais ce n'étoit qu'autant qu'ils joignoient la piété à la science. Un tel Pape pouvoit-il avoir des bâtards ?

Après un mensonge si noir & si affreux, il est inutile de répondre aux blasphêmes calomnieux, dont ce article *Pierre* est rempli. L'Auteur ne veut pas que saint *Pierre* ait été à Rome ; mais il est certain par toute l'antiquité qu'il est venu dans cette Ville, & qu'il y a souffert le martyre. C'est un point qu'une infinité de Controversistes ont traité, & sur lequel on ne revient plus. Il est très-faux qu'on n'ait aucune preuve des voyages du Prince des Apôtres ; on a toute la Tradition. » Nous avons, dit l'Auteur, une lettre » sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Baby- » lone ; des Canonistes judicieux ont prétendu que par » Babylone on devoit entendre Rome. Ainsi supposé » qu'il l'eût datée de Rome, on auroit pu conclure » que la lettre auroit été écrite à Babylone. On a tiré » long-tems de pareilles conséquences, & c'est ainsi » que le monde a été gouverné. « Ne diroit-on pas ? en lisant cette plaisanterie, qu'on n'a d'autre raison de croire que saint *Pierre* a été à Rome que la lettre datée de Babylone ? mais encore une fois, tous les anciens Peres sont d'accord, qu'il gouverna quelque tems l'Eglise de Rome & qu'il la consacra par son martyre.

Il est certain par l'Ecriture que saint *Pierre* étoit le premier des Apôtres. Saint *Matthieu* le marque précisément dans le chap. 10. de son Evangile. Voici, dit-il, *le nom des douze Apôtres ; le premier est Simon, appellé Pierre.* Tous les Apôtres étoient égaux en puissance, comme saint *Cyprien* & saint *Jérôme* le disent ; mais il en faut excepter la primauté qui appartenoit à saint *Pierre.*

Cette primauté dans l'Eglise a passé à l'Evêque de la Ville de Rome, dont l'Eglise étoit fondée par saint *Pierre.* Tous les anciens l'ont reconnue pour la

premiere Eglise du monde, & les Grecs ne lui contestent pas ce rang d'honneur. Car quoiqu'ils ayent voulu égaler l'Eglise & l'Evêque de Constantinople à l'Evêque & à l'Eglise de Rome, dans les privileges & prérogatives, ils reconnoissent néanmoins la primauté de l'Evêque de Rome.

Quant à la personne de Pierre, dit M. de V., *il faut avouer que* Paul *n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite. On lui a souvent résisté en face, à lui & à ses successeurs.* Mais premiérement plusieurs Savans ont prétendu que le *Céphas* auquel saint *Paul* résista, n'étoit pas saint *Pierre*, mais un des soixante-douze disciples, & ce sentiment est encore soutenu aujourd'hui par quelques Théologiens. Saint *Clément d'Alexandrie*, *Dorothée*, quelques personnes du tems de St. *Jérôme*, l'Auteur de la chronique d'Alexandrie, & quelques autres Commentateurs plus récens, ont été de ce sentiment. En second lieu, quand ce *Céphas* auroit été saint *Pierre*, ce n'est pas une raison pour l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* d'insulter à la mémoire de ce saint Apôtre. Il n'y a que la vertu qui soit en droit de représenter à la vertu.

Cet Ecrivain téméraire l'outrage à l'occasion d'*Ananias*, Juif des premiers convertis. Cet *Ananias* eut la hardiesse de *mentir au Saint-Esprit*, & de vouloir tromper saint *Pierre*, sur le prix & la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec sa femme *Saphire* qui avoit eu part à son crime. C'étoit Dieu lui-même qui les punissoit par le ministere de saint *Pierre*, & qui dans la premiere prédication de sa loi, vouloit donner cet exemple de terreur à ceux qui seroient tentés de la transgresser. Est-ce à une chétive Créature à demander compte au Créateur?

Quant aux injures & aux médisances que l'Auteur s'est permis à l'égard de certains Papes, qui ont souillé le Trône saint qu'ils occupoient, on ne prétend pas les justifier. Mais il est un style modéré & sage, qui garde le respect dû aux Puissances, sans altérer celui qu'on doit à la vérité. On ne veut point anéantir certains faits; mais il ne faut pas les citer à tout propos & hors de propos. Si on en fait mention, on doit en parler en historien & non en satyrique; on doit raconter simplement les faits, & se garder

de les aggraver par des circonſtances exagérées & par des réflexions mordantes. Une attention qu'un Chrétien & un Catholique doivent ſur-tout avoir, c'eſt de n'imputer le blâme qu'aux perſonnes & non au ſaint Siege, & à l'Egliſe. On doit y voir la foibleſſe de l'homme & non celle de la Providence, comme ſi Dieu avoit abandonné ſon ouvrage. Enfin, pour être parfaitement équitable, il faut, en racontant les travers & les crimes, préſenter les traits de zèle & de vertu. Si M. de V. avoit ſuivi ces regles, ſon article *Pierre*; au lieu d'être une invective atroce, auroit été un tableau édifiant. On auroit vu des Papes Martyrs, Confeſſeurs, & en aſſez grand nombre, au lieu de quatre ou cinq empoiſonneurs & meurtriers, dont on a exagéré les forfaits, & dont les crimes ſont couverts par les vertus des autres.

Quand on reproche à l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* ſes excès contre les Papes, il répond qu'il n'eſt pas leur ennemi, puiſque quelques Pontifes Romains lui ont acccordé des graces. Nous ſavons en effet qu'on lui a envoyé autrefois des médailles de Rome, comme les anciens Romains ſacrifioient à la fievre, mais il n'en eſt que plus coupable en calomniant les ſucceſſeurs de Saint *Pierre*. Il manque à l'équité & à la reconnoiſſance. *Aretin* ſe taiſoit au moins quand on le gratifioit de quelque chaîne d'or. M. de V. auroit dû ſe rappeller ce qu'il dit dans les premieres éditions de ſon Hiſtoire Univerſelle. « Nous »avons vu des Pontifes pieux & juſtes. Mais il n'eſt »pas extraordinaire que la longue querelle des Em»pereurs & des Papes, la lutte opiniâtre de la »liberté de Rome contre les *Céſars* de l'Allemagne »& contre les Pontifes Romains, les Schiſmes, & »enfin le grand Schiſme d'Occident n'ayent pas per»mis à des Papes élus dans le trouble d'exercer des »vertus que des tems paiſibles leur auroient inſpi»rées? La corruption des mœurs pourroit-elle ne »pas s'étendre juſqu'à eux? Tout homme eſt for»mé par ſon ſiecle; bien peu s'élevent au deſſus des »mœurs du tems. Les attentats preſque néceſſaires »dans leſquels pluſieurs Papes furent entraînés, »leurs ſcandales autoriſés par un exemple général, »ne peuvent pas être enſevelis dans l'oubli. A quoi

» fert la peinture de leurs vices & de leurs désaſ- » tres ? A faire voir combien Rome eſt heureuſe de- » puis que la décence & la tranquillité y regnent..... » Les malheurs, les foibleſſes, les crimes de quel- » ques Pontifes ne font pas plus de tort à la Reli- » gion dans les eſprits ſages; que les infortunes & les » vices d'un Souverain legitime n'ébranlent ſes droits » au Trône. »

Cela étant, pourquoi M. de V. ſe plaît-il à tracer des tableaux ſcandaleux ? Pourquoi contredit-il toujours ſes maximes par des actions ? Pourquoi ne profite-t-il pas de l'avis qu'il a donné au ſacriſtain *Norberg*, Aumonier Lutherien de *Charles* XII ? Il faut « ſavoir » diſtinguer le Pontife du Souverain ; il faut ſavoir » eſtimer beaucoup de Papes quoiqu'on ſoit né à Sto- » kolm. Il faut ſe ſouvenir de ce que diſoit le grand » *Côme* de *Médicis* qu'*on ne gouverne point des Etats* » *avec des patenôtres*. Il faut enfin n'être d'aucun parti » & dépouiller tout eſprit de parti quand on écrit » l'Hiſtoire. »

Voyez, PRÊTRES, MINISTRES, ABBÉ.

PIÉTISTES.

Apologie de la dévotion.

C'Eſt ſous ce nom ridicule que nos *Philoſophiſtes* déſignent les gens de bien & ce qu'ils appellent autrement les Dévots. Mais leurs préjugés contre la Dévotion (nous entendons la véritable) ſont bien injuſtes. La ſolide piété a pour fondement eſſentiel la fidélité aux préceptes de la loi naturelle, aux devoirs de la Religion & de ſon etat. Equité, probité, charité, amour de la Patrie, ſoumiſſion au Souverain, zèle pour le bien de la Société, tout y eſt renfermé. Un Dévot eſt eſſentiellement Citoyen parfait. Mais quoique la Religion propoſe des devoirs extérieurs envers Dieu & envers les hommes, elle conſiſte ſur-tout dans le cœur. L'amour qui nous unit au Souverain Etre, qui nous fait accomplir toutes ſes loix, méditer ſes bienfaits, contempler ſes perfec-

tions, desirer & attendre ses promesses, voilà ce qu'il ÿ a de plus grand dans la Religion. Tel étoit déjà l'esprit de la loi ancienne.

Moyse, *David*, *Isaïe*, *Jérémie*, *Daniel*, *Judith*, *Esther* &c. nous présentent une noble image des vrais adorateurs. Leur piété douce & sublime consistoit dans un cœur pénitent, intérieur, réfléchi, dans un recueillement profond & inaltérable plus que dans les pratiques du culte; & telle est la piété Chrétienne. Quel Philosophe oseroit refuser son suffrage à des sentimens si conformes à la raison, & même si élevés au dessus de la plus pure raison? On dira sans doute, qu'un portrait si beau est imaginaire; non il est exactement vrai. Pour en juger, n'examinons ni les censures injurieuses du siécle, ni la conduite de plusieurs qui usurpent le nom de Dévots, mais seulement l'esprit, les regles de la piété. L'Evangile en est la source primitive & immuable.

Si tout ce que propose aux hommes la Religion dans sa perfection, est l'objet des railleries de M. de V., il peut railler les plus grands génies, qui depuis dixhuit siécles ont paru dans le monde. La piété solide n'est point l'invention de quelques Docteurs ignorans, ou de quelques Religieuses desœuvrées. Elle date depuis la naissance de l'Eglise; elle est exprimée dans les écrits des Docteurs des premiers siécles. En prouvant avec une vaste & profonde érudition les dogmes de la Religion Chrétienne, ils nous ont transmis des regles de morale aussi relevées, que celles, dont on voudroit railler aujourd'hui l'illusion prétendue. Dès le second siécle, saint *Clément* dans son *Pédagogue* & son *Gnostique*, nous fait un portrait d'un parfait Chrétien, que l'Auteur prendroit pour le pinceau d'une imagination dérangée, s'il étoit dans un Livre mystique de nos jours. Tant il est vrai que le fond de la Religion Chrétienne a toujours été la vie intérieure & unie à Dieu! Il n'est pas étonnant qu'un Philosophe qui n'est versé que dans la Littérature, ingnore ce genre d'écrits; mais ils n'en sont pas moins chers, ni moins utiles aux gens de bien. Si M. de V. les avoit lus, ils lui auroient appris qu'il ne faut pas discuter des matieres qu'on ignore, ni défigurer un sentiment & le proposer sous une face

ridicule ; afin de le combattre, il faut craindre le sort de ce héros de la chevalerie errante qui se battoit contre des géans que son imagination extravagante tiroit du néant.

PLAGIAIRES.

Tous les Ecrivains Impies le sont.

NOs Auteurs incrédules se copient sans cesse ; tous leurs habits sont de la friperie. Le *Dictionnaire Philosophique* n'est que la centieme repétition de ce qu'on trouve dans les écrit impies qui avoient précédé ce téméraire rédacteur. Si on a cru d'abord y trouver quelque chose de nouveau, on a été bien détrompé, quand on a vu paroître l'*examen des Apologistes de la Religion Chrétienne* & d'autres manuscrits qu'on auroit dû laisser dans les cabinets où ils pourissoient. Voyez l'*Evangile de la raison* ou, pour mieux dire, l'*Evangile de la sottise.* De cinq brochures qui composent cet infâme recueil, il n'y en a pas une où l'on ne répéte ce que l'on avoit déjà dit dans les autres. On a réproduit ces infâmies sous le titre de *Recüeil nécessaire* ; on fait tous les jours des fraudes impies dans ce goût-là. Ces fastidieuses répétions, ces brigandages typographiques si dèshonorans ont tellement lassé les incrédules-mêmes, qu'ils ne veulent plus de ces énormités de crainte d'acheter ce qu'ils avoient déjà.

Mais comme les accusations ne doivent pas être générales & qu'il faut prouver ce qu'on avance, citons quelques morceaux qui prouvent que les Philosophes modernes ne sont que d'éternels perroquets. Prenons pour exemple le *Naturalisme.* Voyons d'abord ce qu'en a dit M. de V. qui ne reconnoît que cette loi, à l'exclusion de tout autre révélée & par conséquent de tout le culte.

Non, Dieu nous a créés, Dieu veut nous sauver tous.
Par-tout ils nous instruit, par-tout il parle à nous :
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,

Seule à jamais la même, & ſeule toujours pure.
Sur cette loi ſans doute il juge les Payens.
Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été Chrétiens.
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit : le reſte eſt arbitraire...

Et après avoir déclamé, ſans aucune diſtinction, contre tous les cultes :

Chacun vante ſa foi, ſes ſaints & ſes miracles,
Le ſang de ſes Martyrs, la voix de ſes oracles.

Il croit avoir trouvé la ſource de cet abus.

C'eſt que de la nature on étouffa la voix ;
C'eſt qu'à ſa loi ſacrée on ajouta des loix.

Voyons cette fauſſe Doctrine dans les *Lettres Perſannes.*

« Que penſes-tu des Chrétiens ? ..... Parce qu'ils »n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des moſ»quées dans leurs pays, crois-tu qu'ils ſoient con»damnés à des châtimens éternels, & que Dieu les »puniſſe pour ne pas avoir pratiqué une Religion »qu'il ne leur a pas fait connoître ?...... (Lettre 33.)

»Seigneur, je n'entends rien dans les diſputes »qu'on fait ſans ceſſe ſur votre ſujet : je voudrois »vous ſervir ſelon votre volonté ; mais chaque »homme que je conſulte, veut que je vous ſerve »à la ſienne....... (Et après des traits ironiques »ſur les différens cultes.) Je ne puis remuer la »tête ; que je ne ſois menacé de vous offenſer ; ce»pendant je voudrois vous plaire, je ne ſais ſi je »me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen »pour y parvenir, eſt de vivre en bon Citoyen dans »la Société où vous m'avez fait naître, & en bon »pere dans la famille que vous m'avez donné. (Let»tre 44.) »

On voit encore le même deſſein ſous le portrait inſidieux des *Troglodites* & des Guebres.

Les *Lettres Turques*, ſous le roman de *Felime* & *Abberramen*, renferment une ſorte de colere contre tout culte révélé. La ſuffiſance de la loi naturelle y eſt clairement établie : loi au reſte expliquée à la maniere des Philoſophes, où la volonté eſt comptée

parmi les vertus. Et après le refus d'embrasser une Religion qui damne bien les Musulmans « Dieu, » (dit la Musulmane,) a créé tous les hommes; il » est juste, bon & miséricordieux. Suivons les loix » de cette raison communes à toutes les Nations, & » qu'il leur a données comme un flambeau pour » les guider & les éclairer dans les voies de l'é- » quité & de la justice : servons-nous-en dans la » recherche du culte le plus conforme à sa gran- » deur & à sa sainteté, & espérons tout de sa Pro- » vidence »

Les *Lettres Juives*, en paroissant respecter la loi de *Moyse*, n'ont d'autre but que d'insinuer la loi naturelle comme formant toute la Religion.

« Tout ce qu'on appelle ici esprits-forts, gens du » bel air, femmes du monde, n'exercent la Religion » Nazaréenne, que dans l'extérieur; au fond du cœur, » il en est très-peu qui en soient persuadés. Il se con- » tentent de croire un Dieu. Plusieurs pensent que » l'ame est immortelle : beaucoup d'autres, ainsi que les » Saducéens, soutiennent qu'elle est sujette à la mort. » Je regarde ces derniers comme des gens dans l'er- » reur : quand aux premiers je ne sais si nous pou- » vons leur refuser le titre de Juifs. Ils croient un Dieu » qui a créé l'univers, qui récompense les bons, & » punit les méchans. Que croyons-nous d'avantage ? » N'est-ce pas-là toute notre Religion, excepté cer- » taines cérémonies que nos Docteurs & nos Prêtres » nous ont ordonnées? Mais les cérémonies ne sont pas » indispensablement nécessaires : il me sera aisé de t'en » donner des preuves convaincantes. (*Lettres Juives*, » *Lettre 5.*)

» *Quæ tibi vis fieri, facias. Hæc summula legis.* Voilà » notre Religion, tous les préceptes en sont compris » dans ce peu de mots. Tout ce que nos Rabins y ont » ajouté de plus, peut être regardé, si l'on veut, com- » me inutile & superflu. (*Lettre* 124.)

» Je pense qu'on peut regarder tous les hommes » comme formant en quelque maniere une seule & » simple Religion, puisqu'ils adorent tous la même » divinité, & ne different entr'eux que par le culte & » les cérémonies.

Les *Lettres Péruviennes* mettent la même Doctrine dans la bouche de *Zilia*. Personne n'ignore le déréglement & la cruauté des superstitions Mexicaines ; voilà cependant cette loi pretendue naturelle, qu'elle préfére à la Religion Chretienne.

» O mon cher *Asa*, que les mœurs de ce pays » me rendent respectables celles des enfans du soleil.

» Peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice » pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient » sans la chercher, si elle etoit juste, que je plain- » drois cette nation ! La nôtre plus favorisée de la » nature chérit le bien par ses propres attraits.

Le Livre intitulé la *Religion essentielle* est composé tout entier, pour prouver par une foule de raisonnemens faux, abstraits, inintelligibles, que le culte ne sert à rien, que la Religion consiste uniquement dans l'hommage du cœur ; hommage qu'il forme & restreint à son gré.

Le Livre des *mœurs* pretend que le culte extérieur fut l'altération & la decadence du vrai culte. » Le culte saint & dégagé des sens ne subsista pas » long-tems dans toute sa pureté ; on y joignit des » pratiques extérieures & des cérémonies, & ce fut » la l'époque de sa décadence.

Inutilement multiplieroit-on les extraits ; il en résulte que dès qu'un Ecrivain téméraire a avancé une erreur, cent autres Ecrivains la reproduisent dans leurs livres, souvent dans les mêmes termes. On met en vers ce qui étoit en prose, & on traduit en prose ce qui étoit en vers. C'est ce qu'a prouvé par rapport au célebre J. J. *Rousseau* l'Auteur qui a recueilli ses *plagiats sur l'éducation* en un vol. *in*-12. On formeroit un beaucoup plus gros livre des larcins littéraires de M. de V. ; mais il suffit de l'avoir prouvé par quelques échantillons. Il avoue lui-même dans la Préface de son *Dictionnaire Philosophique*, qu'il n'a pas fait difficulté de copier des pages entieres, lorsqu'elles ont été nécessaires à sa collection ; & s'il ne l'avoit pas avoué, les Lecteurs s'en seroient assez apperçus.

On pardonne à un bon médecin d'aller chercher ses plantes dans les jardins de ses concitoyens ; mais on ne pardonne pas à un empoisonueur d'y aller

prendre ses herbes empestées. C'est ce que font tous les Auteurs incrédules. Ils empruntent non-seulement de ceux qui pensent comme eux; mais ils ont encore recours à ceux qui ont une façon de penser diamétralement opposée. Et on en connoît tel qui, pour composer de mauvais livres, n'a eu d'autre peine que de copier les objections qu'on avoit réfutées dans de bons.

PRADES.

Histoire de sa These.

LA These que l'Abbé de *Prades* soutient le dix-huit Novembre 1751, a trop fait de bruit, pour que nous ne lui donnions pas une place dans cet Ouvrage. Cet Auteur né à Castel-Sarrasin, dans le Diocese de Montauban, fit ses premieres études en Province. Il passa ensuite à Paris, où il demeura dans plusieurs Séminaires, entr'autres dans celui de saint *Sulpice*. Sa réputation n'y étoit pas brillante; il n'aimoit pas la Théologie scholastique, ni l'argumentation, paroissant plus propre aux fleurs des Belles-Lettres, qu'aux fruits des sciences sacrées.

L'Abbé de *Prades* avoit soutenu sa Sorbonique & sa mineure sans se distinguer. Enfin sa These le tira de la foule, mais ce fut d'une maniere bien funeste pour la Religion. Cette singuliere These étoit pleine de propositions dangereuses, sur l'essence de l'ame, qu'on rapprochoit de la matiere; sur les notions du bien & du mal moral qu'on confondoit; sur l'origine de la Société & de la Loi naturelle; sur la Religion surnaturelle; sur les marques de la véritable révélation; sur la certitude des faits historiques; sur la chronologie, & l'œconomie mosaïque; sur la nature des miracles; enfin, sur la déférence due aux Peres de l'Eglise. On trouvoit un parallele indécent des guérisons d'*Esculape*, & de celles de JESUS-CHRIST séparées des Prophéties.

Le Parlement sévit contre cette These, & sa vigilance éveilla celle de la Sorbonne; elle condamna la

Thefe & fon Auteur dès le 27 Janvier 1752. Les dix propofitions furent jugées plus ou moins répréhenfibles, condamnées comme telles, *In globo*; condamnation qui n'auroit pas été la feule peine de l'Abbé de *Prades*, s'il étoit refté en France. Au commencement de l'orage élevé contre lui, il s'etoit retiré à Berlin, où le Roi de Pruffe l'acceuillit avec bonté. Un Canonicat de Breflaw fut le fruit de fa retraite.

L'Abbé de *Prades* fit d'abord une Apologie en trois parties, qui marquoit beaucoup d'emportement & d'obftination. Il y attaqua Janfeniftes & Moliniftes, & il montra finon une bonne Theologie, du moins toute l'amertume, qu'on reproche aux Theologiens hétérodoxes.

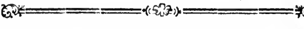
Dès que fa bile fut foulagée, il rougit de fes excès, & fongea à fe réconcilier avec l'Eglife. L'Evêque de Breflaw fut le principal moteur dont fe fervit la Providence pour ménager cette réconciliation. Le Prélat zélé rendit à Sa Sainteté quelques converfations édifiantes, qu'il avoit eues avec l'Abbé de *Prades*. Il fit valoir les fentimens dont toutes fes lettres étoient remplies, fa foumiffion aveugle au faint Siege, dont il avoit ignoré la cenfure avant qu'il fît paroître fon Apologie; fon courage à défendre la Religion Catholique, en préfence de fes ennemis; le bonheur qu'il avoit eu de la fervir en différentes occafions, & les grands biens qu'il pourroit lui faire encore, s'il parvenoit à rentrer en grace avec Rome.

Benoît XIV. qui ne connoiffoit l'Abbé de *Prades* que par fa condamnation, & pour avoir reçu de lui une lettre à laquelle il n'avoit pas jugé à propos de répondre, fut charmé de tout ce que mandoit l'Evêque de Breflaw. Il écrivit au Cardinal de *Tencin* pour le faire relever de fes cenfures. Ce Cardinal, Provifeur de Sorbonne, difpofa cette Faculté à bien traiter l'Errant. On demanda de lui une rétractation; & il la donna telle qu'elle lui fut envoyée de Rome.

Il s'y avoue coupable envers Dieu, envers l'Eglife Romaine, envers la Faculté, envers le Public, dont il a été le fcandale; envers lui-même, puifqu'il s'égaroit, & qu'il n'a pas affez d'une vie pour pleurer fa conduite paffée, & remercier Jesus-Christ de la

grace que lui accorde son Vicaire en terre. La rétractation étoit du six Avril 1754, & il en envoya trois Exemplaires, l'un à la Faculté, l'autre à l'Evêque de Montauban, le troisieme à l'Archevêque de Paris. Le fruit de cette démarche fut le rétablissement dans ses degrés, qui lui fût accordé à la recommandation du Pape. *Bénoit* XIV. se montra dans cette querelle, ce qu'il a toujours paru, doux, humain, compatissant, en un mot le véritable Pere des fidéles. Le *Pécheur qui se répent véritablement*, écrivoit-il au Cardinal de *Tencin*, *doit être reçu à bras ouverts.*

PRÉDICATION (Apologie de la) Voyez l'article de BOSSUET.



PRESSE.

De la liberté de la Presse.

L'ADMIRATEUR.

POurquoi ne voulez-vous pas qu'on écrive en paix tout ce qu'on voudra ? l'homme que vous voudriez gêner, fait fleurir la librairie. Sa *collection complette in-8°*. a épuisé pendant dix ans quatre papeteries. Sa *rédaction générale in-4°*. en occupera dix. Que ferions-nous de nos chiffons, s'il n'y avoit pas de bons Ecrivains qui les fissent valoir ?

LE CENSEUR.

Je n'ai prétendu gêner que les ennemis de la Religion & de l'Etat ; que les autres écrivent en paix. Rien de plus juste ; mais parce que vous serez embarrassé de vos chiffons, faudra-t-il permettre qu'on imprime tout impunement ?

L'ADMIRATEUR.

Et pourquoi non ? l'État ne s'en trouveroit que mieux. Le talent de convertir de lambeaux de linge en de gros volumes de prose & de vers, fait circuler en

en France l'argent des étrangers ; & pour quelques penſées de nulle valeur ou de peu de valeur, nous avons des choſes ſolides.

LE CENSEUR.

Cet avantage eſt grand ſans doute ; mais que vous le payez cher ! les mœurs ſe corrompent, la probité s'évanouit, & nos *Diagoras* ont produit plus d'un *Cartouche.*

L'ADMIRATEUR.

Si cela eſt ainſi, je n'ai rien à dire. Mais ſi quelques Ecrivains gâtent l'eſprit & le cœur, il faut les réprimer. Il ne faut pas empêcher nos Apoticaires de vendre du Quina, parce que quelques-uns de leurs Confreres auront débité du poiſon.

LE CENSEUR.

Je ne veux pas non plus autre choſe. Que la librairie fleuriſſe, à la bonne heure, mais que ce ne ſoit pas aux dépens des mœurs. Je ſais qu'il y a une multitude d'hommes employés à fabriquer du papier, à le charger de blanc & de noir, à le convertir en brochures. Il eſt juſte qu'ils vivent. S'ils cultivoient la terre, ils ſeroient peut-être plus utiles à l'Etat ; mais enfin puiſqu'ils ont une profeſſion honnête, qu'ils la gardent. Mais quelqu'un d'eux mourra-t-il de faim, parce qu'on n'aura pas voulu permettre le débit ou l'impreſſion d'une brochure impie d'une centaine de pages ? Non, le commerce Typographique n'en ira pas moins ſon train.

L'ADMIRATEUR.

Vous voudriez donc qu'on réduisît la faculté de penſer & la liberté d'écrire au ſeul utile, au ſeul honnête. Voilà un projet digne des premiers ſiécles du Chriſtianiſme, mais ce projet reſſerera bien le génie de nos Ecrivains modernes.

LE CENSEUR.

Point du tout. *Fenelon*, *Boſſuet*, *Boileau* & tant d'autres Auteurs du dernier ſiécle en ont-ils moins valu, parce qu'ils ont renfermé leurs talens préciſément dans les bornes qui vous paroiſſent des entraves ?

L'ADMIRATEUR.

Mais ſi nos Poëtes du jour les avoient intimés, aurions-nous tant de jolies bagatelles, la *Pucelle*, la *Chandelle d'Arras*, les *Contes de Guillaume Vadé*, le *Dictionnaire Philoſophique* ?

LE CENSEUR.

Nous ſerions à la vérité moins riches en pareils chefs-d'œuvre. Mais n'avoir que des tréſors de cette eſpece, c'eſt être dans l'indigence. Il vaut mieux avoir une fortune ſolide, que de poſſéder des billets chimériques qui ruinent, ou qui font pendre celui qui les poſſéde.

L'ADMIRATEUR.

Nous n'avons vu encore aucun Auteur donner des ſcènes ſur la Gréve.

LE CENSEUR.

Mais vous avez vu des Libraires ruinés pour avoir imprimé ou débité leurs infamies. Vous avez vu un jeune Gentil-homme, ennivré de ce malheureux poiſon, mourir par la main du bourreau à Abbeville. Vous avez vu des Magiſtrats humains forcés par les excès multipliés de nos *Diogenes* à donner cet exemple terrible. Après un tel événement, dites-moi tant qu'il vous plaira que la liberté d'imprimer eſt le fondement de la cave ou de la cuiſine d'un Auteur ou d'un Libraire ; je vous dirai qu'il vaudroit mieux que l'un & l'autre mangeaſſent du pain bis & buſſent de l'eau, que de produire par le débit de leurs drogues des ca-

tastrophes funestes. Croyez-moi, en attaquant le Ciel, on troublera toujours la terre.

L'ADMIRATEUR.

La plûpart de nos Ecrivains sont bien éloignés d'avoir cette idée. Ils vous disent froidement qu'un livre n'a jamais fait aucun mal. S'il ennuye, on ne le lit pas; s'il amuse, cette diversion leur paroît nécessaire.

LE CENSEUR.

On leur passeroit sans doute de procurer des amusemens à leurs concitoyens, s'ils ne cherchoient à amuser aux dépens du Gouvernement ou de la Religion.

L'ADMIRATEUR.

Mais les idées viennent; il faut bien les mettre sur le papier. Semblables à l'œuf, on ne peut l'empêcher d'éclorre dès qu'une fois le poulet est formé.

LE CENSEUR.

On écrase l'œuf qui renferme un germe empesté; & si le coq nous fatigue par son chant, on le met hors d'état de chanter.

L'ADMIRATEUR.

Voudriez-vous donc qu'on enfermât tous ceux qui chantent mal?

LE CENSEUR.

Non, mais bien tous ceux qui parlent trop haut sur tout ce qu'on doit respecter. Qu'on n'attente pas à leur vie; qu'on n'ait point une intolérance sanguinaire; mais qu'on se laisse conduire par cette tolérance sage qui enferme le Corrupteur, pour diminuer la corruption. Que dans la retraite où on les confine, on leur donne de bons bouillons pour ré-

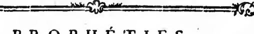
tablir leur cerveau ; mais qu'on leur refuse de l'encre, puisqu'ils ne s'en servent que pour écrire des sottises. Tel est l'esprit, telle est la façon de penser de nos plus sages Magistrats. Ils veulent de la liberté ; ils condamnent la licence. Ils ne sont point cruels ; ils sont justes, & il faut être intolérant soi-même pour les accuser d'intolérance.

L'ADMIRATEUR.

Les Anglois sont plus indulgens.

LE CENSEUR.

C'est un préjugé ; ils ont fait mourir en prison le détracteur des Miracles de J. C., l'impie *Woolston* ; & je souhaite de tout mon cœur que ceux qui le copient en France, ne finissent pas comme lui.



PROPHÉTIES.

§. I.

Notions préliminaires.

LEs Prophéties ont toujours été le sceau divin, qui caractérise le dépôt des promesses, & le rendent authentique. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse voir tous les siécles, & prédire infailliblement les événemens qui dépendent du libre arbitre de l'homme. Ainsi, s'il y a chez un Peuple une suite de prédictions de l'avenir, antérieure aux événemens, & si ces événemens sont arrivés précisément comme l'ont dit les Prophêtes, il est évident que Dieu a parlé à ce Peuple, & par ce Peuple, à tous les hommes.

Ces hommes célébres, séparés des humains par une vie solitaire & austére, étoient consacrés à la méditation de la loi, à la priere & aux exercices de la piété. Dans le tems de désordre & de l'idolâtrie, ces hommes pleins de zèle, malgré les menaces & les persécutions des méchans, se disoient envoyés

de Dieu : ils promettoient ou menaçoient. Leurs paroles étoient conservées précisément, & les Juifs les ont transmises. Ils ajoutoient en preuve de leurs discours des miracles éclatans ; ils annonçoient des événemens de toute espece, proches & éloignés. L'accomplissement qui arrivoit pendant la vie du Prophête, prouvoit sa mission, & confirmoit ses oracles pour l'avenir. Les monumens publics attestoient ce qui étoit accompli, on en instruisoit les enfans. Ceux-ci, joignant au passé ce qui arrivoit de leurs jours, laissoient à leurs descendans un profond respect pour les Prophêtes qui l'avoient prédit, & une espérance que tout le reste s'accompliroit de même. Leurs Livres étoient regardés comme divins. La preuve en étoit simple & sûre. On croyoit à l'avenir, parce qu'on voyoit le présent, & qu'on savoit le passé. Les Prophêtes se disoient inspirés d'en haut, ils ne disoient que ce que le Seigneur leur faisoit connoître & leur ordonnoit de dire.

La lecture des Prophéties comparées avec l'histoire des Juifs, des Peuples voisins, & du monde entier, leur assure le dernier trait de divinité. Car on voit dans les Prophêtes, les révolutions des Villes & des Empires annoncées dans toutes leurs circonstances. Les tems y sont marqués par les dates précises ; les lieux y sont désignés souvent par leurs noms, comme les personnes qui doivent agir.

§ II.

Détail précis des Prophéties générales.

Nathan prédit à ***David*** les fléaux divers, dont le Seigneur va châtier son crime, comme ***Samuel*** avoit annoncé au grand-Prêtre ***Héli***, la punition de ses enfans, & à ***Saül*** la perte de sa couronne, & son transport à ***David***. Un autre prédit à ***Salomon*** & à son fils la division de son Royaume, & assure à ***Jéroboam*** le sceptre d'Israël.

Phacée, Roi d'Israël, & ***Rasin***, Roi de Syrie, s'unissent pour détruire le Royaume de Juda. Ils assiégent Jérusalem, ***Achas*** en est effrayé. *Isaïe* annonce que le projet de ce Roi échouera, & qu'ils seront

tous la proie du Roi d'Assyrie. En effet, ils levent le siége, & peu de tems après Damas & Samarie tombent entre les mains de *Téglatphalasar*. *Sennachérib*, sous le regne d'*Ezéchias*, vient avec une armée formidable assiéger Jérusalem. *Isaïe* avoit marqué sa route, ses campemens, la défaite de ce Monarque, avant qu'il eût songé de sortir d'Assyrie. Jérusalem investie est aux abois, sans vivres & sans garnison. Le Prophête assure *Ezéchias*, qu'il n'a rien à craindre & que les assiégeans seront bientôt exterminés. La nuit suivante, cent quatre-vingt-cinq mille hommes périssent. Le Roi s'enfuit, & est tué à son retour, comme *Isaïe* l'avoit prédit. Cet événement public attira au Temple des offrandes, & à *Ezéchias* des félicitations des Rois ses voisins.

Ezéchias montre ses trésors aux Ambassadeurs de Babylone. Dieu, irrité du mouvement d'orgueil auquel il s'abandonnoit, lui fit dire par *Isaïe*, que toutes ces richesses seroient un jour transportées à Babylone ; & *Nabuchodonosor* l'exécuta à la lettre. Cette prédiction étant accomplie, pouvoit-on douter du retour de la captivité annoncée par le même Prophête, en nommant *Cyrus* pour Libérateur ?

Isaïe prédit aussi l'entiere destruction de Babylone. Il nomme le destructeur de cette Ville si forte ; plusieurs siécles auparavant, il en publie le siége, & la maniere dont elle sera prise ; la lâcheté & la fuite de la Garnison, la frayeur du Roi, sa mort, l'extinction de sa famille & la cruauté qu'on exercera contre les habitans. Il déclare que cette Ville ne sera jamais rebâtie, qu'elle demeurera comme une cloaque, & une retraite affreuse d'oiseaux funestes & d'animaux carnaciers : qu'elle sera semblable à Sodome & à Gomorrhe. En effet, ses murs abandonnés devinrent un parc de bêtes, les murailles tombées firent changer le cours de l'Euphrate ; il n'y resta qu'une fange infecte. Tous les Auteurs profanes nous la dépeignent encore telle ; & à peine en voit-on quelque trace.

Joachim monte sur le trône ; *Jérémie* déclare, à lui ainsi qu'à la Reine, qu'ils seront emmenés captifs ; que le même sort attend *Sédécias*, malgré les assurances des faux Prophêtes ; que *Sédécias* sera plus

malheureux que *Joachim*. En effet, on tua ses enfans devant lui, & ensuite on lui créva les yeux.

Ezéchiel, ch. 50. annonce l'extinction de la Famille d'Egypte. *Il n'y aura plus*, dit le Seigneur, *à l'avenir, de Prince qui soit du pays d'Egypte*. En effet, la Royauté fut envahie par *Nabuchodonosor* : l'Egypte devint Province des Perses ; ensuite des Macédoniens, des Romains, des Sarasins, enfin des Turcs.

Jérémie & Ezéchiel marquent & fixent les septante ans de la captivité des Juifs, & leur retour à Jérusalem, après quoi, disent-ils, le Seigneur punira à son tour le Royaume de Babylone & le donnera à *Cyrus*. Voyez dans *Ezéchiel* le détail du siége de Jérusalem, par *Nabuchodonosor*, & sa conquête de l'Egypte.

Daniel paroît raconter plutôt des faits, qu'annoncer des prédictions. Il voit dans la statue de *Nabuchodonosor*, si variée dans sa composition, & sa chûte, & les diverses Monarchies qui doivent se succéder les unes aux autres ; les Babyloniens, les Medes, les Perses, les Grecs, les Romains ; & ensuite l'Empire éternel du Messie remplissant toute la terre. Il voit dans le Belier, le Roi des Perses & des Medes ; dans le Bouc, celui des Grecs, *Alexandre* & la rapidité de ses conquêtes. Il voit *Xercès*, le quatriéme successeur de *Cyrus*, assembler toutes ses forces contre la Grece ; les persécutions d'*Antiochus* contre les Juifs ; ses profanations dans le Temple, & les vengeances que Dieu en tirera. Dans ses Prophéties & mille autres, les faits sont si détaillés, qu'elles ont paru des histoires composées après les événemens ; mais leurs dates, leurs monumens en montrent l'antiquité, la certitude & la divinité.

§. III.

Objections des Incrédules.

Ire. OBJECTION. » Ce qu'on appelle Prophêtes, » n'étoient que des rêveurs & des gens d'imagina- » tion, qui en débitant mille faussetés, disoient quel- » quefois vrai par hazard. C'étoient des diseurs d'a- » ventures, que la bile, le fanatisme & l'enthou-

» fiasme agitoient d'une fureur, que le peuple prenoit » pour divine. »

Réponse. On ne répond point aux injures. Si les Prophéties sont vraies, quelque part qu'y ait eu l'imagination, elle ne suffisoit pas pour percer dans l'avenir. Par exemple, *Isaïe*, deux cens ans avant *Cyrus*, voit ce héros triomphant de Babylone, & renvoyant les Juifs dans leur Patrie. *Daniel* voit les victoires d'*Alexandre*, & les impiétés d'*Antiochus*. La bile, l'enthousiasme, vont-ils jusques-là? Quant à l'obscurité des Prophéties *Porphire* & *Julien* les trouvoient si claires, qu'ils prétendoient qu'elles avoient été faites après l'événement. Mais toute Prophétie doit être claire & obscure; claire dans l'objet, pour les esprits droits, voilée dans les termes & les circonstances, pour les méchans. Dieu parle & se manifeste comme il lui plaît. Est-ce par humeur que *Jérémie*, annonçant des malheurs à son Peuple, y joint les promesses & les assurances de leur délivrance future? Enfin, qu'on nous montre une seule prédiction qui soit fausse.

IIe. Objection. » Ces Prophéties prétendues n'é» toient que des conjectures hardies.

Réponse. Les conjectures ne sont fondées que sur des vraisemblances; & ces vraisemblances n'instruisent ni de l'époque ni de l'événement, ni d'aucun détail. On conjecture, par exemple, ce que sera un enfant sur son caractère, la ruine d'un Royaume à cause du violement des loix, & des fondemens qui l'ont établi: mais les Prophètes annoncent, donnent les détails les mieux circonstanciés.

IIIe. Objection. » Ces Prophéties sont aussi équivo» ques que les oracles des Païens. Si elles se sont ac» complies, elles ne le sont, de même que les prédic» tions faites par le démon. »

Réponse. Les termes, dont se servent les Prophêtes, sont naturels, simples & bien différens des oracles faux du Paganisme. Quelquefois ces Prophéties sont mêlées d'obscurité, dans ce qu'il n'est pas nécessaire de savoir, ou à cause de la majesté de l'objet dont elles parlent. Par exemple, le double état de Jesus-Christ, Messie; son regne spirituel; imparfait ici bas & parfait dans le Ciel, étant compris dans la Prophétie, ce double sens exige quelque attention.

D'autres fois les Prophêtes parlent sans liaison bien sensible, d'un Roi & aussi-tôt du Messie & de l'Eglise future. Enfin de quelque maniere qu'elles soient exprimées, elles ne peuvent venir que de Dieu. Leur principe, leur fin, leur objet est Dieu, & la Religion. Tout événement, qui dépend de la détermination future des causes libres, ne peut être connu ni prédit par les mauvais esprits; & il doit toujours avoir dans l'annonce un côté obscur trop circonstancié; on pourroit le voir d'avance & le détourner; par exemple, *Michée* dit : que le Messie naîtra à Bethléem. S'il eût raconté tout ce que firent les Mages, ce que les Juifs consultés répondirent, *Hérode* auroit vu trop clair, & n'auroit pas rempli lui-même une autre Prophétie, sur le massacre des enfans de *Rachel*. Les événemens prédits sont comme les objets de la nature, toujours assez clairement présentés, quoiqu'inconnus, par quelques endroits.

IVe. Objection. « Les Juifs toujours superstitieux » attribuoient tout à Dieu, s'ensuit-il que les Prophê» tes en fussent inspirés ? »

Réponse. S'Ils n'étoient pas éclairés d'en haut; d'où leur venoit donc tant de lumieres? Comment perçoient-ils dans le cahos de l'avenir? Certes leur révélation ne pouvoit venir que de Dieu, qu'ils adoroient, au nom de qui ils parloient, & qui se faisoit sentir à eux, soit en songe, & en extase; soit par un langage intérieur & extérieur; car il se montroient comme ses envoyés & ses organes (Voyez la réponse à l'objection suivante.)

Ve. Objection. « Qui donnoit à ces Prophêtes leurs » provisions pour être des Prophêtes en titre & publi» quement regardés comme tels? »

Réponse. Dieu ne manqua jamais de leur donner une pleine conviction de la réalité de l'inspiration, & de l'importance du message dont il les honoroit; conviction si forte & si puissante, que le nouveau Prophête ne pouvoit pas y résister, témoin ce qu'en dit *Ezéchiel* : *L'esprit du Seigneur m'éleva & me ravit, & je m'en allai tout ennuyé dans mon esprit, parce que la main de l Eternel s'étoit appesantie sur moi.* Il n'y a nulle apparence que des gens aussi bien élevés, aussi sages, aussi éclairés qu'étoient les Prophêtes, se suf-

ſent volontairement chargés d'un emploi qui les exposoit aux plus grandes peines, & ſurement aux plus vives perſécutions, s'il n'y avoient pas été pouſſés irréſiſtiblement par une vocation céleſte. *Ils ont*, dit un Apôtre en faiſant la deſcription des croix de leur miniſtère, *ils ont été éprouvés par des moqueries & par des coups, par des liens & par la priſon; ils ont été lapidés, ils ont été ſciés, ils ont été mis à mort par le tranchant de l'épée.* Quel miniſtere! Où auroit-on trouvé des gens dans leur bon ſens, qui euſſent voulu braver tant de périls & un ſi cruel martyre pour en exercer les fonctions, s'ils n'avoient pas intérieurement été convaincus que Dieu les y appelloit? A regarder donc les Prophêtes, ſimplement comme des perſonnes qui n'étoient ni ſtupides, ni en démence, on ne peut refuſer de croire qu'ils étoient ſincéres & droits dans le témoignage qu'ils ſe rendoient à eux-mêmes; & que certainement ils ne ſe donnoient pour inſpirés de Dieu que parce qu'ils croyoient l'être, & qu'ils avoient toutes les raiſons poſſibles de le croire.

Mais qu'on examine après cela, qu'elle fut la Doctrine qu'ils prêcherent. Peut-on en trouver de plus excellente & de plus ſublime, de plus digne du Dieu dont ils étoient les envoyés? Avec quel courage n'éleverent-ils point leur voix pour flétrir la ſuperſtition & l'idolâtrie? Avec quelle force n'inſiſterent-ils point ſur la néceſſité de ſanctification, d'une piété intérieure & réelle? Que peut-on dire de plus beau ſur ce ſujet que ces paroles de *Michée*? *Avec quoi préviendrai-je l'Eternel & me proſternerai-je devant le Dieu ſouverain? Le préviendrai-je avec des holocauſtes & avec des veaux d'un an? L'Eternel prendra-t-il plaiſir aux milliers de moutons, ou à dix mille torrens d'huiles? Donnerai-je mon premier né pour mon forfait, le fruit de mon ventre pour le péché de mon ame? O homme! il t'a déclaré ce qui eſt bon, & qu'eſt-ce que l'Eternel requiert de toi, ſinon que tu faſſes ce qui eſt droit, que tu aimes la bénignité & marches en toute humilité devant ton Dieu?* Peut-il rien y avoir de mieux aſſorti aux notions que la raiſon nous donne de la bonté de Dieu, que ces tendres invitations d'*Ezéchiel* à la répentance: *Je ſuis vivant, dit le Seigneur l'Eternel; je ne prends point plaiſir à la mort du méchant, mais plutôt que le méchant ſe*

détourne de sa voie & qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre mechante voie, & pourquoi mourrez-vous, Maison d'Israël? La gloire, les vertus du Maître du monde furent-elles jamais célébrées d'une maniere plus noble & d'un ton plus sublime que dans les cantiques de *David?* Qui témoigna jamais un intérêt plus vif, un zèle plus tendre pour l'honneur de la Religion que *Jérémie?*

S'il faut néanmoins des preuves plus directes encore de la divinité de leur mission, nous en appellerons ici à leurs prédictions-mêmes. Quel autre que Dieu pouvoit leur dévoiler l'avenir, quelquefois même l'avenir le plus reculé, ainsi que le plus contingent? Dicter, par exemple, à un Prophête, trois cens soixante & un ans avant l'événement, qu'un Roi nommé *Josias*, détruiroit l'autel profane sur lequel *Jéroboam* sacrifioit dans Bethel; découvrir à *Elie* tous les malheurs qui devoient fondre sur la postérité de l'impie *Achab*; mettre *Isaïe* en état d'annoncer la gloire du grand *Cyrus*, en le nommant par son nom plus de deux cens ans avant qu'il fût né: quel autre que l'Etre suprême pouvoit prédire qu'il rétabliroit Jérusalem avec son temple, & présager ses conquêtes dans un détail qui égale presque les descriptions que *Xénophon* en a tracées? Enfin pour nous renfermer dans un dernier exeemple, non moins frappant que ceux qu'on vient de lire, quel autre que *Dieu* pouvoit révéler à *Daniel* ce célébre oracle des LXX. semaines qui réunit tant de traits si intéressans & si remarquables, & qui même en le rapportant à *Antiochus Epiphanès*, ainsi que *Joseph*e l'a prétendu, précéda l'événement de quatre cens dix-huit ans? Si dans l'accomplissement de toutes ces Prophéties l'incrédule ne reconnoît pas le doigt de Dieu & l'inspiration de son esprit, je ne sais ce qu'il faudra désormais pour le ramener.

VIe. OBJECTION. « Mais les Prophéties étoient-elles » réellement antérieures à l'événement? étoient-elles » connues? les faisoit-on publiquement? »

RÉPONSE. Et qui peut en douter? Les Prophêtes alloient trouver les Rois au milieu de leur Cour, leur parloient à la tête de leurs armées & devant de nombreuses assemblées. *Elie* avertit publiquement

Achab, que, pendant plusieurs années, le Ciel seroit fermé. Tout *Israël* & les Royaumes voisins surent cette prédiction. Il avoit également dit que sa parole seule ouvriroit le Ciel, & il accomplit cette promesse en présence d'un Peuple immense. Qu'y avoit-il de plus éclatant que la nudité d'*Isaïe*, cet homme du sang royal, qui marcha dépouillé de ses vêtemens au milieu de Jérusalem, pour faire connoître que le Roi des Assyriens emmeneroit d'Egypte & d'Ethiopie une foule de captifs qu'il traîneroit ainsi nuds & dépouillés ? *Jérémie* portoit des chaînes à son cou, à la face du peuple Juif, pour représenter celles dont les Hébreux sont chargés. (*)

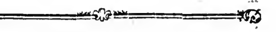
Les Prophéties d'*Ezéchiel* étoient annoncées par des signes encore plus frappans. Tantôt il lui étoit ordonné de graver sur une brique le plan de Jérusalem & d'ajouter à cette représentation des marques extérieures de l'inflexible colere de Dieu contre cette ville. Tantôt Dieu lui commandoit de demeurer couché sur le côté gauche durant 390 jours, & ensuite sur le côté droit pendant 40 jours, de se nourrir d'un pain souillé & distribué avec mesure. D'autres fois, le Prophête devoit, en plein jour & en présence de tout le peuple faire emballer précipitamment ses effets, percer aux yeux des mêmes témoins la muraille de sa maison, sortir sur le soir par cette breche, & se faire emporter, le visage couvert d'un voile, par des hommes qui le chargoient sur les épaules.

Achab & *Josaphat* interrogeant, devant tout le peuple, le Seigneur sur les succès de la guerre contre les Syriens, quatre cens faux Prophêtes ne leur annoncent que des victoires. *Michée* seul leur prédit une défaite entiere Combien de témoins de sa Prophétie intéressés. à la trouver fausse ! *Michée* est empoisonné ; mais sa prédiction s'accomplit.

Dans les Livres Historiques de l'ancien Testament il y a encore deux Prophéties bien convaincantes pour les Incrédules, puisqu'il y eut un fort long intervalle entre la prédiction & l'événement. La premiere est

(*) M. de V. tâche de ridiculiser toutes ces Prophéties figuratives ; mais quelque dérision qu'il affecte, il en sent la force. Ses plaisanteries-mêmes prouvent qu'il ne peut pas les combattre de front ; elles sont trop précises, trop expresses.

l'imprécation prononcée par *Josué* contre la ville de Jéricho, imprécation, que, 500 ans après, l'événement prouve être prophétique; la seconde est celle qui fut faite *à Jéroboam* devant l'autel érigé à Bethel *Autel, Autel,* s'écrie l'homme de Dieu, *voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra de la race de DAVID un Prince nommé JOSIAS, qui égorgera sur toi les Prêtres qui t'encensent, & brûlera sur toi des os d'hommes.* Voilà encore une Prophétie dont l'événement n'arriva qu'après plus de 350 ans, qui appella par son propre nom le Successeur de *David* qui doit détruire cet Autel.



PROVERBES.

Ce Livre est de Salomon.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ôte ce Livre à *Salomon* & il en donne de singulieres raisons. Ce Prince auroit-il dit *Que la terreur du Roi est comme le rugissement du Lion*? C'est *ainsi*, dit-il, *que parle un sujet ou un Esclave*; mais pourquoi un Roi qui veut des Sujets soumis, ne pourra-t-il pas parler de même? *Salomon*, ajoute-t-il, auroit-il tant parlé de la femme impudique? & pourquoi non? S'il a composé ce Livre dans un tems où il n'étoit pas abandonné à l'impudicité; & d'ailleurs l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* devroit savoir, qu'on peut parler d'une façon & agir de l'autre, étaler une belle morale & n'avoir point de mœurs; faire parade d'une générosité sans bornes, & sacrifier tout à un vil intérêt; mais, dit-il, il est parlé de verres dans ce Livre, & je doute qu'on eût des verres à boire du tems de *Salomon*; mais ce doute inspiré par l'ignorance (*) doit-il détruire toutes les raisons que nous avons d'attribuer les Proverbes à ce Prince? Les voici.

Son nom est à la tête de tout l'Ouvrage, *Paraboles de Salomon, fils de David.* Au Chapitre 27. il est re-

(*) L'art de faire le verre est une découverte qui remonte à la plus haute antiquité. (Voyez à ce sujet M. *Goguet*, *origine des Arts.* T. II. édit. de la Haye, p. 242.)

marqué que les Paraboles suivantes sont encore de *Salomon*, mais qu'elles ont été recueilies, par des personnes que le Roi *Ezechias* avoit choisies. Le trentieme chapitre commence par ces mots : *Paroles d'Agur, fils de Jaché.* Enfin le dernier chapitre est intitulé, *Paroles du Roi Lamuel.* Ces titres ont fait croire à quelques Savans que le vingt-quatre premiers chapitres peuvent être l'original de *Salomon*; que les cinq suivans sont des extraits ou un recueil de quelques-unes de ses Paraboles, fait du tems du Roi *Ezéchias*, ou par son ordre; & que les deux derniers chapitres ont été ajoutés, & sont de deux Auteurs differens, mais inconnus; car il n'est parlé en aucun autre endroit de cet *Agur*, fils de *Jaché*, ni du Roi *Lamuel*, que quelques-uns prétendent être *Ezéchias.* Quoiqu'il en soit, il paroît que les deux derniers chapitres, sont une addition ajoutée après coup & d'un style différent du reste.

PSEAUMES.

Apologie de ces divins Cantiques; leur morale sublime.

L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire* ne se borne pas à déclamer avec emportement contre les Juifs; il critique leurs prieres. Il y a dans l'Ecriture 150 Pseaumes que l'Eglise Juive avoit consacrés à louer Dieu, à célébrer sa grandeur, à lui rendre grace de ses bienfaits; tout y respire la morale la plus pure & la plus sublime. Mais M. de V. est fâché que le Psalmiste se permette quelques imprécations contre les pécheurs & les ennemis des justes. On y souhaite qu'ils soient confondus, qu'ils périssent; qu'ils tombent dans les piéges qu'ils ont tendus, que leurs demeures deviennent désertes, que la mort les attaque, qu'ils descendent tous vivans dans les enfers, c'est-à-dire, dans le sépulcre. Mais il ne trouveroit rien à redire à ces imprécations, s'il considéroit premiérement qu'elles regardent des impies, des scélérats, des ennemis de

la paix, des persécuteurs des justes, des personnes qui tendent continuellement des piéges aux biens & à la vie des autres. Il est de l'intérêt public que ces sortes de personnes soient punies & qu'elles périssent, si elles sont incorrigibles, plutôt que de faire périr les autres. La seconde réflexion qu'il faut faire, est que les Auteurs des Pseaumes ne souhaitent pas la perte des méchans, par un esprit de vengeance pour leur propre satisfaction; mais afin que la justice de Dieu éclate, qu'il fasse connoître qu'il protége les innocens, & qu'il punit sévérement les pécheurs. Ils ne se réjouissent pas de la mort des impies, mais de ce que les justes sont délivrés de leurs mains, & de ce que Dieu a fait connoître sa justice & sa puissance. C'est le zèle de la maison de Dieu, & l'amour de sa Loi qui les anime, & les porte à faire ces sortes d'imprécations, & non pas la passion d'une basse vengeance. Ils ne haïssent pas parce qu'ils sont leurs ennemis; mais parce qu'ils le sont de Dieu, de sa Loi & de ceux qu'il chérit. C'est ce qui fait dire à *David*, qu'*il hait d'une haine parfaite & consommée, ceux qui haïssent le Seigneur, & qu'il séche de dépit contre ses ennemis.*

Les passages que M. de V. cite, sont ou corrompus ou inutiles. Il a eu très-grand soin de choisir quelques versets qui insinuent que les Juifs désirent les biens temporels; mais il n'en a pas cité cent autres qui expliquent ceux-là, & qui prouveroient que sous l'emblême des biens terrestres le Psalmiste cache son ardeur pour les biens célestes. Il s'est bien gardé de parler de ce qu'on peut apprendre dans les Pseaumes, parce qu'il auroit eté forcé d'avouer que les principales vérités morales y sont expliquées avec étendue.

On y prouve l'existence d'un seul Dieu; on y montre la vanité & la fausseté des Idoles & des Dieux que les Gentils adoroient. On y découvre la grandeur, la majesté, la puissance de l'Etre souverain. On y loue sa justice, sa vérité, sa bonté, sa miséricorde. On y fait remarquer sa sagesse, sa puissance dans ses ouvrages, sa providence particuliere sur les hommes, & le soin qu'il a de ceux qui le servent. On y rapporte les merveilles qu'il a faites en faveur des siens, & les bienfaits dont il les a comblés. On invite tous les

hommes ; & principalement ceux qui ſont dévoués à ſon ſervice, à chanter ſes louanges à jamais ; on leur apprend à mettre leur unique confiance en lui, à attendre de lui du ſecours dans leurs afflictions & à le remercier de tous les biens qui leur arrivent, comme étant celui qui en eſt l'Auteur. On y fait voir qu'il punit ſévérement les pécheurs, & qu'il récompenſe les juſtes. Enfin on y enſeigne aux hommes qu'on ne doit adorer que lui ſeul, qu'on doit l'aimer par-deſſus tout, & mettre toute ſa joie & tous ſes plaiſirs & toute ſa gloire à l'honorer. On y trouve pluſieurs maximes morales, telles que les ſuivantes : qu'*il n'y a que ceux qui ſont juſtes & innocens, qui ſoient vraiment heureux* ; *que les méchans ſont toujours malheureux, quoiqu'il ſemble aux yeux des hommes qu'ils jouiſſent d'une eſpece de bonheur & de proſpérité* ; *qu'ainſi les juſtes ne doivent point envier ce bonheur apparent* ; *que les deſſeins des impies ſont ordinairement ſans effet, qu'ils ſe trouvent pris dans les embuches, & enveloppés dans les piéges qu'ils dreſſent aux juſtes.* Les Pſeaumes enſeignent encore les vertus & détournent des vices ; ils apprennent aux hommes à être doux, patiens, charitables, bienfaiſans. Ils les avertiſſent du peu de ſtabilité qu'il y a dans les choſes de ce monde, de la brièveté & de l'incertitude de la vie préſente ; enfin les Pſeaumes contiennent toutes ſortes de louanges, de prieres & d'inſtructions.

On peut même dire que, quoiqu'il n'y ait point d'endroit où il ſoit parlé clairement de l'autre vie, & de la béatitude céleſte, il y en a néanmoins pluſieurs qui y ont quelque rapport. Le premier Pſeaume du bonheur des juſtes, & du malheur des impies, inſinue cette vérité ; les autres endroits où il eſt parlé du peu de durée du bonheur des impies la confirment, & celui où l'on réſout cette queſtion ; *pourquoi les impies ſont ſouvent heureux en ce monde pendant que les juſtes ſont dans l'affliction*, la ſuppoſe. Ce Pſeaume ſuppoſe, dis-je, qu'il y a une autre vie que celle-ci ; car le Prophête reſout la queſtion par la conſidération de la fin des uns ou des autres, avouant qu'il en a cherché inutilement la ſolution, avant que d'entrer dans les ſecrets conſeils de Dieu, & de conſidérer leur fin. Il arrive aſſez ſouvent que les impies jouiſſent

jouissent des biens & du bonheur de ce monde jusqu'à la mort, & que les méchans sont toute leur vie dans l'affliction ; ainsi la solution de la question proposée seroit fausse, s'il n'y avoit point d'autre vie dans laquelle les justes fussent heureux, & les impies malheureux.

PYRRHONISME.

Fausseté & impiété de la doctrine de Bayle, *& de l'Auteur du* Dictionnaire Philosophique, *sur le Pyrrhonisme.*

LE Pyrrhonisme consiste à n'admettre aucune vérité comme certaine ; à combattre tous les premiers principes des sciences ; à répandre des nuages sur la Physique, sur la Morale, sur les dogmes, &c. Les effets naturels de ce systême sont l'indifférence pour toute sorte de bien ; le ton de raillerie à l'égard des objets qui méritent le plus de respect ; l'esprit de contradiction en matiere de devoirs & d'obligations, &c. Tel est le caractére dominant de M. de V., tel étoit celui de son maître & de son précurseur *Bayle.* Si celui-ci avoit été Philosophe & Chrétien, il auroit dû s'élever contre une doctrine aussi fausse que pernicieuse ; mais plus Pyrrhonien qu'*Arcésilas*, *Pyrrhon* & tous les Chefs de la Secte, il a établi le Scepticisme dans tous ses livres.

Il il est vrai que *Bayle* ne s'avise pas de préconiser ouvertement le Pyrrhonisme ; ce langage seroit trop révoltant. Il se contente d'en insinuer par-tout les principes ; d'en développer les rapports & les conséquences ; de faire valoir les argumens que les Pyrrhoniens emploient, & de n'y opposer que des raisons très-foibles, très-insuffisantes & quelquefois très-ridicules. Voici un exemple de sa façon insidieuse d'enseigner : *On a sujet de se tranquilliser*, dit-il, *sur cet article du Pyrrhonisme.* (*) *Il n'y a ja-*

(*) M. de V. emploie les mêmes raisons, pour prouver qu'il ne faut pas s'allarmer des progrès du Déisme.

mais eu, & il n'y aura jamais qu'un petit nombre de gens qui soient capables d'être trompés par les raisons des Pyrrhoniens. La grace de Dieu dans les fidéles; la force de l'éducation dans les autres hommes, & si vous voulez même, l'ignorance & le penchant naturel à décider, sont un bouclier impénétrable aux traits des sceptiques.

N'admire-t-on pas ici la bonté des remédes, que le Philosophe de Rotterdam indique contre le Pyrrhonisme? Trois de ces remédes, savoir, l'ignorance, les préjugés de l'éducation, le penchant à décider, ou la présomption sont des vices. Un homme sage doit s'en préserver ou s'en délivrer. Supposons qu'il jouisse de cet avantage; qu'il soit venu à bout de n'être l'esclave ni de l'ignorance, ni des préjugés, ni de la présomption, quelle sera sa ressource contre le Pyrrhonisme? *La grace de Dieu*, nous dit *Bayle*. Or ce mot est assurément très-singulier dans sa bouche; il donne un reméde auquel il ne croyoit pas. Cette réponse n'est qu'une pure plaisanterie.

Mais supposons que l'ironique *Bayle* ait parlé sérieusement. Cet homme, dégagé de l'ignorance, des préjugés, de la présomption, profitera-t-il, à point nommé, du moment de la grace, pour ne pas tomber dans le Pyrrhonisme? D'abord *Bayle* réduit ce don de Dieu aux fidéles. S'il est donc question d'un Païen ou d'un Hérétique, qui cherche la vérité; ni l'un ni l'autre n'ayant la grace, n'aura les secours nécessaires pour éviter le Pyrrhonisme. Mais le Fidéle même, le Chrétien orthodoxe, supposé qu'il vienne à être tenté sur sa foi, ou à en examiner les preuves, aura-t-il une regle sûre, pour distinguer la lumiere & l'impression de la grace? Ne pourra-t-il pas craindre l'illusion, le fanatisme, ou plus naturellement encore, l'influence des vices dont il a prétendu se dégager, c'est-à-dire, de l'ignorance, des préjugés, de la présomption?

Nous venons de voir le bel usage que *Bayle* fait de la grace de Dieu, en lui confiant la fonction de remplacer les effets de l'ignorance, des préjugés, de la présomption. Voici à présent le combat qu'il imagine entre la raison & la foi. Deux Abbés, selon lui, disputoient un jour sur nos Mystéres. *L'un ne*

sçavoit que sa routine; *l'autre étoit bon Philosophe*, c'est-à-dire, excellent Pyrrhonien. Ce dernier nia que la vérité fût reconnoissable à quelques marques. Sa preuve fut, que l'évidence même ne pouvoit la caractériser, puisqu'en Théologie on rejette comme fausses plusieurs notions qui sont de la derniere évidence. Les exemples qu'il cita, furent certains axiomes prétendus, qu'on a expliqués mille fois; mais que les Incrédules tâchent toujours de faire contraster avec les dogmes & la morale du Christianisme. Nous n'insisterons que sur celui dont l'Abbé Pyrrhonien fit usage pour attaquer un ennemi couvert, le premier de nos Mystéres, le dogme de la Trinité. *Les choses*, dit-il, *qui ne sont pas différentes d'une troisieme, ne différent point entre elles. C'est la base de tous nos raisonnemens*; *& cette maxime néanmoins est démentie par le Mystére de la Trinité.*

Voilà une objection très-ancienne, & très-souvent résolue par les Théologiens. Les uns prétendent que l'axiome en question n'a lieu que pour expliquer la nature & les rapports des choses finies, & qu'il n'est pas également propre pour juger l'Etre infini. Les autres croient, que cet axiome se concilie aisément avec l'exposition du Mystére de la Trinité, puisqu'on peut très-bien dire que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, qui ne sont pas différens de la substance divine, ne différent point non plus entr'eux, considérés quant à cette substance. Ce qui n'empêchera pas que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit ne soient trois Personnes distinctes.

L'une ou l'autre de ces réponses peut satisfaire des esprits raisonnables; mais quand il y resteroit encore quelque difficulté, au moins ne suffiroit-elle pas pour autoriser un Pyrrhonien, à soutenir que l'axiome proposé combat évidemment le Mystére, & qu'ainsi l'évidence est en contraste avec la foi. Qui dit évidence, ne laisse aucun lieu, ni à l'explication, ni à la dispute.

Si l'on disoit, par exemple, qu'en Dieu, il y a une nature qui est trois natures, ou trois personnes qui font une seule personne, la contradiction seroit évidente, parce qu'on affirmeroit & qu'on nieroit le même attribut du même sujet pris dans le même sens.

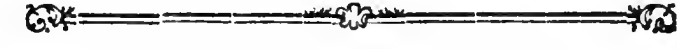
Car on diroit que la nature divine est une & n'est pas une, puisqu'elle est trois natures, & que les Personnes divines sont trois & ne sont pas trois, puisqu'elles sont une seule personne.

Voilà, encore une fois, ce qui accableroit, ce qui détruiroit la raison ; mais tel n'est pas le langage de notre foi. Elle nous apprend simplement qu'en Dieu il y a trois personnes & une seule nature. Nous ne concevons pas ce Mystere ; nous avouons qu'il surpasse toutes nos pensées, qu'il ne nous est pas donné de sonder cette profondeur de l'Etre divin. Mais nous connoissons en même-tems, que notre raison n'en est point blessée ; que les principes de vérité, qui lui servent de flambeau, ne s'éteignent pas vis-à-vis de ce Dogme. Il en est de même des autres Mysteres, tels que l'Incarnation, l'Eucharistie, le Péché Originel, &c. contre lesquels l'Abbé Pyrrhonien de *Bayle*, étale aussi de prétendues évidences, qui se réfutent pourtant, ou qui s'expliquent très-bien. C'est une preuve certaine que le terme d'évidence est prodigué là mal à propos.

On n'imagine pas sans doute qu'un homme tel que *Bayle*, qui entendoit les termes dont il se servoit, ait regardé le Pyrrhonisme, le doute général & réfléchi sur toutes sortes de matieres, comme une heureuse disposition à la foi. C'est pourtant ce qu'il veut prouver. Il prétend ou il feint de prétendre que le Pyrrhonisme est le parti le moins contraire au Christianisme : *Quand un homme*, ajoute-t-il, *sera bien convaincu qu'il n'a rien de bon à se promettre de ses discussions Philosophiques, il se sentira plus disposé à invoquer Dieu, & à lui demander la persuasion des vérités que l'on doit croire, &c.* Ce langage séducteur, répandu dans tous les volumes du Philosophe de Rotterdam, pour faire illusion aux simples, est totalement dénué de sens & de Logique. Car puisqu'on suppose un Pyrrhonisme parfait, n'est-il pas manifeste que cet homme sera profession de douter de tous les points dont on nous parle ici ? Au lieu d'être disposé à invoquer Dieu, pour obtenir la persuasion des vérités de l'Evangile, il mettra en problême, s'il y a un Dieu, s'il faut l'invoquer, si l'invocation peut nous obtenir des graces, si la Religion Chrétienne mérite qu'on

faſſe des vœux pour la connoître, ſi les dogmes & la morale qu'elle enſeigne ſont des vérités, &c. &c. Cette invocation, ces vœux ſont très-bons pour quelqu'un qui eſt perſuadé que Dieu, le ſouverain maître de tout, exige des hommages; qu'il a révélé la maniere dont on doit les lui rendre; que cette maniere eſt compriſe dans le détail des vérités Evangéliques; & qu'enfin pour embraſſer ces vérités avec toute la perfection des ſentimens qui eſt digne de Dieu, il faut implorer le ſecours de ſa grace. Si *Bayle* a imaginé un homme dans cette ſituation, pourquoi le fait-il Pyrrhonien? Et s'il le fait Pyrrhonien, pourquoi lui parle-t-il des choſes, dont un eſprit de cette trempe diſpute ou ſe moque perpétuellement?

Au reſte, ſi on avoit beſoin de conſeil pour s'engager ou pour ſe confirmer dans le Pyrrhoniſme, *les Œuvres de Bayle* & celles de M. de V. en ſont la meilleure école. Mais les gens ſages s'en éloigneront comme d'une caverne dont l'entrée paroît riante & dont les détours menent dans un abîme d'erreurs & de vices d'où l'on ne ſauroit jamais ſortir.



QUERELLES PHILOSOPHIQUES.

Modération des Philoſophes, prouvée par la diſpute de Rouſſeau *avec M.* Hume.

JAmais l'humeur contentieuſe & maligne de nos Charlatans de Philoſophie ne s'eſt montrée avec plus d'éclat, que dans le ridicule procès de *Jean-Jacques Rouſſeau* avec *David Hume*. Pour faire ſentir tout l'odieux de cette querelle, il faut reprendre les choſes d'un peu loin. Vers le milieu du ſiécle, on vit éclorre des Philoſophes, c'eſt-à-dire, une ſociété d'Ecrivains qui avoient coutume de s'appeller ainſi. Les ſots les admirerent, parce qu'ils s'admiroient réciproquement.

Las de leur obſcurité, ils tenterent tout pour en ſortir. Ils s'en prirent à la raiſon, aux loix & aux mœurs. Ils furent promptement célébres, mais leurs ſuccès ne furent pas de longue durée. Cet inſtinct irré-

fiftible qui nous montre encore la vérité, quand nous ne sommes plus capables de la suivre, parloit à tous les cœurs; par-tout on plaida la cause de la Religion. Heureusement ses tristes détracteurs n'étoient ni amusans, ni raisonnables. Systématiques sans invention, Philosophes sans Logique, ils vouloient encore être éloquens en écrivant contre la vertu. Ils eurent cependant des Disciples qui embrasserent leurs opinions sans les comprendre. On les crut ingénieux, parce qu'ils parurent extraordinaires; on leur trouva de la chaleur, parce qu'ils déclamoient continuellement. Ennivrés de ces petits succès, ils firent des *Poëtiques* dont on se moqua, des *Romans* qu'on ne lut point, des *Comédies* qui tomberent; on en fit une sur eux qui réussit. Le Parlement leur imposa silence; la Sorbonne les flétrit; la Police les menaça. Cependant comme ils se vantoient toujours d'être persécutés, ils auroient pu vivre encore assez honorablement, s'il ne se fût trouvé un homme tout prêt à se revêtir de l'admiration publique & à la leur enlever; elle cherchoit un objet. *Rousseau* parut; nourri dans cette Secte qui s'en faisoit honneur, son esprit trop ardent en avoit reçu l'amour des paradoxes, & un orgueil effréné; mais il avoit du sentiment, du génie, une ame élevée, une éloquence vive & sublime. Il vit que le moment lui étoit favorable; il osa mettre au jour ses propres pensées. Il avoit trop d'esprit, pour ne pas sentir que, dès que l'on a corrompu jusqu'à un certain point ses Lecteurs, comme il n'y a plus rien de beau ni de bon à leur dire, ce n'est guere la peine de leur parler.

Jean-Jacques Rousseau s'appliqua d'abord à faire aimer la vertu. Il proscrivit le luxe & la corruption, suite du luxe. Il joignit quelquefois la profondeur du raisonnement à la hauteur des idées, aux charmes du style. Les cœurs qui s'étoient flétris & resserrés, se rouvrirent à sa voix. En lisant ses écrits, celui qui n'étoit que sensible, devint souvent plus juste & plus éclairé. Celui qui n'étoit que juste, acquit des lumieres & de la sensibilité. Heureux s'il s'étoit borné à la morale, sans toucher au dogme!

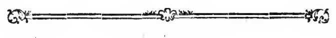
Pour mieux réussir dans le projet qu'il avoit de mener à la vertu par la Philosophie, il décria les autres Philosophes comme des empoisonneurs. Il s'éleva con-

tre les plaisirs du théâtre, que les prétendus Prédicateurs de la sagesse fréquentoient ou cultivoient. Dès lors les Philosophes lui jurerent une haine éternelle. *Jean-Jacques* donna son *Emile*, compilation monstrueuse de tout ce qu'on a dit contre notre Religion. Ce Livre devoit donner, ce semble, des Protecteurs à *Jean-Jacques*, parmi les Philosophes; mais le malheureux ayant été proscrit par des Magistrats respectables qui le poursuivoient en gémissant, les Philosophes ses ennemis découvrirent alors toute leur aversion pour lui. Le sage Philosophe de *Ferney* donna le signal par quelques plaisanteries, où la bile dominoit plus que l'esprit. Le langage de l'envie & du ressentiment y perçoit à chaque ligne. Pour que ses badinages eussent un effet sérieux, il se joignit à ses persécuteurs de Geneve; il travailla sourdement à le faire exclure de sa Patrie, où on lui refusa effectivement un asyle. Ces procédés philosophiques vinrent aux oreilles de *Jean-Jacques*. En écrivant ses *Lettres de la Montagne*, il donna honnêtement quelques coups d'épingle à M. de V. Il se plaignoit de ce que ses Compatriotes, ayant permis l'impression de la *Pucelle* & de plusieurs autres rapsodies infames, n'avoient pas eu la même indulgence pour l'Auteur d'*Emile*, beaucoup moins coupable. Il faisoit sentir sur-tout, que l'Auteur du *Traité de la Tolérance* auroit dû être plus tolérant.

M. de V. fut piqué jusqu'au vif par ces petites égratignures, & il attendit avec impatience le moment de faire jouer toute son artillerie. Il se présenta bientôt. *Jean-Jacques* fut obligé de quitter la Suisse pour l'Angleterre, où il se brouilla avec M. *Hume*. Ce célébre Ecrivain publia un Mémoire qui donnoit à *Jean-Jacques* un air d'ingratitude auprès de quelques personnes. Le Philosophe de *Ferney*, qui a toujours détesté les querelles littéraires, & qui a banni de ses écrits toute apparence de personnalité, saisit cet instant pour l'accabler. Il publie brochures sur brochures; il fouille dans la vie de *Jean-Jacques*; il lui reproche des opprobres connus ou secrets; il se permet les personnalités les plus révoltantes; sans pitié pour les malheurs, & les infirmités de *Jean-Jacques*, il cherche dans les ténébres de quoi cou-

vrir un Philosophe, autrefois son ami, de l'humiliation la plus durable. Les Polichinelles philosophes, s'escrimant sous les drapeaux du Chef de la Secte, se joignent à lui. Ce *Jean-Jacques* qu'ils avoient vanté comme un *Génie*, comme le Philosophe le plus sage, le plus vertueux, & l'*homme le plus éloquent* de son siécle, quand il étoit leur ami, c'est-à-dire, leur admirateur & leur Panégyriste, n'est plus aujourd'hui qu'un *Maître fou*, un *Charlatan méprisable*, un *Diogene manqué*, un *Critique insolent*, qui reçoit l'aumône en secret, & qui refuse des pensions en public. Voilà les beaux exemples que nous donne la Philosophie; malheur aux hommes qui en profiteront!

Væ cæcis ducentibus, væ cæcis sequentibus!



RAISON.

Son usage dans les matieres de la Religion.

I.

LEs Impies crient sans cesse dans ce siécle plus frivole què Philosophique, que la foi rend la raison inutile; mais cette assertion est bien fausse. On n'interdit point à l'homme l'usage de sa raison; on ne lui en défend que l'abus. Qu'il use bien de ce flambeau donné aux aveugles mortels, & il le conduira à la foi.

La raison doit céder à la foi dans les matieres de Religion, comme dans les Sciences les sens doivent céder à la raison, comme les foibles lueurs de la nuit doivent disparoître devant la lumiere du soleil.

I I.

Il faut distinguer dans la foi ses objets & ses motifs. L'usage de la raison est interdit à l'égard de son objet propre & spécial, à l'égard des dogmes qui ne peuvent être connus que par la révélation. Mais quant aux vérités fondamentales du Christianisme, comme l'exis-

tence de Dieu, la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, elles appartiennent à la raiſon comme à la foi ; parce que les lumieres naturelles fourniſſent des preuves évidente de ces vérités. Or, dès qu'on admettra ces dogmes fondamentaux, & les conſéquences qui en découlent, comme la néceſſité d'être juſte, l'eſpérance d'une vie future, on n'aura pas de peine à recevoir les dogmes, dont la croyance paroît la plus difficile.

L'uſage de la raiſon ſeroit tout au moins inutile à l'égard des objets de la foi ; puiſque ces objets ſont au-deſſus de la raiſon. Mais plus celle-ci ſera droite & éclairée, plus l'examen des motifs de la foi ſera utile : pourvu que les paſſions n'apportent point d'obſtacle, car il n'y a point d'évidence qu'elles ne peuvent obſcurcir.

Plus on aura d'abondance d'eſprit, avec la foi, plus la foi ſera facile. Ce n'eſt pas l'eſprit qui eſt à craindre pour elle ; c'eſt la mauvaiſe foi du bel eſprit. Ce n'eſt pas la raiſon d'un Philoſophe vertueux ; c'eſt le libertinage d'un Sophiſte diſſolu.

III.

Quand on examine la Religion Chrétienne, on trouve que malgré l'obſcurité de ſes Myſteres, elle eſt infiniment plus croyable que les différens ſyſtêmes, entre leſquels ſe partagent les Incrédules. Qu'ils impoſent ſilence à leurs paſſions ; que la raiſon ſeule prononce de quel côté ſe trouvera le plus grand poids de perſuaſion ? Ce ſera ſans doute du côté de la Religion. N'eſt-il pas, par exemple, beaucoup plus raiſonnable de dire que l'homme eſt un compoſé de corps & d'ame, & que cette ame ſpirituelle de ſa nature ne peut finir que par le même effort de la Toute-Puiſſance qui l'a créée, que de prétendre que l'homme n'eſt qu'une portion de matiere figurée au hazard, une marionnette qui penſe, raiſonne, diſcute, combine, prévoit, deſire, ſe détermine, choiſit ?

I V.

Que la raison est obscure sans la foi ! Elle peut bien suffire pour enseigner l'existence de Dieu & d'un seul Dieu. Cependant dans combien d'erreurs les Philosophes anciens ne sont-ils point sur la Divinité ? Eh ! qu'il est difficile à l'homme qui ne veut être que Déiste, qu'il ne finisse pas par l'Athéisme.

Delà l'utilité & même la nécessité de la révélation, de cette lumiere qui nous conduit dans les foibles tâtonnemens de notre raison. Les Philosophes modernes lui doivent une grande partie de leur supériorité sur les anciens dans la Métaphysique. Les Déistes de nos jours sont donc des ingrats ; ils veulent tarir la source de nos plus belles & de ne nos plus importantes connoissances.

V.

Nous n'avons jamais eu tant de Philosophes, & si peu de Philosophie, si par ce mot on entend une raison éclairée soumise à la foi. Ceux qui sont le plus parade aujourd'hui de leur raison orgueilleuse sont ceux en qui le bon sens est le plus perverti par les passions ou par l'imagination. La sagesse est bien près de sa ruine totale, lorsque tant d'insensés se couvrent de son manteau.



RELIGIEUX.

Les Religieux sont-ils inutiles à la Société ?

Comme nous n'avons qu'effleuré cette matiere dans l'article MOINES, nous croyons devoir y revenir. Nous avouons d'abord que tout homme est redevable à la Société. Mais il est différente maniere de remplir ce devoir. Le Laboureur tire le grain de la terre ; l'Ouvrier donne ses peines & son industrie ; le Soldat défend la patrie. D'autres fonctions sont plus nobles, & plus utiles encore, quoique moins pénibles. Un Juge

qui décide avec équité, un Philosophe qui forme l'esprit, un Théologien qui développe le vrai culte, ne sont-ils pas préférables à ceux qui ne donnent que des travaux manuels ? Si l'on s'obstine à ne regarder comme vraiment utiles que ceux-ci, il faut donc retrancher les Philosophes, & les Savans attachés simplement à la Littérature & aux Sciences. La Société peut absolument subsister sans eux.

Il n'en est pas de même des Ministres de la Religion, à moins qu'on ne regarde cette sainte Religion comme un hors d'œuvre & une chimere dans l'État. Mais si la Religion est le plus ferme appui de la vertu, le plus solide fondement des empires, regardera-t-on les Moines comme inutiles ? Les peindra-t-on comme des singes faits pour être les jouets de ceux qui les nourrissent ? S'acquitter des devoirs publics du culte, éclairer les hommes, les former à la piété & aux loix de la Patrie ; c'est être très-utile à la Société. Tels sont la plûpart des Religieux. L'Eglise les a mis au nombres de ses Ministres Et quand même plusieurs seroient destinés à une solitude profonde, pourquoi les blâmer ? Blâme-t-on un Savant, qui, borné à former son esprit, passe sa vie dans son cabinet sur les Langues, les originaux & les médaille ? On le respecte. Pourquoi condamner celui qui, pénétré du néant & des dangers du monde, s'en sépare pour vivre seul avec Dieu, pour former son cœur à la vertu ; pour donner à ses Citoyens qu'il ne peut aider par ses œuvres, des prieres vives & sincéres ? Voilà l'esprit de l'état Religieux ; & rien n'est plus conforme, je ne dis pas à l'Evangile, mais à la saine raison.

Dire que les Moines s'imaginent plaire à Dieu par des extravagances & des supplices, ainsi qu'*Amadis* dans sa Roche, ou *Don Quichotte* dans la Montagne noire, ce n'est pas raisonner, c'est insulter. Pourquoi critiquer les mortifications ? Dieu n'en avoit-il pas prescrit aux Juifs ? Les *Rechabites*, les *Nazaréens*, les *Thérapeutes*, ne nous offrent-ils pas le modele d'une vie dure & austére ? S'abstenir comme les *Manichéens*, de certaines choses en haine du Créateur, c'est un crime. Renoncer aux biens, aux honneurs & aux plaisirs, s'affliger volontairement par un es-

prit de Religion, c'eſt un culte agréable à Dieu ; non pas qu'il ſe réjouiſſe de nos larmes, mais ces larmes renferment ce qu'il y a de plus grand dans la pénitence & dans la vertu. Le regret de nos fautes, le deſir de les expier, le détachement des Créatures, ſont le fond & l'eſſence des mortifications Evangéliques. Ce qui afflige la nature, n'en eſt que l'écorce ; & les ſouffrances d'un pénitent tendent moins à humilier le corps, qu'à élever le cœur.

Ce que les Impies appellent ſi amérement le *Monachiſme* n'eſt donc que le renoncement ſincére aux biens & aux plaiſirs de la vie préſente, pour ne s'attacher qu'au Créateur, pour obſerver ſes loix les plus parfaites, pour ne s'occuper que du ſiécle à venir.

Cet état de perfection ſuppoſe la charité la plus pure & la plus vive, pour les hommes, & toutes les œuvres utiles qui peuvent être compatibles avec ce renoncement. Rien donc n'y eſt contraire à la Société ; ſans être occupé dans des affaires civiles ou tumultueuſes, on peut la ſervir très-utilement. Si quelques Religieux s'écartent de leur regle, ſi des Supérieurs étalent un faſte inſolent, ſi des inférieurs baiſſent devant eux une tête humiliée, il faut les blâmer de ne pas ſuivre leur état, mais il ne faut pas anathématiſer l'état même ; on peut condamner quelques membres. Il y en a de mauvais dans toutes les conditions ; mais il y en a auſſi de bons ; & c'eſt ce qu'un œil impartial ſait diſcerner avec juſteſſe.

Le *Monachiſme*, quoique ſi mépriſé par une fauſſe Philoſophie, n'étant donc dans ſon véritable eſprit, que le renoncement au monde, pour pratiquer dans la retraite une vertu plus ſûre & plus parfaite, porté ſur les mêmes principes que la Religion ; il eſt inconſéquent (comme on le fait tous les jours) de vouloir reſpecter l'Evangile, & de critiquer l'état Religieux, qui n'en eſt qu'une fidéle image. Si le *Monachiſme* eſt né en Orient, comme on nous le répete ſans ceſſe ; c'eſt que la Religion Chrétienne y a pris naiſſance. Ce n'eſt ni la chaleur du climat, ni le goût de la ſpéculation qui en a été le principe. Le mépris des faux biens du monde, la crainte de ſes ſcandales, le deſir des lumiéres de la foi, des dons de la grace,

l'impression de vérités éternelles; voilà ce qui a peuplé les premieres solitudes. Cette Philosophie céleste, sans offrir l'attrait des sciences, de la gloire, des biens & des plaisirs, a été bientôt répandue par toute la terre. Non-seulement les Pays chauds de l'Orient, mais les Gaules, l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays du Nord ont été successivement remplis de Monasteres, à mesure que la Religion Chretienne y a été établie.

Mais le mérite, dit-on, *est oublié ou persécuté dans les cloîtres*; mais est-il mieux traité dans le monde? *Le savant modeste & solitaire est la victime du fourbe orgueilleux & intriguant;* mais encore une fois, n'y a t-il pas parmi les mondains, plus de passions, plus d'intrigues, plus de cabales? Les hommes sont hommes par-tout; mais dans l'état Religieux on a plus de moyens de réprimer les vices de l'humanité. *L'espionage*, aujoute-t-on, *qui est un opprobre dans le monde, est un honneur dans les cloîtres.* Mais de quels cloîtres parle-t-on, ce n'est pas assurément de ceux de nos jours, du moins de ceux que nous avons connus. Il est vrai qu'il peut se trouver dans l'état le plus saint, comme dans le plus profane, des ames de boue, des cœurs lâches, qui, pour faire la cour à un Supérieur pusillanime, feront des rapports vrais ou faux dans la vue d'obtenir ou de conserver une petite place: mais ces hommes indignes du nom Religieux sont bientôt démasqués par leurs Confreres. On sent toute l'horreur de leurs procédés & ils ne sont pas mieux vus dans le cloître que dans le monde. Les Supérieurs dédaignent leurs médisances; quelquefois ils les en punissent par le mépris. Enfin *L'espionage* est trop abhorré par tous ceux qui portent l'habit Religieux, pour pouvoir être l'ong-tems en honneur parmi eux.



RELIGIEUSES.

Lettre de la Sœur des Anges , *Religieuse de l'Annonciade, à M. de V., son Neveu.*

QUe vous tenez mal votre parole, mon cher Neveu ! Vous m'aviez promis de respecter la Religion & ceux qui la pratiquent, & ce sont tous les jours de nouveaux outrages de votre part. Que voulez-vous à ces Religieuses, que vous vilipendez dans toutes vos brochures, & que vous peignez comme des esclaves malheureuses ? Vous qui vous piquez d'être humain, pourquoi insultez-vous à leur infortune ? Si elles supportent le joug avec résignation, on doit les admirer ; si c'est avec impatience, il faut les plaindre, & non pas les insulter. Vous parlez sans cesse de faire du bien & vous faites du mal ; vous voulez soulager des infortunés & vous aggravez le fardeau des malheureux. Il ne restoit à de pauvres Religieuses, après l'entier abandon des espérances du siécles, que l'idée qu'on respectoit leur état, & qu'on partageoit leurs peines : & vous, Philosophe sensible, vous consolateur des homme, vous chantre de la vertu, vous leur enlevez cette foible consolation.

Pourquoi voulez-vous ouvrir les Cloîtres ? Vous n'auriez pas aujourd'hui quatre-vingt mille livres de rente, si aucune de vos Parentes n'y étoit entrée. Nos Villes sont remplies de vieilles filles ; & vous vous plaignez sans cesse du mal que font les Couvens. Commencez à sacrifier une partie de votre fortune, à faire établir les célibataires du siécle, & puis vous parlerez de rendre utiles les célibataires de la Religion. Mais je vous connois, mon cher Neveu ; vous êtes bien éloigné de proposer ce projet & de le faire valoir à vos dépens. Il s'agit bien moins de l'intérêt de la population, dont vous vous souciez fort peu, que de celui de votre commerce Typographique qui vous tient fort à cœur. Il faut plaire

aux gens du monde & vous cherchez des ridicules hors du monde.

Ne craignez rien, mon ami, pour l'extinction de l'espece humaine ; elle n'abonde que trop, sur-tout en Poëtes obscénes, & en Philosophes téméraires. A-t-on jamais vu dans aucun siecle (grace à vos sermons sur le luxe) autant de Comédiens, de Baladins, de Farceurs, de Musiciens, de Parfumeurs, de Perruquiers, de Courtisannes qu'on en voit à présent ? l'Egypte n'avoit pas autant de sauterelles. Soyez reconnoissant au moins une fois en votre vie ; & convenez que si vous ne devez pas beaucoup aux Religieuses, vous avez d'assez grandes obligation aux Religieux. Les *Jésuites* vous ont inspiré le goût des Belles-Lettre & de la vertu, & si vous n'avez profité que de la partie la moins importante de leurs leçons, ce n'est pas leur faute. Comment auriez-vous composé votre *Histoire générale* ; sans le secours de ces savans Solitaires dont vous enviez tant les richesses & si peu les vertus ? [M. de V. a avoué lui-même les obligations qu'il a aux Bénédictins dans une lettre à D. *Calmet* que nous avons entre les mains. Elle est écrite de Luneville, où il étoit alors auprès de *Stanislas* : » je préfére, Monsieur, la re» traite, à la Cour, & les grands Hommes aux » Rois. J'aurois la plus grande envie d'aller passer quel» ques semaines avec vous & vos livres. Il ne me » faudroit qu'une celule chaude & pourvu que j'eusse » du potage gras, un peu de mouton & des œufs, » j'aimerois mieux cette heureuse & saine frugalité, » qu'une chere Royale. Enfin, Monsieur, je ne » veux pas avoir à me reprocher d'avoir été si » près de vous & de n'avoir point eu l'honneur de » vous voir. *Je veux m'instruire avec celui dont les li» vres m'ont formé & aller puiser à la source.* Je vous » en demande la permission. Je ferai un de vos Moi» nes ; ce sera *Paul* qui ira visiter *Antoine.* Mandez» moi si vous voulez bien me recevoir ; en ce cas » je profiterai de la premiere occasion que je trou» verai ici, pour aller dans le séjour de la sagesse. » Quand on a écrit des lettres aussi obligeantes, il faudroit s'en rappeller dans le besoin. M. de V. n'auroit pas fait de mauvaises plaisanteries sur D. *Cal-*

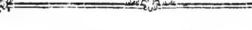
met, qui lui avoit donné des bons dîners, s'il avoit eu un peu de mémoire. Il auroit soutenu son premier ton & n'auroit manqué ni à la décence ni à la gratitude.] Mais il y a plus; les mains laborieuses de ces vertueux Cénobites n'ont-elles pas défriché & fertilisé les Cantons les plus stériles, & peut-être celui que vous habitez? Leurs domaines ne sont-ils pas encore la portion de l'État la plus peuplée & la mieux cultivée? Leurs maisons ne sont-elles pas la ressource de tant d'autres, qu'elles soulagent du poids d'une trop nombreuse famille? Beaucoup de familles illustres n'ont-elles pas été relevées dans leur chûte par elles, & soutenues dans une splendeur utile au service du Roi & au bien du Royaume?

Quand on a de la raison & de l'humanité, peut-on être jaloux des biens Ecclésiastiques? Ne sont-ils pas le patrimoine de ces Communautés, où la plus pure charité s'exerce avec une générosité si héroïque? N'en a-t-on pas donné une partie à ces Hôpitaux, où l'indigence est secourue par un Sexe délicat, *qui sacrifie la beauté & la jeunesse, & souvent la haute naissance, pour soulager ce ramas des miseres humaines, si humiliantes pour notre orgueil & si révoltantes pour notre délicatesse?*

Les biens Ecclésiastiques ne sont-ils pas encore le partage de ces Colleges, de ces Séminaires, de ces Écoles nécessaires plus que jamais à l'éducation de la jeunesse? L'avantage de l'État, celui de la Religion se réunissent pour vous imposer silence. Voyez le *bien* où il est & ne vous piquez pas de chercher un *mieux*, qui seroit peut-être le pire.

Qu'il est mal adroit de se plaindre sans cesse que l'Eglise dépeuple l'État! Il y a soixante ans chaque maison Religieuse (quoique le nombre en fut bien plus grand alors) comptoit au moins le double de sujets plus qu'aujourd'hui. Le Royaume n'en avoit pas moins plus d'un million d'hommes qu'il n'en posséde. Avouez, que ce n'est pas le Clergé séculier ou régulier, qui nuit à la population; & vous qui voulez qu'on tolére les erreurs Monstrueuses des Idolâtres, des Turcs, des Quaker; tolérez les vertus de vos concitoyens. Adoucissez l'acreté de vos déclamations

déclamations contre les Religieux & sur-tout contre les Religieuses. Tandis que vous vomissez votre bile contre nous, il y a peut-être trois mille Solitaires vertueux, qui levent des mains pures au Ciel, pour détourner les fléaux prêts à fondre sur vous. » Donnez-» lui, disent-ils au Pere des miséricordes, la paix, la » santé & le bonheur; que son cœur se tourne vers » vous; qu'après vous avoir blasphémé, il s'occupe » à vous servir, à vous louer; qu'ayant vécu en » Ange de ténébres, il reconnoisse ses erreurs, ses » égaremens, & qu'il finisse comme un Ange de lu-» miere. « Je me joins à ces bonnes ames, mon cher Neveu, & c'est dans ces sentimens que je suis tout à vous, &c, &c.



RELIGION.

§. I.

Pensées sur la Religion.

L'Auteur du Livre des *Mœurs* établit pour maxime, *que le Sage doit se faire une loi de ne donner jamais d'atteinte au culte dans lequel il est né*, & de le respecter du moins par son silence. Cependant il attaque la Religion Chrétienne, & même avec assez peu de ménagement. Beaucoup d'autres Ecrivains incrédules posent comme lui cette maxime en principe, dans le tems même qu'ils la violent. Ils sont comme le Pédant de la Comédie, qui parloit beaucoup pour engager à se taire. Ils insultent la Religion de leur pays, en disant qu'il faut laisser chacun tranquille dans sa Religion.

Ces hommes inconsidérés ne songent pas qu'il y auroit beaucoup à perdre pour eux-mêmes, s'ils réussissoient à briser ce frein de la méchanceté humaine. Les Incrédules sont ceux qui exagerent le plus cette méchanceté. Ils se plaisent à avilir les hommes, pour rabaisser le Créateur des hommes. Mais si nous avons tant de mal à craindre de nos

ſemblables ; pourquoi anéantirions-nous cette Religion ; qui non-ſeulement ordonne d'aimer nos ennemis & de leur faire du bien, mais qui défend encore de les haïr & de leur nuire. Que les Impies la ménagent donc comme leur protectrice ; par intérêt, ſi ce n'eſt par reconnoiſſance ; enfin par rapport à cette vie, s'ils n'en croient point d'autre.

II.

Quand les Apologiſtes de la Religion diſent, que la ſource la plus ordinaire de l'incrédulité eſt dans l'intérêt que les libertins ont que la Religion ſoit fauſſe, les Incrédules crient à l'injuſtice. Mais leurs chefs ſavent bien que ce n'en eſt point une, parce qu'ils connoiſſent mieux que perſonne leurs proſélites. Je les ai ſouvent vu rougir à la fois de leurs conquêtes & s'en repentir. Dans le même homme ils avoient ſéduit un ſot, & rompu la chaîne d'un ſcélérat.

Citons le témoignage & les aveux d'un Philoſophe célébre, M. d'*Alembert*. Voici comme il s'exprime dans celui des écrits qu'il a intitulé : de *l'abus de la critique en matiere de Religion*. » On ne ſauroit, dit-il, » ſe diſſimuler que les principes du Chriſtianiſme ſont » aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand » nombre d'écrits. Il eſt vrai que la maniere, dont » ils le ſont pour l'ordinaire, eſt très-capable de » raſſurer ceux que ces attaques pourroient allarmer. » Le deſir de n'avoir plus de frein dans ſes paſſions, » la vanité de ne pas penſer comme la multitude, » ont fait plutôt encore que l'illuſion des Sophiſmes, » un grand nombre d'Incrédules, qui, ſelon l'expreſ- » ſion de *Montaigne*, tâchent d'être pires qu'ils ne » peuvent. »

M. d'*Alembert* ajoute plus bas. » Quand on ſe » contentera de dire à un Athée, qu'il n'eſt pas » d'Athée de bonne foi, & que l'Athéiſme a ſa » ſource dans le libertinage du cœur, on aura ſans » doute raiſon en général. » M. d'*Alembert* remarque enſuite, & ſon obſervation eſt également juſte & importante, qu'il faut être d'autant plus réſervé à accuſer d'impiété des Ecrivains célébres, qu'on fournit par-là une autorité au vulgaire des Incrédu-

les. » L'autorité, ajoute-t-il, est le grand argument » de la multitude ; & l'incrédulité, disoit un homme » d'esprit, est une espece de foi pour la plûpart des » Impies. »

Ce mot est en effet très-digne d'un homme d'esprit, parce qu'il est également juste & ingénieux.

III.

C'est un malheur & un crime de n'avoir point de Religion ; mais c'est une folie de s'en vanter. Le comble de la folie & du crime, c'est de répandre l'irréligion par ses discours & par ses écrits ; c'est, selon l'expression de M. *Rousseau* de Geneve, cette fureur de faire des Prosélites qui semble animer les Incrédules. (Lettre à M. d'*Alembert*, page 50.)

La probité d'un Incrédule, du moins d'un Matérialiste, d'un Athée, a besoin d'être bien connue pour être crue.

On peut dire des Incrédules, bien plus encore qu'on ne l'a dit des Princes, *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Les cœurs, les bons cœurs, seuls dignes de ce nom, sont très-rares ; mais ils le seroient bien davantage encore, si la grace n'en formoit pas dans ceux à qui la nature en a refusé. Par elle, le riche avare, avide & dur, devient sensible à la misere du pauvre, & répand ses richesses dans leur sein. Par elle, l'homme naturellement borné à lui-même, resserré en lui-même, s'étend & s'ouvre à tous les autres hommes. Adorateur d'un Dieu leur pere & le sien, il les regarde comme ses freres. Ce qu'on appelle ordinairement un Philosophe, est à peine capable d'amitié. La Religion ne défend point ces sentimens à un Chrétien, mais elle l'épure & l'ennoblit par la charité. Alors, ce qui est permis ne prenant rien sur ce qui est commandé, les amitiés particulieres ne nuisent pas à la charité générale.

IV.

Les progrès de la Religion ont toujours étonné les Incrédules. Ils ont osé dire que *Constantin* en fut le principal mobile, & que ce Prince n'avoit embrassé le

Christianisme, que par politique & par intérêt. Mais en avançant ce paradoxe, on n'a pas senti que si par-là on enlevoit à la Religion Chrétienne le préjugé que forme en sa faveur la conversion de ce Prince, on lui fournissoit une de ses plus fortes preuves, en convenant de la promptitude de son établissement. En effet, la conversion politique de *Constantin* supposeroit toujours, que de son tems les Chrétiens faisoient déjà le plus grand nombre dans l'Empire, & que par conséquent les progrès du Christianisme avoient été extrêmement rapides, malgré tous les obstacles réunis.

De toutes les preuves de la vérité du Christianisme, la plus frappante peut-être, c'est qu'il ait été embrassé dès sa naissance par des Savans & des Philosophes. D'un côté, de pareils hommes n'ont pas cru sans preuves. De l'autre, les faits sur lesquels ces preuves sont fondées, étoient pour eux des faits tout récens, & dont par conséquent il leur étoit bien aisé de constater le vrai ou le faux. Comment donc auroient-ils pu s'y tromper? Il ne seroit pas téméraire de croire ces faits sur leur seule parole. C'est ce qui a fait dire à saint *Augustin* : comment peut-il y avoir encore des Incrédules depuis que les Philosophes ont cru. *Cur ergo Philosophis credentibus, infidelis non credet?*

Des hommes vulgaires m'attestent un fait; je suis d'autant plus réservé à le croire, que ce fait est plus extraordinaire. Mais si ce sont des hommes éclairés qui me l'attestent, je le crois d'autant plus aisément qu'il est plus merveilleux, parce qu'alors ils auront été eux-mêmes plus difficiles à croire. C'est un de ces cas où l'objection se tourne en preuve.

V.

Si c'étoit des gens d'esprit, qui eussent prêché la Religion Chrétienne, & des impies qui l'eussent crue, peut-être n'y auroit-il eu en cela rien d'étonnant; mais ç'a été tout le contraire. Les simples ont prêché, & les gens d'esprit ont cru.

Douze pauvres pêcheurs sont les Apôtres d'un autre pauvre comme eux, &, qui plus est, mort d'une mort déshonorante, & comme criminel.

Saint *Chrisostome* les représente au sortir du Cénacle, se partageant entr'eux l'Univers; & leur adressant la parole, » sans doute, leur dit-il, que vo» tre maître, en vous envoyant, vous a fourni des » moyens proportionnés à l'exécution d'un projet » si extraordinaire? Point du tout; nous n'en con» noissons pas d'autres que la confiance sans bornes » que nous avons en sa parole : il nous a dit, *allez*, » *enseignez toutes les Nations*; nous lui obeissons. Nous » allons enseigner l'Univers, c'est à lui de faire le » reste. »

Si le prédicateur d'une nouvelle Religion prêche des dogmes qui révoltent l'esprit, & une morale qui révolte le cœur, il faudra des miracles pour qu'il réussisse; c'est le cas de JESUS-CHRIST. Si au contraire il prêchoit des dogmes déjà reçus, ou qui du moins ne choquassent point la raison, & une morale qui flattât les passions, il faudroit des miracles, pour qu'il ne réussit pas; c'est le cas de *Mahomet*.

Les Apôtres, à l'exception de saint *Paul*, étoient méprisés par les autres Juifs, & la Nation entiere l'étoit beaucoup par toutes les autres Nations. Ainsi le plus grand obstacle à l'établissement du Christianisme, étoit peut-être son origine. Pour les Juifs, c'etoit de venir en Galilée, & pour les Païens de venir de Judée.

On sait que l'Empereur *Julien* affectoit d'appeller les Chrétiens *Galiléens*; cependant ce sont ces Galiléens qui ont persuadé d'abord un nombre de Juifs, très-grand en soi, quoique petit en comparaison du reste du nombre de la Nation; ensuite un nombre infini de Romains & de Grecs.

» Douze hommes, dit M. *Bossuet*; douze hommes » d'une nation & d'une profession méprisée annoncent » un Dieu crucifié; & non-seulement ils font croire » en lui, mais ils le font imiter. » Là, poursuit l'éloquent Prélat, » là périssent & s'évanouissent toutes les » Idoles, & celles qu'on adoroit sur des Auteis, & » celles qu'on servoit dans son cœur. Celles-ci avoient » élevé les autres. »

D'une part, rien de plus éclatant que les miracles de JESUS-CHRIST; de l'autre, rien de plus crédule que les Juifs. Comment donc, parmi eux, le plus

grand nombre n'a-t-il pas cru ? Cela s'explique fort aisément. Jesus-Christ ne portoit pas les caractéres qu'ils vouloient trouver dans leur Messie. Mais le petit nombre qui a cru, a fait croire les Nations. Cela seroit inexplicable sans les miracles, & à peine suffisent-ils pour l'expliquer. Mais la puissance qui les opéroit, agissoit encore sur les mœurs, & c'étoit-là ses plus grands prodiges. Il n'appartient qu'à la vérité de persuader avec tant de force, & Dieu seul peut inspirer tant d'amour pour la vérité.

VI.

Une infinité de Chrétiens périssent par le martyre, & les autres se vouent à la continence. Cependant leur nombre croissoit de jour en jour, & le Christianisme s'établissoit par la virginité & par la mort. C'étoit pour lui un germe de fécondité & de vie.

Si le Fanatisme, dit l'Auteur des *Pensées Philosophiques*, *a eu ses Martyrs, comme la vraie Religion, comptons les morts & croyons.* J'y consens, & je répéte après lui : *comptons les morts & croyons* ; mais j'ajouterai : comptons aussi les hommes vertueux ; vertueux, dis-je, non-seulement de la vertu Chrétienne méprisée par les Incrédules, mais encore de celle qu'ils vantent, la vertu de *Titus* & de *Marc-Aurele* ; la vertu généreuse, bienfaisante ; comptons ces hommes à l'aspect desquels les Païens s'écrioient : *voyez comme ils s'aiment les uns les autres.* Enfin, comptons les hommes éclairés, les grands esprits, depuis la naissance du Christianisme jusqu'à nos jours. Mettons d'un côté les Incrédules les plus fameux, & de l'autre les génies les plus beaux & les plus élevés, & cependant les plus dociles & les plus fidéles ; dans les premiers siécles de l'Eglise, les *Basile*, les *Chrysostome*, les *Jérôme*, les *Augustin*, &c. dans le siécle, les *Bourdaloue*, les *Bossuet*, les *Pascal*, les *Malebranche*, &c. Encore une fois, comptons-les, & croyons.

Dieu n'a pas voulu que la vérité de la Religion Chrétienne fût si évidente, qu'on ne pût y opposer aucune difficulté. On y en oppose donc, & ses Apologistes ne les ont pas dissimulées. Elles sont de deux sortes ; les unes pourroient être appellées savantes ;

les autres Philosophiques. Mais si ces difficultés sont la vraie & unique source de l'incrédulité, si ces objections sont les preuves des Incrédules, étoient-elles ignorées des grands hommes, que nous venons de nommer ? Qui connoissoit mieux les difficultés savantes, qu'un *Jérôme* & un *Bossuet* ; les difficultés Philosophiques, qu'un *Augustin*, un *Pascal* & un *Malebranche* ? Qu'on me cite, je ne dis pas leurs supérieurs, mais leurs égaux, parmi les Incrédules les plus célébres par leur érudition & par la Philosophie. Je le répéte donc encore : *comptons & croyons.*

§. II.

Pensées de deux Philosophes (*) *sur la Religion.*

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la Religion manque ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de la vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? R.

Une derniere ressource à employer contre l'Incrédule, c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion si aimable, qu'il ne puisse lui résister.

Quel argument contre l'Incrédule que la vie du vrai Chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour son cœur quand ses amis, ses enfans, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! Quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'Auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra

(*) M. *Rousseau* & M. de *Montesquieu*. Les combats que ces deux grands hommes ont livré à quelques dogmes du Christianisme, donnent beaucoup de force à ce qu'ils ont dit en sa faveur. Nous distinguerons leurs réflexions par la 1ere. lettre de leur nom.

briller l'image du Ciel dans sa maison! Quand une fois le jour il sera forcé de se dire : *non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain regne ici.* R.



Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve; elle a sa racine dans le même instinct; que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa beauté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit, mais la mal adresse. Enfin que le caractére & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle aussi long-tems qu'il ne sera point défiguré; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure, qui n'a point parmi les êtres sensibles de modele auquel on puisse la comparer? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altére & se modifie insensiblement dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés? Adorons l'Etre éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. R.



Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est une

fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes ; & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, lès intelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leur paſſions ; ils arrachent du fond des cœurs le remord du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes ; je le crois comme eux, & c'eſt à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enſeignent, n'eſt pas la vérité. R.



La Religion eſt toujours le meilleur garant que l'on puiſſe avoir des mœurs & de la probité des hommes. M.



L'homme pieux & l'Athée parlent toujours de Religion ; l'un parle de ce qu'il aime ; l'autre de ce qu'il craint M.



Un Prince qui aime la Religion & qui la craint eſt un lion qui céde à la main qui le flatte, ou à la voix qui l'appaiſe. Celui qui craint la Religion & qui la hait, eſt comme les bêtes ſauvages, qui mordent la chaîne qui les empêche de ſe jetter ſur ceux qui paſſent. Celui qui n'a point du tout de Religion eſt un animal terrible, qui ne ſent ſa liberté, que lorſqu'il déchire & qu'il dévore. M.



La Religion du Ciel ne s'établit pas par les mêmes voies que les Religions de la terre. La Religion Chretienne a-t-elle résolu d'entrer dans un Pays? Elle fait s'en faire ouvrir les portes ; tout les instrumens sont bons pour cela ; se cache-t-elle dans les lieux souterrains? Attendez un moment, & vous verrez la majesté impériale parler pour elle. Elle traverse, quand elle veut les mers, les rivieres & les montagnes. Ce ne sont pas les obstacles d'ici-bas qui l'empêchent d'aller.

Etablissez des coutumes, formez des usages, publiez des édits, faites des loix, la Religion Chretienne triomphera du climat, des loix qui en résultent & des Législateurs qui les auront faites. Dieu, suivant les décrets que nous ne connoissons pas, étend ou resserre les limites de sa Religion.

Dieu permet que sa Religion cesse d'être dominante en plusieurs endroits ; non pas qu'il l'abandonne, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier. M.



La prospérité de la Religion est différente de celle des empires. Un Auteur célébre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du Chretien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'Eglise, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs sont les tems de sa gloire, & que lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le tems ordinaire de son abaissement. M.



La Religion Chrétienne enveloppe toutes les passions ; elle n'est pas plus jalouse des actions que des desirs & des pensées ; elle ne nous tient point attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable

de fils ; elle laisse derriere elle la justice humaine ; pour commencer une autre justice ; elle est faite pour nous mener sans cesse du répentir à l'amour, & de l'amour au répentir ; elle met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juste & le médiateur un grand juge.



Ce n'est pas assez pour une Religion d'établir un dogme, il faut qu'elle le dirige. Ainsi la Religion Chrétienne nous fait espérer un état que nous croyons, non pas un état que nous sentons. Tout, jusqu'à la résurrection des corps, nous mene à des idées spirituelles. M.



RÉSURRECTION.

Ascension de JESUS-CHRIST, *& exécution de ses promesses.*

QUI croire, ou les Apôtres, qui disent avoir vû, touché, écouté plusieurs fois pendant quarante jours JESUS ressuscité, & qui, en preuve de tout cela, font des miracles, en communiquent le don, persuadent à l'Univers, & donnent leur sang pour certifier cette Résurrection & Ascension, ou les Juifs, qui disent que ce sont les Disciples qui ont furtivement enlevé son corps mort, qu'ils ont dit ressuscité : les uns ou les autres sont-ils des imposteurs ?

Si les Gardes étoient endormis, peuvent-ils dire qu'on l'a enlevé ? Comment au bruit de l'enlevement ne se sont-ils point éveillés ? Comment au lieu d'être punis de leur négligence, ont-ils encore reçu de l'argent ? Ces Gardes se plaignent-ils d'avoir été for-

tès? Certes ils n'ont quitté leur poste le troisieme jour que par la frayeur de l'éclat de JESUS ressuscitant. Les précautions contre la violence ou le vol des Disciples étoient trop bien prises. On n'a fait aucune perquisition contre les Apôtres; ils prêchent JESUS ressuscité; toute la Synagogue ne dit mot; aucune procédure contre ces violateurs des sceaux publics, contre ces sacrileges qui font un usage si impie de leur manœuvre. On se contente de les faire taire, on craint que des informations ne constatent encore davantage la résurrection de JESUS.

Pourquoi le ressuscite ne se montra-t-il pas à tout Jérusalem, dit l'incredule?

Mais pourquoi s'il y a un Dieu, dit l'Athée, ne brille-t-il pas à nos yeux? C'est ainsi que le Déiste raisonne sur la Résurrection de JESUS-CHRIST; mais à qui JESUS auroit-il dû apparoître? Combien de tems? Combien de fois? S'il avoit apparu aux Juifs, pourquoi ne se feroit-il pas montré aux Gentils, à tout l'Univers, dans tous les tems? Pourquoi pas maintenant? Plaintes insensées! L'incrédulité ne seroit jamais contente. Elle auroit dit encore ou que le CHRIST n'étoit pas mort ou que c'étoit un fantôme. Les Juifs se rendirent-ils à la descente visible du Saint-Esprit sur les Apôtres? Enfin, la Résurrection, l'Ascension du Sauveur, ne devoient être crues, que sur le témoignage éprouvé des Disciples. Or ce témoignage rendu est aussi certain que la vue même publique de JESUS ressuscitant & montant au Ciel: car voici les caractéres de leur témoignage.

Les Apôtres ont vu JESUS ressuscité; ils l'ont touché, entendu parler, vu manger, marcher, ils l'ont examiné, éprouvé en toutes manieres. Ils ont été d'abord défians, incrédules, mais il ont été enfin forcés à convenir de sa Résurrection. Ces témoins ont été en grand nombre; de tout sexe & condition. L'épreuve a été longue, diversifiée & circonstanciée: ils ont été désintéressés dans ce point, ennemis même de JESUS-CHRIST. Tous ensemble ils en ont été si convaincus, qu'ils ont fait des miracles confirmatifs, & qu'ils sont mort dans les tourmens pour le soutenir, & cela sans se dédire, ni se contredire. Trouvera-t-on jamais pour

aucun fait un témoignage si solidement appuyé? Entrons dans le détail.

1°. Malgré les annonces de la Résurrection du Sauveur, ils n'y comprennent rien. On va le troisieme jour avec des parfums pour embaumer son corps; les femmes ne le trouvent plus dans le tombeau; elles vont dire aux Apôtres, qu'on a enlevé le corps & qu'elles ne savent où on l'a mis. Deux Apôtres y courent. Ils voient la pierre levée, le linceul de côté & le suaire plié, & rien autre chose. Cependant ils ne concluent encore aucune résurrection; malgré le rapport des Anges & des femmes à qui le Sauveur a parlé, ils ne croient point, tout leur paroît un reve & un songe.

2°. Deux Disciples aussi touchés de ces nouvelles, retournent à leur premiere profession sans aucune espérance. En chemin, JESUS se joint à eux; il se fait connoître; ils rapportent aux autres, qu'ils ont vu le Seigneur: néanmoins, *nec illis crediderunt*. Les Apôtres ne se rendent qu'aux preuves multipliées. JESUS paroît donc au milieu d'eux, il rassure leur frayeur: *c'est moi*, leur dit-il: *regardé mes mains & mes pieds, touchez-les*; *voyez*; *un esprit n'a ni chair ni os*, comme j'en ai. Ils ne croient pas encore. Il ajoute: *avez-vous ici quelque chose à manger*? Il mange devant eux du miel, & d'un poisson roti, & prenant les restes, il les leur donne, en disant: ce que vous voyez est l'accomplissement de ce que je vous disois vivant avec vous; il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprissent le sens des Ecritures.

3°. *Thomas* n'est point à cette entrevue. Ses freres lui assurent qu'ils ont vu le Seigneur; il n'en croit rien, il ne s'en rapporte qu'à lui-même. Les autres n'avoient que vu, mais il veut toucher, mettre ses doigts & ses mains dans les trous des plaies de son corps. Il fit toutes ces épreuves, avant que de croire & de se rendre. J'omets les autres apparitions sur la mer de Tibériade, sur la montagne de Galilée où JESUS se fit voir, & parla à plus de cinq cens personnes assemblées, & dans la derniere entrevue il s'éleva à leurs yeux dans le Ciel. Certes, les Apôtres pendant quarante jours s'assurent de sa Résurrection par les instructions qu'il leur donne sur les Mysté-

res; sur les cérémonies de son Culte, sur le plan de son Eglise. Quel nombre de témoins! Qu'ils sont sur leurs gardes! Ils ont pris plus de précautions que nous n'en eussions exigé. Peut-on se mefier de leur témoignage?

4°. Il est d'autant plus certain, que les Apôtres étoient très-intéressés à ne pas croire cette Résurrection; car avec un Peuple tel que les Juifs prévenus pour leur Temple, pour leur Culte, & pour leurs Pontifes, à quoi s'exposoient-ils de prêcher un fait qui tendoit à tout bouleverser & à donner pour Messie celui qui ne l'étoit pas, s'il n'étoit pas véritablement ressuscité? Ils avoient pu suivre Jesus par ambition pendant sa vie; mais si leurs projets ont échoué à la Croix, si leur Maître est toujours mort, quelle honte d'avoir été duppes! Ils doivent se cacher ou convenir de leur méprise. Au lieu de se taire, ils publient sa gloire; ils citent tous les témoins, les lieux, les circonstances de ses apparitions & de son Ascension. Personne ne les dément, ne les décele. S'ils sont fourbes, peuvent-il avoir tant de complices, sans religion, sans foi, sans remords & sans trahison?

5°. Cependant leur vertu, leur zéle, étonne l'Univers. On les voit charitables, humbles, doux, patiens, généreux, intrépides. En prêchant, ils bravent les périls, ils essuyent les tourmens; ils renversent les Idoles, ils ne pensent qu'à glorifier Dieu, qu'à lui procurer de vrais adorateurs; ils n'aspirent qu'au Ciel. Tant de beaux traits sont-ils dans des Imposteurs & des Scélérats, tels qu'ils seroient, s'ils n'eussent été assurés de la Résurrection & de l'Ascension du Sauveur?

6°. Mais voici un témoin de ces deux Mystéres, pris d'entre les ennemis les plus déclarés, *Saul* plein de fureur contre les Disciples de Jesus, il les cherche, il les persécute à toute outrance; Jesus se montre à lui en plein jour, le terrasse, le change en Apôtre même. Sans autre Maître, le voilà instruit de tout l'Evangile & en état de prêcher, & de confondre les Juifs & les Gentils. On fait ses succès. Il a fallu un coup de foudre pour le persuader, mais il l'est, & c'est un témoin qu'on ne peut recuser.

Tous ces témoins ont vu l'accompliſſement des promeſſes qui leur avoient été faites. Ils ont opéré les miracles annoncés ; ils ont parlé les langues ; ils ont chaſſé les démons, guéri les malades ; leurs diſciples les ont renouvellés, en confeſſant comme eux JESUS reſſuſcité & glorieux. Ils ſont morts dans ce témoignage au milieu des tortures ; ce témoignage eſt donc aſſuré. Qui ne ſe rend pas à ce poids de preuves eſt impénétrable à toute vérité.

OBJECTION. » Doit-on plus de croyance à la Ré» ſurrection, à l'Aſcenſion de JESUS, qu'on en doit » à l'apparition de *Romulus*, au Sénateur *Proclus*, » qui le vit enſuite s'élever au Ciel ? »

RÉPONSE. Que le fondateur de Rome ait été aſſaſſiné ou écraſé de la foudre, n'importe. On eſt ſûr de ſa mort, & le Peuple crut ſon apothéoſe ; mais quelle comparaiſon entre une apparition d'un moment & des entrevues fréquentes, longues & reitérées ? *Proclus* vouloit cacher par cette fable le meurtre. Il parle ſeul, il n'a ni témoins, ni preuves. Il fit comme *Numerius-Atticus*, qui pour conſoler l'Impératrice *Livie*, aſſura avec ſerment, avoir vû monter au Ciel *l'ame* d'*Auguſte*.

OBJECTION. » Mais *Proclus* prophétiſa en même » tems que le Peuple Romain ſeroit le maître de » toute la terre, & Rome la capitale du monde ? »

RÉPONSE. La Prophétie étoit plus ancienne & répétée cent fois par les Orateurs. Le ſoupçon étoit fondé ſur le caractére d'un Peuple ſobre, ambitieux & guerrier.

7°. JESUS a communiqué aux Apôtres le Saint-Eſprit, le don des langues & des miracles. Saint *Luc* dans ſes Actes en décrit l'hiſtoire & les preuves. Cette deſcente du Saint-Eſprit eſt annoncée par un grand vent & par des langues de feu qui ſe fixent ſur chacun. Voilà les Diſciples changés, pleins de lumieres & de zèle ; ils publient les merveilles du Seigneur. Tout le monde accourt. Les Peuples divers les entendent avec étonnement. Voilà le fait. Or, qui a été leur maître ? Qui a pu dans une langue les former toutes en même tems avec la dignité & l'énergie propres à toucher tant d'auditeurs ? Ici l'artifice, l'illuſion ſont-ils poſſibles ? Tous ces Peuples

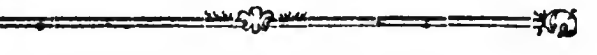
Peuples ont-ils pu être trompés, devenir fourds ou vifionnaires ? Tant d'etrangers fe font-ils entendus avec les Apôtres, qu'ils ne connoiffent pas ? Leur nombre, leur religion rendent le complot impoffible. Soupçonnera-t-on les Apôtres d'avoir appris toutes les langues ? En quel tems, ou de qui ? Quand JESUS-CHRIST auroit employé toute fa vie à les former, ils étoient trop groffiers, trop ignorans. D'ailleurs, peut-on leur apprendre à fe faire entendre à toutes les Nations par un feul & unique langage.

Si ces faits font inventés ; à quoi s'expofe faint *Luc* devant tant de Juifs & de Gentils ? Cependant ils ont été crus, nul ne les a difputés ; ils font donc vrais ? Il y a plus : c'eft que ce don des langues, communiqué aux fidéles, a été admiré de tous les Païens, à Rome, en Grece, en Afie. Les Apôtres avoient donc prêché dans les langues de chaque Peuple, Latin aux Romains, Grec aux Corinthiens, &c. &c. ? Ainfi chaque Peuple étoit témoin de ce don des langues.

8°. Le fait des miracles opérés par les Apôtres eft auffi inconteftable. (*Act.* ch. 3.) Le perclus de naiffance eft âgé de quarante ans. On le porte tous les jours à la porte du Temple la plus fréquentée. Il eft connu devant tous, & en un moment il eft guéri. Il faute de joie au milieu de la foule qui le reconnoît. *Luc* a-t-il été démenti par quelqu'un ? Pouvoit-il tromper fur la mort d'*Ananie* & de *Saphire* ? Pouvoit-on croire que l'ombre de *Pierre* guériffoit les malades expofés dans les rues, à moins que cela ne fût publiquement certain ? A-t-on pu douter ou contefter la guérifon du Paralitique *Enée*, étendu fur fon lit depuis huit ans ; & operé par le feul nom de JESUS-CHRIST ; la réfurrection de *Tabithe* à Joppé ; l'aveuglement de *Barjefu* à Paphos, qui convertit le Proconful Romain : le rétabliffement de l'Homme perclus, fait par faint *Luc* à Liftres, miracle fi notoire que les habitans prennent les Apôtres pour des Dieux ; celui du jeune homme tombé du troifieme étage & brifé, & cela devant les témoins de Troade ; celui que fit faint *Paul* devant les Infulaires de Malte, &c ?

La fondation de tant d'Eglifes affure, & les mi-

racles qui ont autorisé les Apôtres à les établir, & la conviction générale de la vérité & de la notoriété de ces miracles. Saint *Paul* y rappelle toujours les fidéles, ou fervens, ou chancelans, comme au fondement inébranlable de leur foi. Ce don des Langues, des Miracles, des Prophéties, communiqué aux fidéles, étoit si public, si commun, que saint *Paul* fit des réglemens pour l'usage & pour le fruit qu'on en devoit faire. Auroit-il pu en imposer jusqu'à ce point, si on n'avoit rien vu ni entendu d'extraordinaire? Il reste donc établi que les promesses de JESUS-CHRIST aux Apôtres ont été parfaitement accomplies, & que ces promesses confirment la réalité de sa Résurrection & de son Ascension.



RÉVÉLATION.

§. I.

Nécessité d'une Révélation.

I. L'Homme, ce Roi de la nature, naît sujet à l'ignorance, aux passions, aux miséres & à la mort. Que d'erreurs & d'écarts dans le brillant de sa raison! Que de bassesses & de révoltes dans la grandeur de sa destinée! Son ame immortelle est asservie aux sens & subjuguée par les Créatures. D'où viennent ces contrariétés, cette double loi, cette opposition au bien? De l'aveu des Païens-mêmes, l'homme ainsi dépravé n'est pas sorti tel des mains de son Créateur. Quelle est l'origine de ce déréglement? La révélation seule peut dénouer cette énigme.

II. La Religion naturelle nous donne, il est vrai, certains principes; mais nous fournit-elle des motifs efficaces pour combattre nos contradictions & pour remplir nos devoirs? Offre-t-elle des remédes à nos maux, des ressources à nos chûtes, des objets à nos desirs & à nos besoins? Quelle récompense assure-t-elle à la vertu? Quelle punition au vice? Les plus

fages Philofophes eurent quelques notions de Dieu, de l'homme & de fes devoirs. Mais dans ce peu de lumiéres, que de ténebres & d'extravagances! Leur fcience n'aboutit qu'à les rendre vains, fuperftitieux, idolâtres. L'homme a donc befoin d'un nouveau flambeau qui éclaire & dirige mieux fa raifon. Jufqu'ici elle a été infuffifante; & les hommes n'ont fait que l'obfcurcir par leurs erreurs & leurs vices.

III. L'homme, fait pour la Religion, doit à Dieu un culte réglé & convenable. Or; au milieu de tant de Religions, fi oppofées, qui fe difent établies fur la raifon, qui le fixera fur celle qu'il doit fuivre? De plus, il faut un culte public, pour la Société; que dira la raifon fur ce détail? Il faut donc que Dieu daigne nous inftruire tous; car il ne peut être indifférent fur toute forte de culte. Sa fageffe, qui a tout réglé dans l'Univers, n'a pu l'abandonner au caprice de chaque tête. Son culte intéreffe fa gloire, & il eft le premier devoir de la Créature. En voulant être honoré, il ne peut agréer qu'un culte digne de lui. Il a donc déterminé les louanges, les rits & les victimes qui lui plairoient: & comment les difcerner fans fa révélation?

Qu'on ne dife pas que, comme un Roi ne s'amufe pas à regarder des fourmis, Dieu, à plus forte raifon, fe foucie peu de nos hommages. La différence eft infinie. Un Roi n'eft, ni le créateur de la fourmi, ni le maître de la nature. Son efprit & fon attention font bornés. Dieu eft l'intelligence infinie; rien ne l'occupe, ni le diftrait. Le Soleil éclaire, échauffe la boue, fans s'abaiffer. La petiteffe du fujet fait voir la grandeur & la bonté du Maître. En un mot, fi Dieu ne connoît rien, il eft fans intelligence; s'il voit, & qu'il fe contente de tout, il eft fans difcernement, fans fageffe; s'il ne récompenfe pas plus celui qui l'honore, que celui qui l'outrage, il eft fans juftice; il n'eft point Dieu. Ainfi tout homme qui raifonne eft convaincu qu'il a des loix, des devoirs, & des inclinations contraires à ces devoirs; que ces contrariétés de bien & de mal, de grandeur & de miféres, ne peuvent venir ni de lui, ni de Dieu, mais de quelque punition extraordinaire qu'il ne peut connoître dans fa fource que par une nouvelle lu-

miere d'en haut. Sans cette révélation, l'homme eſt un criminel ſans cauſe, un ingrat ſans culte, un malade ſans remédes, & un myſtere incompréhenſible : c'eſt un inſenſé qui marche dans les ténébres, & qui meurt dans le déſeſpoir. Mais la révélation eſt un fait, & on ne diſpute point contre les faits.

§. II.

Exiſtence de la Révélation.

La certitude de la révélation ne peut ſe tirer que de l'évidence des faits qui la prouvent. Je ne doute point, qu'il y ait eu un *Céſar*, un *Mahomet*. L'hiſtoire le dit; & quand une foule de témoins me certifient une choſe, quelque anciens & éloignés qu'ils ſoient, dès qu'ils parlent de bonne foi, le bon ſens croit leur témoignagne; mais où trouver ces témoins véridiques de la révélation ?

J'ouvre les Hiſtoires; je fouille chez les Nations les plus connues; mais je ne découvre par-tout qu'ignorance, erreur & ſuperſtition. En Grece, en Egypte, à Rome, j'y vois la divinité multipliée par mille fables, ſous mille images ridicules; j'y vois des hommes déifiés, des bêtes adorées, & des crimes autoriſés. Je ne trouve nulle part aucun veſtige du commerce de Dieu avec ſes Créatures. Tout y eſt bizarre, indécent, cruel & extravagant.

Dans le cours des ſiécles, je ne rencontre qu'un Peuple fort ancien, & iſolé du reſte des Nations, qui a une loi & des lumiéres particulieres. Conformément à la Religion primordiale, il n'adore qu'un ſeul Dieu, Créateur du ciel & de la terre. Ses livres ſont les plus anciens qui ſoient au monde; & dans les faſtes, dans le culte eſſentiel de ce Peuple, dans ſes loix politiques & religieuſes, tout paroît ſi naturel, ſi ſuivi, ſi divin, que s'il y a une révélation, elle ne put ſe trouver d'abord que chez les Juifs, & enſuite chez les Chrétiens qui leur ont ſuccédé, & qui ſeuls prétendent la poſſéder. Examinons donc s'il eſt vrai, que par eux Dieu ait parlé aux hommes; s'il leur a fait connoître ſa volonté ſu-

prême ; s'il a fait avec la terre une alliance ; si cette alliance est tracée sur des actes authentiques.

Or je prétends, 1°. Que Dieu a commencé & préparé cette alliance par les Juifs dans l'Ancien Testament. 2°. Qu'il l'a consommé dans le Nouveau chez les Chrétiens ; & que c'est *Moyse* & JESUS-CHRIST (Voyez ces deux articles) qui nous ont communiqué cette révélation si nécessaire pour remédier aux besoins du genre humain.



ROUSSEAU.

Caractére de ses Ouvrages.

CEt Auteur débuta par soutenir une opinion outrée sur les Sciences. Il employa toute la profondeur de l'érudition, toutes les ressources de l'éloquence & du génie, pour en montrer les dangers & les suites funestes, relativement aux mœurs. Ce paradoxe n'étoit pas nouveau ; mais il lui donna les graces de la nouveauté par un ton d'éloquence forte & énergique dont nos Sybarites n'avoient pas encore d'idee.

La Religion ne s'intéresse pas aux disputes littéraires, elle n'entre que fort peu dans celle-ci ; mais M. *Rousseau* l'a mêlée dans ses autres Ouvrages & d'abord dans son Discours *sur l'origine des conditions.* Cet Ouvrage célébre est plus capable qu'aucun autre d'humilier la nouvelle Philosophie. Elle prétend seule instruire l'Univers, dissiper ses ténébres, chasser les préjugés & la superstition, réformer, épurer la Religion, faire briller par-tout un nouveau jour, en un mot, apprendre à penser ; & voilà qu'elle finit par mettre l'homme à niveau de la brute. On ne peut disputer à M. *Rousseau* tous les avantages & les talens de cette Philosophie, le raisonnement, le calcul, l'érudition, l'éloquence, le feu, la modération même, & un desir d'annoncer le vrai. Mais qu'est-ce que ces avantages, lorsqu'on ne s'en sert que pour attaquer la Religion ?

M. *Rousseau* veut égaler l'homme à la bête. Il

borne l'homme métaphysique & moral aux besoins physiques & aux pures sensations. Semblable à l'animal, quant aux idées, il n'en diffère que du plus au moins. En sortant du cercle étroit des fonctions animales, il est sorti pour ainsi dire de son être. Les maisons, les habits, la réunion des familles, les sentimens d'estime, les liens de la société, l'agriculture & les arts sont autant de traits de la dégradation de l'homme. Les loix, en affermissant cet état, ont consommé le malheur du genre humain.

Ce système de délire n'avoit pas besoin, ce semble, d'être réfuté. Il faut abandonner à lui-même & à ses vaines idées l'Ecrivain misantrope, qui prétend que la destination de l'homme est de vivre seul dans les forêts, nud, désarmé, sans liens ni de mariage, ni de famille, plus solitaire & plus farouche que les Ours, qui du moins habitent avec leurs femelles dans des tanieres.

On a donc abandonné les idées de M. *Rousseau*, comme les rêves d'un Solitaire malade & souffrant; heureux s'il n'avoit pas donné dans des écarts plus grands!

Emile est la consommation de l'impiété de M. *Rousseau.* Parmi une foule de vérités exprimées avec force, & revêtues de son style mâle & imposant, que d'opinions insensées, que de paradoxes hazardés, que d'idées dangereuses n'y trouve-t-on pas! On y fait à la vérité un éloge sublime de l'Evangile; mais les miracles, les Prophéties qui établissent l'authenticité de ce Livre divin, sont attaqués sans ménagement. M. *Rousseau* n'écoutant que la voix téméraire de sa raison, pese tout à la balance de la Philosophie, & détruit, peut-être sans le vouloir, les plus solides fondemens de la vertu.

On sait quel sort a eu *Emile.* Le Parlement de Paris condamna l'Auteur & le Livre. M. *Rousseau* se tourne vers sa Patrie; & ses Citoyens, aussi indignés que les Etrangers, lui ferment leurs portes. Proscrit, errant, il trouve un asyle en Suisse, d'où il croit foudroyer ses ennemis. C'est delà que sont parties ses *Lettres de la Montagne*, où toutes ses erreurs sont reproduites, où sa doctrine sur les miracles se montre avec la parure de l'éloquence la plus vive

& la plus naturelle, & l'art le plus doux & le plus insidieux. Il tâche d'intéresser les cœurs, autant que de convaincre l'esprit, & il n'y réussit que trop. On pleure sur son aveuglement, on plaint ses malheurs, & en étant touché pour l'Auteur, on pardonneroit peut-être à l'Ouvrage, si les attentats contre la Religion pouvoient se pardonner. Ces lettres dangereuses causerent une fermentation parmi les Ministres Protestans, qui fut funeste à leur Auteur. Obligé de quitter ce nouvel asyle, il se refugie en Angleterre, s'y brouille avec ses amis, & n'y trouvant plus que de dégoûts, il quitte cette terre étrangere où il croyoit avoir tant d'Admirateurs, & où il n'a vu que des jaloux & de mauvais plaisans. De telles vicissitudes dans la vie d'un homme prouvent que son caractére est peu sociable, & nous avouerons que M. *Rousseau* ressemble plus à *Diogene* qu'à *Socrate*. Mais s'il a l'humeur du cynique d'Athènes, il a plus de vertus que lui. Il est charitable, généreux, bienfaisant. Sa main a plusieurs fois séché les pleurs des malheureux; sa bourse s'est ouverte à leurs besoins; son cœur à leurs chagrins. Il n'a pas fait, comme d'autres Ecrivains, un trafic honteux de sa plume & de ses talens. Il n'a point trompé le Public par des Editions frauduleuses; il n'a point vendu le même Manuscrit à différens Libraires. Ses Ouvrages auroient pu l'enrichir; ses protecteurs lui auroient procuré des places considérables, & il a voulu demeurer dans sa médiocrité, se contentant du pur nécessaire, sobre, tempérant, juste, couchant sur la dure, remplissant tous les devoirs d'un Philosophe, autant qu'on peut les remplir, quand on n'est pas Chrétien. Plaise à ce Dieu qui lui a dicté un si bel éloge de la morale Evangélique, lui inspirer plus de foi pour ses dogmes, & ouvrir ses oreilles à la voix de la grace, & ses yeux à la lumiére de la vérité! (Voyez ESPRITS-FORTS & QUERELLES PHILOSOPHIQUES.)



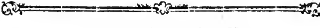
SAINT-EVREMONT.

Avis sur les Auteurs qui publient de productions scandaleuses sous le nom des autres.

NOus savons que Saint *Evremont* n'étoit qu'un Epicurien ; mais comme il n'a rien écrit de formel contre la Religion, nous ne l'aurions pas placé dans ce Dictionnaire, si l'on ne s'étoit servi de son nom pour débiter des écrits licencieux. Tel est un Ouvrage intitulé, *Analyse de la Religion*, qu'on a décoré du nom de ce célébre Ecrivain. Il est évident que cet écrit n'est pas de lui ; il étoit incapable par sa façon de penser de faire un Livre contre le Christianisme, & plus incapable encore de se tourmenter l'esprit à des recherches épineuses d'histoire, & à des raisonnemens profonds de métaphysique. Il faut donc mettre cette production pernicieuse au rang de tant d'autres, dont les véritables Auteurs se cachent derriere un mort respectable, qui ne peut plus porter la peine de leurs sottises, mais qui en recueille la honte aux yeux des hommes peu instruits. C'est ainsi que dans le cours de l'année 1768, on a vu sortir du magazin d'impiété établi près d'un lac, *le diner de Mylord Bolingbroke, par saint Hyacinthe* ; le *dialogue du douteur & de l'adorateur, par l'Abbé de Tilladet* ; les *pensées de la Mothe le Vayer & de l'Abbé de saint Pierre*, &c. &c. Il n'est pas inutile d'avertir qu'aucun de ces écrits n'est de ceux dont ils portent le nom. L'aigreur du style, l'entassement des sarcasmes, des mauvaises plaisanteries & des blasphêmes, désignent assez dans quel terrein ces fruits funestes ont dû croître. L'Auteur a beau se couvrir d'un voile ; on voit la figure à travers ; & ce n'est pas celle d'un homme doux, modéré & honnête.

Au reste, nous avons dit que Saint *Evremont* étoit incapable par sa façon de penser d'écrire contre le Christianisme, & cela est vrai. Il avoit assez de bon

fens, pour penser qu'il est du devoir d'un Citoyen de respecter la Religion de ses peres & de sa patrie. Il ne pouvoit souffrir que de misérables petits-maîtres en fissent un sujet de plaisanterie. *La seule bienséance & le respect qu'on doit à ses concitoyens*, disoit-il, *defendent une pareille licence.* Tout homme bien né & qui n'a pas dépouillé toute honte pensera de même. Quant à ceux qui ont violé depuis long-tems l'honnêteté publique, ils peuvent se permettre tout ce qu'ils voudront ; on n'a plus rien à dire à un homme qui vous insulte du haut du grenier, où ces indécences l'on fait confiner.



SAINT-FOIX.

Réflexion de cet Auteur sur la nouvelle Philosophie.

ON a accusé cet Auteur d'incrédulité, & nous ne l'ignorons point. Les *Lettres Turques* qu'on lui attribue, ont donné des soupçons sur sa Religion. Ne cherchons point à l'excuser ; mais en supposant qu'il ait été incrédule, les réflexions qu'il fait sur la nouvelle Philosophie n'en auront que plus de force. Voici comme il apostrophe ces nouveaux Charlatans de sagesse, qui dressent des tréteaux pour prêcher ce qu'il ne faudroit pas même dire à l'oreille.

« Petits Aigles, qui plantez si dédaigneusement au-»dessus de vos chétifs compatriotes, nouveaux phé-»noménes dans la littérature, je prends la liberté de »vous considérer dans votre apogée, & je crois m'ap-»percevoir que les rayons de votre gloire ne sont com-»posés que de paradoxes, d'idées singulieres, de »traits contre les femmes, contre votre nation, & d'un »vernis d'irréligion....

»Il parut il y a environ quarante ans, deux petits »Ouvrages, les *Dialogues des Dieux*, & les *Lettres Ga-»lantes* & *Philosophiques*. Le but de l'Auteur étoit d'af-»foiblir, de confondre & de brouiller toutes les idées, »tous les principes de morale qui guident ordinairement »les hommes. »

« Il tachoit d'établir que la fausseté, l'avarice, la »paresse & l'ingratitude ne sont point des vices, que »la pudeur & la chasteté ne sont pas des vertus ; »qu'un mari, loin de s'opposer aux galanteries de sa »femme, peut en tirer vanité ; qu'un fils ne doit à »ses parens aucune reconnoissance ; ni de la vie qu'il »en a reçue, ni de l'éducation qu'ils lui ont don-»née, & qu'on n'est obligé ni d'aimer, ni de ser-»vir, ni de défendre la Patrie. Ne seroit-il pas plai-»sant qu'en blutant, rechaffant & commentant deux »Ouvrages (je me sers du terme) si méprisables »de toutes façons ; ne seroit-il pas plaisant, dis-je, »qu'on s'imaginât que la Philosophie des mœurs fait »depuis quelques années de grands progrès parmi »nous ?

»C'est pour être utile que Dieu vous a donné des ta-»lens ; c'est pour vous mettre en occasion d'être bien-»faisant, qu'il vous a donné des richesses : il me semble »que cette vieille morale de l'Evangile vaut bien celle »de la nouvelle Philosophie. » (*Essais sur Paris.* Tome IV. page 92, 93 & 94.)

On voit par ce morceau que si M. de *Saint-Foix* a été infecté des principes de la nouvelle Philosophie, il s'en est sagement repenti. Plut à Dieu que l'exemple de cet homme d'un esprit si fin & si éclairé & d'un caractère si aimable, pût toucher ceux qui l'avoient égaré, ou qui s'étoient égarés avec lui !



SAINTS PERES.

Injustice des Philosophes modernes, lorsqu'ils rendent compte des sentimens des Saints Peres.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* a outragé les Saints Peres, dans plusieurs endroits de son abominable Ouvrage. Nous n'entreprendrons pas ici de les venger. Ils existent depuis des siécles ; ils existeront autant que la Religion ; & le *Dictionnaire Philosophique* ne sera vraisemblablement qu'une brochure de quelques jours. *Bayle* non moins téméraire, n'épargna

ni les *Augustin*, ni les *Basile*, ni les *Chrysostôme*, ni les *Tertullien*, ni les *Lactance*, ni les *Arnobe*. Il fit plus ; il leur imputa des sentimens qu'ils n'avoient jamais eus. Nous nous bornerons à un exemple tiré du *Journal de Trévoux*, mois de Mai 1755.

Le Philosophe *Anaxagore* abandonna ses terres à la merci des bestiaux, pour s'appliquer uniquement à l'Astronomie & à la Physique. Ce fait donne occasion à *Bayle* de critiquer saint *Jean Chrisostôme* : avec quel succès ? Nous en faisons juge le Lecteur. *Je suis surpris*, dit notre Aristarque, *que saint* Chrisostôme *ait blamé ce noble désintéressement, & qu'il l'ait traité de folie & de bêtise. N'est-ce pas rendre la pareille aux Gentils, qui traitent de foux & de stupides tous les Chrétiens qui renoncent à leurs patrimoines, pour se retirer dans des solitudes ? C'est ainsi qu'on trouve du bien ou du mal partout, selon qu'on est rempli de préjugés.*

Remarquons, avant tout, que saint *Chrisostôme* ne parle point du Philosophe *Anaxagore*. Ensuite écoutons-le dans sa septiéme Homélie sur les *Actes des Apôtres*. *Les premiers fidéles*, dit-il, *distribuoient leurs biens aux pauvres, selon les besoins d'un chacun : ce qui n'étoit pas une chose vaine, comme l'action des Philosophes, dont les uns quittent leurs terres, les autres jettent beaucoup d'or à la mer. Or ceci*, ajoute le saint Docteur, *n'étoit pas un mépris des richesses, mais une* folie *& une* sotise. *D'ailleurs, le démon a toujours pris à tâche de calomnier les créatures de Dieu, comme s'il n'étoit pas possible de faire de bons usages de l'argent.*

On voit que la pensée du saint Evêque est très-belle. Les Philosophes abandonnent leurs terres & leur or sans motif raisonnable, bien loin d'être portés à cette action par des raisons aussi sublimes que celles des Chrétiens, qui se retirent dans les déserts. Le renoncement des Philosophes n'étoit pas non plus comparable, pour le mérite & pour la générosité, aux distributions que les premiers fidéles faisoient de leurs biens, soulageant les pauvres, & ne permettant pas qu'aucun d'eux manquât du nécessaire. Saint *Chrisostôme* ajoute en même tems un mot contre les Manichéens de son tems, qui *calomnient* les créatures de Dieu ; l'or, l'argent, les possessions ; calomnie qui ne pouvoit être qu'un effet des artifices du démon.

Demandons présentement si le préjugé fait parler le saint Docteur, ou s'il a voulu rendre la pareille aux Gentils, qui se moquoient de la Philosophie toute céleste des Chrétiens ? (Voyez le N°. VI. de l'Article RELIGION.)

Bayle, M. de V., le Marquis d'*Argèns* ont intenté un procès à saint *Augustin*, qu'ils regardent comme le Patriarche de l'Intolérance. Ils l'accusent d'avoir soutenu qu'il falloit détruire, exterminer les Hérétiques ; c'est une calomnie. Ce grand Docteur a eu un zèle ardent pour ramener les errans au sein de l'Église. Il a consacré ses soins, ses travaux à ce grand Ouvrage ; mais il n'a employé que des voies de charité & de douceur. En voici une preuve bien décisive. Les Donatistes & les Circoncellions remplissoient l'Afrique de troubles, de ravages & de meurtres. Après avoir tenté tous les moyens possibles pour arrêter ces désordres, les Empereurs furent enfin forcés de publier des Edits sanglans contre ces furieux. Saint *Augustin* craignant qu'on n'exécutât ces Edits dans toute leur rigueur, écrivit au Comte *Marcellin* : « Nous » pourrions, lui dit-il, dissimuler leur mort, puis» que nous ne les avons ni accusés, ni présentés » devant vous ; mais nous serions fâchés que les souf» frances des serviteurs de Dieu fussent vengées par » la loi du Talion. » Il écrivit au Proconsul *Apringius*, qui devoit juger ces criminels ; & en lui faisant la même priere. « Si j'avois, dit-il, affaire à un » Juge qui ne fût pas Chrétien, je ne lui parlerois » pas ainsi, mais je n'abandonnerai pas pour cela » la cause de l'Eglise ; & s'il vouloit bien m'écouter, » je lui représenterois que les souffrances des Ca» tholiques devroient être des exemples de patience, » qu'il ne faut pas ternir par le sang de leurs ennemis. » Ces traits éclatans de modération peignent-ils l'ame d'un persécuteur ?

Saint *Jérôme* n'a pas été plus épargné. M. de V. dans la grave préface de ses *Contes de Guillaume Vadé* l'accuse d'avoir été le plus *colère de tous les hommes* & d'avoir dit de *très-grosses injures* à ceux qui ne pensoient pas comme lui. D'autres Satyriques lui ont reproché de *n'avoir pas été retenu par les liens les plus sacrés de la Société, & d'avoir exhalé sa fureur & sa bile*

contre Ruffin, *parce qu'il avoit embrassé les opinions d'Origene*. Voici le récit sincere du fait. *Ruffin* ayant fait une traduction infidéle d'*Origene*, y joignit une Préface; où désignant saint *Jérôme*, il insinuoit qu'il n'avoit entrepris cet Ouvrage qu'a sa priere. Saint *Jerôme* fut obligé de se justifier; son silence l'auroit fait passer pour un Partisan des erreurs d'*Origene*. Il écrivit à *Ruffin*, & se plaignit doucement de cette Préface, où feignant de le louer, il l'accusoit en effet d'*Origénisme*. Il le prie de ne plus agir ainsi. Quoi de plus équitable! & peut-on sur un procédé si doux fonder des reproches si amers & si injurieux? Il est vrai que la solitude & les infirmités avoient donné au caractére de saint *Jérôme* une teinture de mélancolie & d'aigreur qu'il se reprochoit lui-même. Mais ces légeres imperfections, qu'il ne faut pas exagérer, étoient couvertes par de grandes vertus; mais quelles qualités peuvent effacer les égaremens de nos Philosophes modernes? Est-ce à des hommes qui se sont livrés aux emportemens les plus grossiers pour une égratignure, à trouver le style de saint *Jérôme* trop violent? Nous disons la même chose de saint *Bernard*, & des autres Peres auxquels nos Philosophes doux & modérés reprochent trop de vivacité.

SALOMON.

*De la mort d'*Adonias *; du temple de* Salomon.

M. de V. blâme beaucoup *Salomon*; il lui reproche sur-tout la mort d'*Adonias*, son frere. Il est vrai que *Salomon*, en montant sur le trône, lui avoit promis la vie, s'il se comportoit en homme de bien. Mais à peine *David* eut expiré, que le desir de régner se ranima dans son cœur. *Joab*, le chef des troupes, & *Abiathar*, le grand-Prêtre, étoient d'intelligence avec lui. Il étoit à présumer que les cabales produiroient des intrigues funestes. *Salomon*, voyant les desseins ambitieux de son frere, qui demandoit en mariage *Abisag*, la Sulamite qui avoit rechauffé la vieillesse de

David, pour favoriser ses vues, ordonna qu'on le fît mourir. Il infligea la même peine à *Joab*, souillé par les meurtres d'*Abner* & d'*Amasa*, & exila le grand-Prêtre *Abiathar*. La justice ne fut violée dans aucun de ces châtimens. *Salomon* n'avoit promis la vie à son frere, qu'à condition qu'il seroit tranquille; *Adonias* ayant manqué à sa parole, *Salomon* fut dégagé de la sienne. Il pouvoit lui pardonner, mais l'intérêt de l'Etat demandoit une prompte justice.

Quant aux richesses que *David* laissa à *Salomon*, ou que celui-ci se procura par le moyen de ses flottes, il faut voir les commentateurs. Cette matiere demande des discussions trop longues, pour qu'un Ouvrage, tel que celui-ci, puisse les comporter. Examinons actuellement ce que notre Auteur dit du Temple dans son *Dictionnaire* prétendu *Philosophique*, & sur-tout dans sa *Philosophie de l'Histoire*.

Pour connoître le Temple des Juifs, il faut représenter la forme des Temples anciens qui étoient bien différens des nôtres. Rapportons la description que fait *Strabon* de quelques Temples de l'Egypte qu'on voyoit de son tems. » On trouve d'abord, nous » dit-il, une grande place; delà on entre dans un » grand vestibule, ensuite dans un autre, & enfin » dans un troisieme, après quoi on rencontre un vaste » parvis qui est devant le Temple. Au fond de ce » parvis est un bâtiment d'une grandeur médiocre, » qui est le Temple proprement dit. » Ainsi, rien ne paroît plus Auguste que les bois sacrés, les parvis, les portiques, les cours, qui accompagnent ces Temples. C'étoit à peu près sur cette forme qu'étoit construit le Temple de Jérusalem. Le troisieme livre des Rois cité par l'Auteur, ne parle que du Temple proprement dit. Il dit peu de chose de ses accompagnemens; mais nous les trouverons décrits dans *Ezéchiel*, depuis le chapitre quarante jusques à quarante-six. On y trouve d'abord le parvis d'*Israël* large de cent coudées; or la coudée chez les Hébreux avoit vingt pouces, & presque demi; ainsi le parvis d'*Israël* avoit cent soixante & dix pieds de largeur; ensuite on voyoit le parvis des Prêtres, qui avoit la même largeur. Ces deux parvis étoient précédés d'une vaste

cour, dont le mur qui en faisoit l'enceinte avoit six cens coudées, c'est-à-dire, mille vingt-cinq pieds de roi en quarré. Mais, dans le tems qu'il fut bâti, après le retour de la captivité, on établit dans la premiere cour le parvis des Gentils.

Le Temple proprement dit, étoit composé du vestibule de trente-quatre pieds deux pouces de longueur, le Saint de soixante & huit pieds quatre pouces, le Sanctuaire de vingt coudées ou trente-quatre pieds deux pouces en longueur & autant en largeur, ce qui fait pour la longueur du Temple proprement dit, cent trente-huit pieds huit pouces, & non pas quatre-vingt-deux pieds sur trente de face, comme le dit l'auteur. Le troisieme Livre des Rois rapporte en effet que le Temple n'avoit que 60 coudées; mais dans le verset suivant il est dit, qu'outre ce bâtiment de 60 coudées, il y avoit un portique, ou vestibule de vingt coudées de long. C'étoit dans le parvis que logeoient les Prêtres, & non pas dans des appentis de bois adossés à la muraille du Temple. Ces entablemens adossés à la muraille du Temple, dont il est parlé dans le troisieme Livre des Rois, étoient des galeries qui étoient occupées pendant le service public. C'est sur ce plan qu'on peut se former une idée du Temple de Jérusalem. *Les fenêtres*, dit l'Auteur, *qui étoient beaucoup plus étroites en dehors qu'en dedans, ressembloient à des meurtrieres.* Cependant *Ezéchiel* nous apprend qu'elles avoient la même dimension que la porte orientale; or la porte orientale avoit treize coudées de haut, & dix coudées de largeur, ce n'étoit donc pas des meurtrieres. Il est dit, qu'elles étoient plus évasées en dedans qu'en dehors, & cela devoit être dans des murs de six coudées ou dix pieds d'épaisseur.

Quant au second Temple qui fut bâti après la captivité, il est vrai qu'il n'étoit pas si somptueux que celui de *Salomon*; mais on ne peut pas dire que c'étoit bien *plutôt une grange qu'un Temple.* Le *Livre d'*Esdras *nous apprend*, dit notre Philosophe, *que les murs de ce nouveau Temple n'avoient que trois rangs de pierre brute, & que le reste étoit de simple bois.*

Esdras rapporte que *Cyrus* donna ordre de rebâtir le Temple, qui devoit avoir soixante coudées de hau-

teur & autant de largeur, & qu'il devoit y avoir trois ordres de pierres non polies : mais comme il ne fut achevé que sous *Artaxercès longue main*, il y a apparence qu'on le finit d'une maniere plus magnifique, puisqu'*Artaxercès* donna cent talens d'argent pour le finir ; or le talent, suivant la maniere de compter des Juifs, valoit 4867 livres 5 sols 9 deniers de notre monnoie ; ce qui fait près de 500000 livres. Avec cette somme seule on devoit bâtir une plus belle grange que ne le sont celles de nos campagnes. Notre Auteur ajoute qu'*Hérode fut obligé, comme nous l'apprend* Josephe, *de démolir le Temple de* Nehemie, *qu'il appelle le Temple d'Aggée*. Ce n'est pas la maniere dont *Josephe* nous présente ce fait. Il faut entendre qu'il le fit réparer, aggrandir & embellir, mais non pas entiérement démolir, tout au plus quelques parties qui tomboient de vétusté. Voilà en substance tout ce que j'ai pu recueillir sur les Temples des anciens, & ce que l'Ecriture sainte nous apprend du Temple de Jérusalem, qui fut le premier Temple élevé au vrai Dieu. On peut juger maintenant de l'exactitude de notre Philosophe dans les faits historiques qu'il nous a cités. Vous voyez dans tout ce Livre, que lorsqu'on y cite l'Ecriture, c'est toujours à faux, ou à contre-sens. Dans le Chapitre des Temples que je viens de citer, l'Auteur s'exprime ainsi : Il est dit, au troisieme Livre des Rois, que l'édifice avoit soixante coudées de long, & vingt de large, c'est environ quatre-vingt-dix de long sur trente de face ; il n'y a guére de plus petit édifice public. Il est dit, en effet, que le Temple avoit soixante coudées dans le Chapitre sixieme ; mais un homme impartial auroit ajouté ce qui est dit au verset suivant ; c'est-à-dire, qu'outre le Saint & le Sanctuaire, qui avoient soixante coudées, il y avoit un vestibule à l'entrée du Temple, qui avoit vingt coudées de long, & qui faisoit partie du Temple. Il n'auroit pas omis ce qu'*Ezéchiel* nous en dit, qui en parle d'une maniere si étendue. Il ne nous auroit pas donné de fausses idées sur la coudée des Juifs. Il ne nous auroit pas représenté comme des appentis les galeries de bois de cedre que *Salomon* fit construire dans le Temple. Enfin il auroit écrit en Historien & non en Romancier satyrique.

Quant

Quant aux autres accusations intentées contre *Salomon*, voyez CANTIQUE DES CANTIQUES, ECCLESIASTE & PROVERBES.

SCEPTICISME; voyez PYRRHONISME.

SENSATIONS, SONGES, voyez AME, BÊTES; MATÉRIALISME.



SERVET.

Histoire de sa vie & de sa mort:

MIchel *Servet* nâquit à Villa-Neuva en Aragon en 1509, ou en 1511, à Tudelle dans le Royaume de Navarre. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'appliqua sans relâche à des études sérieuses. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de quatorze ans, il entendoit le Latin, le Grec & avoit quelque teinture de l'Hébreu, de la Philosophie, des Mathématiques, & de la Théologie Scholastique. Son Pere l'envoya étudier en Droit à Toulouse, où il commença à s'élever des doutes dans son esprit sur le Mystére de la Trinité. Ces doutes se fortifierent en Italie, où il alla à la suite du Confesseur de *Charles-Quint*. Il se rendit delà en Allemagne, & y perdit son Maître, & le seul soutien de sa foi chancelante.

Servet, devenu indépendant par cette mort, résolut de s'ériger en réformateur de la Religion. Il se rendit à Bâle en 1530, & il conféra de ses sentimens avec *Œcolampade*. Ce Théologien avoit alors quarante-huit ans, & *Servet* étoit au plus dans sa vingt-deuxieme année. Le premier, touchant à la vieillesse & chargé d'occupations, ne dédaigna point néanmoins de se prêter aux desirs d'un étranger à peine sorti de l'enfance. Mais l'Ecolier, en jeune étourdi, se permit les expressions les plus révoltantes en public & en particulier contre celui qui l'instruisoit & contre le Mystére qu'il défendoit. La présomption de la jeunesse & la vanité Espagnole ne suffisent point pour ex-

pliquer cette conduite. Il faut y ajouter un esprit aigre, une humeur chicaneuse & un orgueil peu commun. C'étoit le caractére de *Servet*.

De Bâle, *Servet* alla à Strasbourg, pour conférer aussi avec *Bucer* & *Capiton*. Il irrita tellement le premier de ces Théologiens, qui étoit assez modéré, qu'il dit en chaire, qu'*il méritoit qu'on le mît en piéces, & qu'on lui arrachât les entrailles*. En partant de Bâle, il laissa un manuscrit entre les mains d'un Libraire. C'étoit un Ouvrage où il attaquoit la Trinité. L'Imprimeur n'osant le mettre sous presse l'envoya à *Haguenau*, où *Servet* se rendit pour accélérer l'édition. L'Ouvrage parut en 1531, & l'année suivante il en publia un second sur la même matiere. Le premier étoit intitulé : *De Trinitatis erroribus libri septem*, in-8°. sans lieu d'impression. Cet Ouvrage est si rare, (*) qu'on n'en connoît qu'une douzaine d'exemplaires dans toute l'Europe. La raison de cette rareté, vient de ce que tous les gens de bien s'empresserent d'anéantir cette horreur, qui d'ailleurs est très-peu recommandable par le style.

Il y a si peu de bon sens (dit *Richard Simon*, dans sa *Bibliothéque critique*, Tom. I. pag. 32.) dans tout cet Ouvrage impie, que s'il étoit devenu commun, on n'auroit que du mépris, & pour le Livre & pour l'Auteur. Il y est si embarrassé, si obscur, si entortillé sur les matiéres qu'il traite, qu'on voit bien qu'il ne les entendoit guére. Le dogme de la Trinité y est combattu d'une maniére choquante. Il appelle les trois personnes une *pure imagination*, *une chimére*, *des Dieux métaphysiques*.

Ce grand but est de montrer que les noms de Jesus & de Christ, & celui de *Fils de Dieu*, ne désignent qu'un homme ; & il tâche de le prouver par plusieurs passages de l'Ecriture Sainte. Il explique plusieurs autres passages conformément à son systême, & il répond aux objections des Orthodoxes. On peut aisément entendre cette partie de son Livre ; mais lorsqu'il explique ses pensées sur la personne

(*) Cet Ouvrage & le suivant ont été contrefaits depuis quelque tems en Allemagne ; consultez sur cette contrefaçon la *Bibliographie instructive*, Tom. I. N°. 754.

de JESUS-CHRIST; ce qu'il dit paroît inintelligible.

Le second Ouvrage de *Servet* est intitulé : *Dialogorum de Trinitate Libri duo*, in-8°. 1532. Il rétracte dans son Avertissement tout ce que renfermoit son premier Ouvrage. Ce n'est pas qu'il croie que ce qu'il a dit contre la doctrine de la Trinité soit faux ; mais parce que son Livre est imparfait, & la production d'un enfant. L'Anti-Trinitaire se conduisit en homme qui vouloit avoir des Disciples. Il envoya ses Ouvrages en Italie, & ils s'y répandirent en tant d'endroits, que *Mélanchton* se crut obligé d'écrire en 1539, une Lettre au Sénat de Venise, pour le prier de préserver les Etats de la République des erreurs abominables de *Servet*. Son second Ouvrage n'étoit ni mieux écrit, ni plus clair, ni plus méthodique que le premier, & il n'est pas moins rare. Sa présomption & sa vanité y paroissent à découvert. Il croyoit être en droit d'écrire contre la Trinité avec autant de liberté, que les prétendus Réformateurs écrivoient contre l'Eglise ; & il se trompoit.

Servet, se voyant sans ressource en Allemagne, & en horreur à la plûpart des Eglises réformées, se détermina à passer en France pour se perfectionner dans la Médecine. Il étudia sous *Sylvius* & *Fernel*, célébres Professeurs, & reçut le bonnet de Docteur. Il fit paroître en 1535, à Lyon *in-fol.* une édition de *Ptolomée*, qui est très-rare. Elle est marquée au coin de ses autres Ouvrages. On y voit un homme qui a des idées confuses sur les matieres qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvoit dans la premiere édition à la tête de la douzieme Carte, forma un chef d'accusation contre lui, dans le procès qui lui fut intenté à Geneve. Voici ce passage tel qu'il a été traduit par M. de la *Chapelle*, dans le Tome II. de la *Bibliothéque raisonnée.*

» Les Livres de la Bible, & *Josephe*, qui les a » suivis, appellent cette terre Canaan, & la disent » abondante en diverses richesses, fertile en fruits, » bien arrosée, pleine de baume, & placée au mi- » lieu du monde ; ce qui fait qu'elle n'est ni incom- » modée d'un trop grand froid, ni brûlée par les » chaleurs. A raison d'un climat si heureux, les Is- » raélites, autrement nommés les *Hebreux*, crurent

» que c'étoit le Pays *découlant de miel & de lait* que » Dieu avoit autrefois promis à leurs Peres, *Abraham*, » *Isaac* & *Jacob*. C'est pourquoi, quarante ans après » leur sortie du pays d'Egypte, ils s'en empare- » rent, sous la conduite du vaillant Chef *Josué*. Sa- » chez pourtant, ami Lecteur, que c'est à tort & par » pure vanterie, qu'on a attribué à ce pays une si » grande bonté; car l'expérience des marchands & des » voyageurs le découvrent inculte, stérile & destitué » de toute douceur. «

Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle en 1536, avec les Médecins de Paris. Il fit son apologie, qui fut supprimée par Arrêt du Parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, & sa mésintelligence avec ses confreres, le dégouterent du séjour de la Capitale. Il alla à Lyon, où il demeura quelque tems chez les *Frellons*, Libraires célébres, en qualité de Correcteur d'Imprimerie. Il fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il n'y fit que paroître. Il alla s'établir à Charlieu, où il exerça la Médecine, pendant trois ans. Ses insolences & ses bizarreries l'obligerent de quitter cette Ville. Il trouva à Lyon *Pierre Palmier*, Archevêque de Vienne, qu'il avoit connu à Paris. Ce Prélat aimoit les Savans & les encourageoit par ses bienfaits; il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son Palais. Ce fut pour lui témoigner sa reconnoissance, que *Servet* donna la seconde édition de son *Ptolomée*, & la lui dédia. Il auroit pu mener une vie douce & tranquille à Vienne, s'il se fût borné à la médecine, & à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premieres idées contre la Religion, il ne laissoit échapper aucune occasion d'établir son malheureux systême.

Notre Médecin Anti-Trinitaire, faisoit de fréquens voyages à Lyon; & en 1542 il prit soin de l'édition d'une Bible *in-fol.*, imprimée par *Hugues de la Porte*. Cette Bible a pour titre: *Biblia sacra ex sanctis Pagnini translatione*, à Lyon 1542. On voit dans la Préface, que le Médecin commentateur s'étoit fait un systême particulier sur les Prophéties. Il prétendoit qu'elles ont leur sens propre & direct dans l'histoire du tems, où elles ont été prononcées. Elles

ne regardent JESUS-CHRIST, suivant lui, qu'autant que les faits historiques, qui y sont marqués, figuroient les actions du Sauveur ; & même ces Prophéties ne peuvent s'appliquer à JESUS-CHRIST que dans un sens sublime & révélé.

Le Messie n'entre qu'en second dans toutes ses notes. Il prétend toujours, contre l'explication des Ecritures, que c'étoient les actions des Rois ou des Prophêtes qui figuroient JESUS-CHRIST, & non point la parole même des Prophéties. Nous nous bornerons à quelques exemples. Voici comme il met à la torture quelques passages très-clairs, pour leur faire dire ce qu'ils ne disent point. On connoît ces paroles du Pseaume 90. verset 1er. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. Servet* veut prouver que cet oracle regarde *Salomon* & non JESUS-CHRIST. C'est dommage que cet illustre commentateur n'ait pas vécu du tems des Pharisiens. Il leur auroit fourni une réponse à la difficulté, par laquelle le Sauveur les confondit, & qui étoit fondée précisément sur ces paroles. Il leur auroit appris & à JESUS-CHRIST lui-même, qu'il s'agit de *Salomon* dans ce passage, & que le Messie n'y entre que comme représenté par *Salomon.*

Se feroit-on encore jamais douté que ces paroles du même Pseaume : *Tu es Sacrificateur éternellement, selon l'ordre de Melchisédech*, pussent s'entendre de *Salomon?* Mais notre Espagnol nous apprend doctement, que ce Prince a quelquefois fait les fonctions de Sacrificateur. Il explique le Chapitre LIII. d'*Isaïe*, de *Cyrus*, en reconnoissant qu'il peut être relatif à JESUS-CHRIST, dans un sens sublime.

Quelquefois il s'oublie au point de détourner le sens des passages les plus clairs & les plus formels en faveur de la Religion. Il applique à l'histoire des Juifs des Prophéties qui portent uniquement sur le Messie, sans dire qu'elles ayent le moindre rapport à JESUS-CHRIST. Telle est l'explication qu'il donne du fameux oracle des soixante & dix semaines de *Daniel.* Elles ne regardent que *Cyrus*, ses Successeurs & *Antiochus.*

Jean Frellon, Imprimeur de *Servet*, étoit ami de *Calvin.* Ce fut par son moyen qu'il entra en commerce

de Lettres avec ce fameux Réformateur. *Servet* avoit examiné ses Ouvrages ; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les Réformés en faisoient, il consulta l'Auteur moins pour l'avantage de s'instruire, que pour le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois questions à *Calvin*, qui rouloient sur la Divinité de JESUS-CHRIST, sur la Régénération, & sur la nécessité du Baptême.

Le Patriarche des Calvinistes lui répondit d'une maniere assez honnête. *Servet* réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. *Calvin* répliqua, avec vivacité, en feignant que l'intérêt de la vérité, l'orgueil de son adversaire, & la nature des erreurs qu'il défendoit, lui arrachoient malgré lui des expressions un peu dures. » Je ne saurois, lui disoit-il, ce que vous voulez dire, » si je n'étois accoutumé à vos rêveries : pardonnez la » force des termes, la nature de la chose me les arra» che. Je ne vous hais ni ne vous méprise ; & je n'ai » point dessein de vous pousser avec trop d'âpreté. » Mais il faudroit que je fusse de fer, pour ne pas être » ému, quand je vous vois insulter à la sainte doctrine » avec tant de hauteur. «

Le commerce de lettres des deux disputans ne consista presque plus qu'en injures & en invectives. *Servet* voulant humilier *Calvin*, qui écrivoit sécrettement contre lui, lui envoya un manuscrit où il révéloit impitoyablement les bévues & les erreurs de son *Institution Chrétienne*. *Calvin* fut tellement irrité, qu'on osât attaquer sa production favorite, qu'il écrivit à ses amis *Farel* & *Viret*, que si cet hérétique tomboit entre ses mains, il feroit ensorte qu'il perdroit la vie. L'occasion s'en présenta bientôt.

Servet, aheurté à ses malheureux principes, commença un troisieme Ouvrage contre la Trinité & contre d'autres dogmes du Christianisme. Le Livre parut au commencement de 1553, sous ce titre : *Christianismi Restitutio*, & il est devenu si rare, qu'on n'en connoît que deux ou trois exemplaires dans le monde. *Frellon* en fit tenir un exemplaire à *Calvin*, qui fut extrêmement choqué de la maniere méprisante dont *Servet* parloit de sa personne & de ses ouvrages. Il médita dès-lors le moyen de satisfaire son ressentiment. Il y avoit à Genéve un *Guillaume Trie*,

profélite Calvinifte, & Lyonnois. Il étoit en commerce de Lettres avec un de fes parens appellé *Antoine Arneys*, établi à Lyon. *Calvin* lui fit écrire une Lettre, pour dénoncer *Servet*, qu'on peignoit comme un monftre, & qu'on défignoit fur-tout comme auteur du nouveau Livre contre la Trinité. On en envoya en même-tems, le titre, l'indice & les quatre premieres feuilles.

Arneys communiqua la Lettre de fon parent, qui faifoit un crime aux Catholiques Romains de ce qu'ils fouffroient au milieu d'eux un Anti-Trinitaire, & les feuilles qui l'accompagnoient à *Matthieu Ory*. C'étoit le nom de l'Inquifiteur que le Cardinal de *Tournon*, Archevêque & Gouverneur de Lyon, avoit fait venir de Rome, pour veiller fur les hérétiques. *Ory* ayant examiné les piéces avec *Benoît Buatier*, Vicaire-Général du Cardinal, avertirent ce Prélat des erreurs du Médecin Navarrois. Le Cardinal de *Tournon*, qui étoit alors dans un château au-deffous de Vienne, écrivit au Lieutenant-Général du Dauphiné de faire les perquifitions néceffaires.

Comme on ne put cependant trouver d'indices affez forts pour faire arrêter *Servet*, *Arneys* eut ordre d'écrire à *Trie*, pour lui demander le Traité *De Chriftianifmi Reftitutione*. *Calvin* fit réponfe fous le nom de fon confident, & envoya plus de piéces qu'il n'en falloit pour convaincre le dogmatifant Efpagnol.

On commença le 6 Mars 1553, les procédures contre lui, & après les diverfes perquifitions, il fut conclu que *Michel de Villeneuve*, Médecin, (c'eft ainfi qu'il eft appellé dans toutes les piéces du procès,) & *Balthazar Arnolet*, fon Imprimeur, feroient arrêtés pour répondre de leur foi. Sur les fix heures du foir *Arnolet* fut conduit dans les prifons de l'Archevêché, & dans le même-tems le Vice-Baillif, ou Juge de la Ville, fe transporta chez M. de *Maugiron*, Lieutenant-Général de Dauphiné, où étoit *Michel de Villeneuve*, *fervant ledit Seigneur dans fa maladie*. Il fe fervit d'un ftratagême pour le faire entrer en prifon. Il lui dit qu'il y avoit au Palais Delphinal plufieurs prifonniers malades & bleffés, & qu'il le prioit de vouloir bien venir les vifiter avec lui. *Servet* le fuivit fans fe douter de rien. Pendant

qu'il faisoit sa visite, le Vice-Baillif envoya prier le Grand-Vicaire de venir le joindre. Dès qu'il fut arrivé, ils déclarerent au Médecin qu'ils le constituoient prisonnier, pour répondre aux informations faites contre lui. Ils ordonnerent cependant au Geolier de le traiter honnêtement, & par estime pour son habileté dans la Médecine, & par égard pour ceux qui s'intéressoient à son sort. On lui permit de voir quelques-uns de ses amis, & d'avoir son domestique.

Servet, voyant sa vie entre les mains d'un Inquisiteur, songea à la mettre en sûreté, & il exécuta son dessein après le second interrogatoire. Il y avoit dans la prison un jardin avec une plate-forme, qui regardoit sur la cour du Palais où l'on rend la justice. Au-dessus de la plate-forme étoit un toît, d'où l'on pouvoit descendre au coin d'une muraille, & delà se jetter dans la cour. Quoique le jardin fût soigneusement fermé, on en permettoit quelquefois l'entrée à des prisonniers au-dessus du commun, soit pour se promener ou pour d'autres nécessités; *Servet* y étoit entré la veille, & avoit tout bien examiné. Le 7 Avril, il se leva à quatre heures du matin & demanda la clef au Geolier, qui alloit faire travailler à ses vignes. Celui-ci le voyant en bonnet de nuit & en robe de chambre, ne soupçonna pas qu'il fût tout habillé, ni qu'il eût son chapeau caché sous sa robe. Il lui donna la clef, & sortit quelque tems après avec ses ouvriers. Lorsque *Servet* les crut assez éloignés, il laissa au pied d'un arbre son bonnet de velours noir, & sa robe de chambre fourrée, sauta de la terrasse sur le toît, & parvint jusque dans la cour sans se faire le moindre mal. Il gagna promptement la porte du Pont du Rhône, peu éloignée de la prison, & passa dans le Lyonnois. On ne s'apperçut de son évasion, que plus de deux heures après. On fit de grandes perquisitions pour le découvrir; on écrivit même aux Magistrats de Lyon & des autres Villages, où l'on présuma que *Servet* auroit pu se retirer; mais toutes les recherches furent inutiles.

On a cru que le Vice-Baillif, intime ami de *Servet*, favorisa son évasion; mais on n'en a point de preuves certaines. Le Geolier ne fut pas non plus complice de sa fuite. On continua néanmoins le pro-

cès commencé, & le 17 Juin il fut condamné à être brûlé vif à petit feu. Le même jour la sentence fut exécutée en effigie. On mit la figure du Medecin dans un tombereau avec cinq balles de ses Livres, & l'on ne fit qu'un bucher de l'effigie de l'Auteur & des exemplaires de ses Ouvrages.

Servet avoit le courage d'un Philosophe; c'est tout dire. Il trembloit en parlant de fermeté. Il n'avoit jamais été dans la disposition de risquer sa vie pour ses sentimens. Il chercha dans son premier & dans son second interrogatoire à donner le change à ses Juges. Il s'y prit avec tant d'artifice, qu'ils n'auroient guere pu le condamner à quelque grande peine, sur les piéces qu'ils avoient en main. Il se distinguoit de *Servetus* comme un homme qui lui étoit inconnu, & il désavouoit tout ce qui avoit été imprimé sous le nom de ce *Servetus*. Les Lettres à *Calvin* étoient un violent préjugé; mais il l'affoiblissoit, en disant qu'il n'avoit soutenu les propositions controversées dans ses Epîtres que par la voie de dispute, & qu'il étoit prêt à se soumettre à toutes les décisions de l'Eglise. Il est vrai que cette soumission ne devoit guere paroître sincére. Outre les erreurs de *Servet* sur la Trinité & sur le Baptême, il y avoit dans son livre des choses contre l'autorité du Pape, la Messe, le Sacrement de l'Autel, & d'autres erreurs qui seules auroient suffi alors pour le faire brûler. La sentence des Juges Ecclésiastiques ne fut prononcée que le 23 Décembre 1553, c'est-à-dire, six mois après celle du Vice-Baillif. Elle le declaroit hérétique, confisquoit ses biens & ordonnoit que ses Livres seroient brûlés. M. l'Abbé d'*Artigny*, qui a instruit le Public de toute cette procédure, a orné le second volume de ses *Mémoires* de cette sentence; ainsi que du grand nombre de pieces, qui répandent beaucoup de jour sur cette partie de l'histoire de *Servet*.

Le bûcher se présentant sans cesse devant les yeux de ce malheureux Anti-Trinitaire, il erra pendant trois ou quatre mois en Suisse & en Italie. Enfin, la Providence qui vouloit effrayer par son supplice les téméraires, qui tentent de renverser ses Autels, permit qu'il se retirât à Genéve. *Calvin* bilieux & ar-

dent, autant qu'un Théologien Hétérodoxe peut l'être, & opiniâtre dans ſes haines ainſi que dans ſes erreurs, apprit que *Servet* étoit dans la ville. Ce nom réveilla tous ſes reſſentimens. Il engagea le premier Syndic à le faire mettre en priſon ; il fut arrêté le 13 Août. On trouva ſur lui quatre-vingt-dix-ſept piéces d'or une chaîne du même métal qui peſoit environ vingt écus ; & ſix bages d'or.

Il falloit que quelqu'un pourſuivit ce malheureux pour le mettre en juſtice. *Calvin* n'oſant faire ce perſonnage lui-même, & cherchant à venger ſes injures particulieres, ſans compromettre ſa réputation, ſe ſervit du miniſtere d'un étudiant nommé *Nicolas de la Fontaine*. Le 14 Août *Servet* comparut pour la premiere fois, & la *Fontaine* demanda qu'il répondit ſur trente-huit Articles, qui devoient ſervir à ſa condamnation. La plupart regardoient la doctrine. Il y en avoit un touchant les injures que *Servet* avoit dites à *Calvin* dans ſes Livres ; le priſonnier répondit qu'il n'avoit uſé que du droit de repréſaille. La *Fontaine* produiſit auſſi contre lui un Manuſcrit & un Livre imprimé ; *Servet* reconnut être l'Auteur de l'un & de l'autre ; mais il aſſura que le Manuſcrit n'avoit point été imprimé, & qu'il s'étoit contenté de l'envoyer à *Calvin*, environ ſix ans auparavant, pour ſavoir ce qu'il en penſoit. Enfin après divers interrogatoires & l'exhibition de ſes autres Livres, *Calvin* diſputa le 21 Août avec *Servet* ſur le véritable ſens des mots de *Perſonne* & d'*Hypoſtaſe* ; & cette diſpute ne ſervit pas à calmer ſon ennemi. Les Juges lui accorderent cependant de l'encre & du papier, comme il l'avoit demandé, & il s'en ſervit le lendemain pour préſenter une Requête aux Syndics de Genéve.

Le but de cette Requête étoit 1°. de montrer l'abus des Loix pénales contre les Hérétiques. Il expoſoit 2°. que les erreurs qu'on lui attribuoit n'avoient pas été enfantées dans le territoire de Genéve, & que depuis qu'il y étoit, il n'avoit pas été perturbateur ni ſéditieux. Il demandoit 3°. un Procureur qui ſuppléât à ſon ignorance des coutumes & de la façon de procéder du Pays.

Cette Requête paroiſſoit très-juſte en certains points ; il n'obtint cependant rien. Il ne s'agit point d'exa-

miner les raisons & les faits qu'il allégue contre les loix pénales. Mais *Servet* avoit raison de se plaindre, de ce qu'on l'avoit emprisonné à Genéve. Il n'étoit point sujet de la République ; il n'avoit point été surpris en faisant rien de contraire aux loix, & par conséquent les Magistrats de Genéve n'avoient aucun droit sur lui. Ce qu'il avoit fait ailleurs n'étoit pas de leur ressort, & ils ne pouvoient sans injustice retenir un étranger, qui passoit par leur Ville & qui s'y étoit tenu tranquille. D'ailleurs, quoi de plus juste & de plus équitable que d'accorder à un tel prisonnier un Avocat pour défendre sa cause !

Le 23 Août il parut trente-huit nouveaux Articles, sur lesquels le Procureur-Général demanda, que le Prisonnier fût interrogé & qu'il répondit affirmativemement, ou négativement. Ces Articles étoient précédés d'un préambule, qui tendoit à prouver que *Servet* méritoit la mort. Le Procureur-Général remontre aux Juges que *Servet* varioit dans ses réponses ; qu'elles étoient pleines de mensonges, & qu'il se moquoit de Dieu & de sa parole, en alléguant, corrompant, & détournant faussement les passages de la Sainte Ecriture, pour *couvrir ses blasphêmes & évader punition.* On cite contre lui les loix des Empereurs, qui ont condamné les Hérétiques à la mort. On dit qu'il est dans le sentiment des Anabaptistes, qui ôtent le droit du glaive au Magistrat. Enfin le Procureur-Général conclud, que puisque le prisonnier sait *si bien mentir*, on ne doit point lui donner un Procureur comme il le demande ; que cela est défendu par le Droit, & qu'on ne l'a jamais accordé à de pareils Séducteurs. *Servet* déclara le même jour qu'il persisteroit dans sa croyance, à moins que l'on ne lui démontrât la fausseté de sa doctrine. Mais comment éclairer un opiniâtre & un enthousiaste ? C'étoit dire qu'il ne vouloit pas se retracter.

Le 31 Août, les Syndics & le Conseil de Genéve reçurent une Lettre du Vice-Baillif de Vienne & du Procureur du Roi de la même Ville, datée du 26, par laquelle ils les remercioient de leur avoir fait savoir, que *Servet* avoit été arrêté & emprisonné à Genéve. Ils les prioient de leur renvoyer le Prisonnier, afin qu'on exécutât la sentence rendue contre

lui. Leur Lettre accompagnée d'une copie de cette sentence, fut portée par le Viguier ou Capitaine du Palais Royal de Vienne. Le même jour *Servet* ayant comparu de nouveau ; on fit entrer ce Capitaine. On demanda au prisonnier s'il le connoissoit ; il répondit qu'oui, & qu'il avoit été deux jours sous sa garde. On lui demanda ensuite s'il aimoit mieux demeurer à Genéve entre les mains de MM. du Conseil, ou retourner à Vienne avec le Geolier qui l'étoit venu chercher. *Servet* se jette à terre fondant en larmes, & dit qu'il souhaitoit être jugé par les Magistrats de Genéve.

Ce commerce de Juges d'une Ville Calviniste avec ceux d'une Ville Catholique, dans un tems où ce commerce faisoit horreur, prouve quel étoit le but des Magistrats de Genéve & de celui qui les faisoit agir. Pourquoi donner avis à Vienne, qu'on tenoit *Servet*, si on n'avoit pas intention de le livrer ? Les Juges de Vienne avoient-ils fait quelque requisition ? N'y avoit-il pas de la cruauté, à proposer au Prisonnier d'opter entre demeurer à Genéve, ou d'être livré à la justice de Vienne ? Quelle question de demander à un homme, s'il veut aller être brûlé à petit feu ? N'est-ce pas le mettre dans la nécessité de se soumettre à une Jurisdiction, qui n'avoit naturellement aucun droit sur lui ? C'étoit vraisemblablement le but qu'on se proposa, pour légitimer des procédures, qui dans leur origine étoient très-iniques.

Le premier Septembre, *Servet* refusa par générosité de nommer ses Créanciers qu'il avoit en France, pour ne pas enrichir ses ennemis & exposer ses amis. Il reparut de nouveau devant ses Juges à diverses reprises, & le 15 Septembre il représenta une nouvelle Requête, dans laquelle il exposoit tout ce qu'il souffroit dans la prison, & demandoit sur-tout que sa cause fût envoyée au Conseil de Deux Cents. On croit que cette idée lui fut suggérée par les ennemis de *Calvin*, qui contribuérent, autant & plus que lui, à la perte de *Servet*. Ce malheureux se croyant appuyé ne garda aucune mesure ni avec *Calvin*, ni avec ses Juges. Se flattant de triompher du Réformateur par le crédit du parti qui lui étoit opposé, il fut la victime de sa présomption. C'est le

nœud de la conduite qu'il tint à Genéve, si différente de celle qu'il avoit tenue à Vienne. Il fut aussi roide & aussi inflexible avec les Juges Génevois, qu'il avoit été souple & pliant avec les Magistrats Dauphinois.

La faute capitale que ses faux amis lui firent commettre, fut de l'engager à braver la Justice & les Juges, dans la confiance qu'il n'y avoit rien à crain- pour sa vie. Il ne voulut point retracter ses blasphêmes contre la Trinité, qu'il appelloit avec une impiété horrible, un *Cerbere à trois têtes.* Il persista dans son abominable systême *Dieu est tout.* Il dit de grosses injures à *Calvin.* Le 22 Septembre il présenta une Requête pour demander qu'il fût puni comme calomniateur; & il revint bientôt à la charge par des plaintes non moins graves. Le Réformateur se voyant dans la nécessité de se perdre lui-même, ou de s'opposer à tout ce qui pouvoit favoriser *Servet*, ne balança point, & poursuivit son ennemi avec le dernier acharnement.

Comme le procès de ce Médecin étoit de la derniere importance, les Magistrats de Genéve consulterent les Cantons Suisses Protestans. Ils leur envoyerent le *Christianismi restitutio*, avec les écrits de *Calvin*, & les réponses du Prisonnier; & ils demanderent en même tems le sentiment de leurs Théologiens sur cette affaire intéressante. Toutes les réponses tendoient à exhorter MM. de Genéve à reprimer *Servet* & à empêcher ses erreurs de se répandre.

Enfin le jour de sa condamnation arriva le 26 Octobre. On prononça la sentence, qui le condamnoit au bûcher. Dès que le Navarrois l'eut entendue, il parut tout interdit & sans mouvement, puis il poussa de grands soupirs, & ils cria à la maniere des Espagnols, *Misericorde*, *Misericorde.*

Deux heures avant sa mort, il demanda à parler à *Calvin.* Ce Théologien se rendit dans la prison accompagné de deux Magistrats; *Servet* lui demanda pardon. C'étoit une bassesse dont il auroit pu se dispenser, sur-tout si la Religion ne lui inspira pas cette démarche, comme on en peut douter. *Calvin* lui répondit, qu'il n'avoit jamais pensé à venger ses injures personnelles. Qu'il y avoit seize ans qu'il tâ-

choit de le faire revenir de ses erreurs ; que dans cette vue il lui avoit écrit avec beaucoup de douceur ; & qu'il n'avoit cessé de lui donner des marques de son affection, que lorsqu'il avoit vu qu'il se déchaînoit contre lui, parce qu'il l'avoit repris avec quelque liberté. Il exhorta *Servet* à demander pardon à Dieu, de ce qu'il avoit entrepris de détruire les trois hypostases de son essence, & de l'avoir appellé un *Cerbere à trois têtes*, s'il avoit une distinction réelle entre le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, &c. Ses exhortations étant inutiles, *Calvin* se retira, non sans quelque plaisir de voir son obstination. On prétend même qu'il sourit, lorsqu'il le vit passer pour aller au bûcher : dernier coup de pinceau à ajouter au portrait de ce célebre Réformateur.

Farel accompagna *Servet* au supplice, & il eut bien de la peine à lui faire dire, qu'il souhaitoit que le Peuple priât Dieu pour lui. C'est ainsi que ce malheureux expira au milieu des flammes le 25 Octobre 1553. sans parler, & sans donner aucune marque de repentir : Remarquons que cet Hérétique fut brûlé, à la poursuite d'un autre Hérétique, qui auroit péri comme lui s'il avoit osé passer en France.

» *Calvin* & les Ministres protestans, (dit M. l'Abbé » *Pluquet*, *Mémoires pour servir aux égaremens de l'Esprit humain*, Tome I. p. 332.) qui avoient établi pour base de la Réforme, que l'Ecriture étoit » seule la regle de notre foi, que chaque particulier » étoit le Juge du sens de l'Ecriture, *Calvin*, dis-je, & » les Ministres Protestans faisoient brûler *Servet* qui » voyoit dans l'Ecriture un sens différent de celui qu'ils » y voyoient ; ils firent brûler *Servet*, qui se trompoit » grossierement sur un dogme fondamental, mais qui » pouvoit sans crime ne pas déférer au jugement des » Ministres & de *Calvin*, puisqu'aucun d'eux ni leurs » consistoires n'étoient infaillibles, & que ce n'est » point à eux que Dieu a dit, *qui vous écoute* » *m'écoute.* »

» *Calvin* osa faire l'apologie de sa conduite envers » *Servet*, & entreprit de prouver qu'il falloit faire » mourir les Hérétiques. »

» *Lelio Socin* & *Castalion*, écrivirent contre *Calvin*, » & furent réfutés à leur tour par *Théodose de Beze.* »

» Et cependant les Réformateurs, les Ministres se » sont déchaînés contre les rigueurs qu'on exerçoit » contre eux dans les États Catholiques, où l'on ne » punissoit les Protestans, que parce qu'ils étoient con- » damnés par une autorité infaillible, par l'Eglise. » Voilà à quoi ne font pas assez d'attention ceux qui „ prétendent excuser *Calvin*, sous prétexte qu'il n'a- „ voit fait qu'obéir aux préjugés de son siécle sur le „ supplice des Hérétiques. D'ailleurs, il est certain „ que *Calvin* auroit traité *Bolsec* comme *Servet*, s'il „ avoit osé. Cependant *Bolsec* ne pensoit sur la Pré- „ destination, que comme pensoient beaucoup de „ Théologiens Luthériens. Ce n'étoit donc point la „ nature des erreurs de *Servet* qui avoit allumé le zèle „ de *Calvin*. *Bayle* est beaucoup plus équitable sur cet „ Article, que son continuateur. „

M. l'Abbé *Pluquet* renvoie le Lecteur à la Note F, de l'Article *Beze*, du *Dictionnaire critique de Bayle.* Cette remarque roule sur le Livre *De Puniendis Hæreticis.* Comme elle est curieuse, nous croyons devoir la rapporter ici.

„ On ne peut nier que la crainte du dernier supplice „ n'ait beaucoup de force pour faire taire ceux qui au- „ roient des doutes à proposer contre la Religion do- „ minante, & pour maintenir l'unité de communion „ extérieure; mais il en va du dogme qui autorise „ cette pratique, comme de l'invention des bombes „ & des carcasses, & de toutes sortes de machines „ de guerre. Ceux qui s'en servent les premiers en „ retirent de grands avantages; & pendant qu'ils sont „ les plus forts, cela va le mieux du monde: mais „ quand ils sont les plus foibles, on les accable de „ leurs propres inventions. Si le parti de *Beze* avoit „ été le plus fort part-tout le monde, & s'il avoit „ été assuré de se maintenir toujours dans sa supé- „ riorité le dogme *De puniendis Hæreticis* auroit rendu „ de grands services, & eut réprimé le zèle ou l'hu- „ meur bouillante des Novateurs; mais comme à un „ quart de lieue de Genéve, ont étoit sous le caprice „ du plus fort, & qu'on ne savoit pas si Dieu per- „ mettoit que la secte de *Socin* devint supérieure, „ il y avoit beaucoup d'imprudence à soutenir que „ les Magistrats doivent infliger la peine de mort aux

» Hérétiques, Le profit présent ne nous doit pas si
» fort éblouir qu'il nous empêche de songer aux sui-
» tes. . . . . Je ne parle pas des autres raisons qui
» peuvent combattre ce dogme; je ne m'arrête qu'à
» celle de l'utilité alléguée par l'Historien de *Théodore*
» de *Beze*. Cette utilité est bien peu de chose, en com-
» paraison du mal que le Livre *De puniendis Hæreticis*
» produit tous les jours; car dès que les Protestans
» se veulent plaindre des persécutions qu'ils souffrent,
» on leur allégue le droit que *Calvin* & *Beze* ont re-
» connu dans les Magistrats. Jusqu'ici, on n'a vu per-
» sonne, qui n'ait échoué pitoyablement à cette objec-
» tion *ad hominem.* »

C'est en effet une des plus étranges contradictions, que de se plaindre d'être persécuté pour cause de Religion, & de prétendre être en droit de persécuter les autres. Il est vrai que *Servet* doit être distingué des autres Hérétiques. Les Calvinistes ne détruisent que quelques points de la Religion, au lieu que l'enthousiaste Espagnol renversoit le Christianisme de fond en comble. Car si Jesus-Christ n'est pas Dieu, comme il vouloit le prouver, le Mahométisme est préférable à la Religion Chrétienne, ainsi qu'*Abbadie* l'a démontré dans son *Traité de la Divinité de* Jesus-Christ. Adorons donc les desseins de Dieu dans le supplice de *Servet.* Il permet quelquefois que les méchans prévalent contre d'autres méchans, pour instruire les gens de bien.

D'ailleurs la lecture des Ouvrages de *Servet*, découvre en lui indépendamment de ses erreurs, un caractere abominable. Je ne parlerai pas de ses invectives contre ceux qui admettent le Dogme de la Trinité, elles sont au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ni la grossiéreté de son siecle, ni la persuasion où il étoit qu'on représentoit faussement la Divinité, ne peuvent excuser un langage aussi odieux, & aussi outrageant contre un Mystére, respecté par toute l'Eglise Chrétienne. Il n'est pas plus modéré quand il parle du Pape. Selon lui, le Pontife Romain est l'*Antechrist*, la *bête à qui le Dragon a donné sa puissance*; Rome est la *Babylone*, le siege ancien de *Satan*, où la bête suit encore les mêmes pratiques idolâtres

Idolâtres qu'autrefois. Il ose dire que les pratiques des Mahométans sont préférables à celles de Rome ; & sous prétexte que la Trinité est une invention des Papes, il s'épuisa en injures les plus violentes & les plus atroces. Que penser d'un homme, qui vivoit à Vienne dans une Religion dont il fait un si affreux portrait, qui peut-être participoit à ses adorables Mystéres, & qui dans les interrogatoires qu'il subit, protestoit qu'il se soumettoit aux décisions de l'Eglise ? C'étoit certainement, ou un scélérat hypocrite, ou un fou orgueilleux, dévoré de l'envie de se faire valoir par la singularité de ses idées. Quant à la folie, il est difficile de ne pas la reconnoître en lui, quand on a lu ses Ouvrages. C'est un fatras d'impiétés obscures & d'énigmes inexpliquables, qui ne pouvoient guére sortir que d'un cerveau dérangé.

Le Chevalier *Lubieniski* a rapporté dans son Histoire des *Anti-Trinitaires* de Pologne un sermon prononcé par *Servet* lorsqu'il étoit sur le point de mourir. Mais M. *Simon*, dans sa *Réponse à quelques Théologiens de Hollande*, a prétendu que ce discours étoit une piéce supposée.

Les Savans ne sont pas d'accord non plus sur les talens de *Servet*. M. l'Abbé d'*Artigni* en fait un portrait très-avantageux, & ajoute, que s'il eût fait un bon usage de ses talens, on ne pourroit sans injustice lui refuser une place distinguée parmi les enfans devenus célébres par leurs études. M. *Simon* ne paroît pas avoir une si haute idée du savoir de *Servet*. Il paroît manifestement, (dit-il, dans le Livre déja cité) par les Livres de cet Auteur, » qu'il avoit bien de » la peine à écrire en Latin ; & ce qu'il y cite de » Grec & d'Hébreu est si peu de chose, qu'on » n'en peut pas conclure, qu'il ait été habile dans » ces deux langues. Aussi eut-il honte lui-même d'a- » voir fait de si pitoyables Livres sur la Trinité. Il » les retracte dans la Préface qui est à la tête de ses » Dialogues touchant la Trinité. « Il est certain, & nous l'avons déja assez fait sentir, qu'il écrivoit d'une maniere barbare, & que s'il avoit quelques connoissances, cette gloire étoit bien affoiblie par la bizarrerie de son esprit. On a cependant voulu lui faire honneur de la découverte de la circulation du

sang ; mais telle est l'importance de cette découverte ; que quiconque a écrit anciennement quelque chose qui y ait du rapport, a trouvé des érudits fanatiques, qui ont voulu absolument la lui attribuer.



SPINOSA.

Son monstrueux système.

LA vie de *Spinosa* est assez connue. Déserteur du Judaïsme, il ne fut ni Juif ni Chrétien ; il n'eut aucune Religion & il voulu anéantir l'effet du culte de toutes les Religions. Dieu n'étoit suivant lui que l'immensité des choses, tout à la fois matiere & pensée, cause & sujet, agent & patient, faisant le mal & le souffrant. Plein de ce principe de *Descartes* : *Donnez-moi du mouvement & de la matiere, & je vais former un monde* ; entêté de l'idée incompréhensible que tout est plein, il s'imagina qu'il ne pouvoit exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonnoit dans les hommes, sentoit dans les animaux, étincelloit dans le feu, couloit dans les eaux, &c. &c. &c. Selon lui tout est nécessaire, tout est éternel. La création est impossible. Il n'y a point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des especes, dans la succession des individus, dans l'ordre admirable de la nature. Les desseins divins qui éclatent dans toutes les créatures ne sont que l'effet d'une nécessité aveugle & non de l'intelligence suprême du Créateur.

Un tel systême ne pouvoit avoir beaucoup de partisans, & l'Auteur écrivant en latin & d'une maniere géométrique, n'avoit pas travaillé à s'en faire. Aussi le *Spinosisme* ne survécut guére à son Auteur, mort en Hollande en 1677 à 44 ans. Ceux qui prétendent qu'on peut être vertueux sans Religion, ont fait un portrait avantageux de ses mœurs ; mais doit-on sur de pareils témoignages justifier la mémoire d'un Athée de profession ?

SPIRITUALITÉ DE L'AME.

Preuves de cette vérité.

LE Matérialiste ne combat la spiritualité de l'ame, que parce qu'elle ne s'accorde pas avec la corruption de ses mœurs. Il n'a aucune preuve contre cette vérité; il n'allégue que des doutes. Qui sait, dit-il, si la pensée n'est point une des propriétés inconnues de la matiere. Voilà toute sa science.

I. On ne connoît les choses que par les idées qu'on en a. Or l'idée de la matiere ne m'offre qu'un composé de parties, qui est divisible & figuré, qu'une substance longue, large & profonde. Or la pensée ne souffre ni parties, ni figures, ni couleurs, ni superficies, ni côtés, ni mouvement.

II. L'ame pense. La pensée ne peut sortir de la matiere, ni comme essence, puisque tout être matériel ne pense pas; ni comme propriété, puisqu'on n'en conçoit point d'autres, que les diverses combinaisons de ses parties; tout être matériel est borné à un lieu: la pensée les franchit tous.

III. Nous avons des idées abstraites, purement intellectuelles, comme les idées de l'être, de l'ordre, du possible, du bien & du mal. Ces idées pures excluent toute image sensible; donc elles supposent nécessairement un principe simple & purement spirituel.

IV. Nous avons une conscience, témoin inévitable, & juge incorruptible de nos actions. Delà, les remords, les troubles, & la frayeur sur le crime, opéré même en secret; delà un retour de satisfaction sur le bien qu'on a fait. Il y a donc en nous une loi connue & un jugement forcé. Tout jugement suppose une connoissance de la loi & de la rélation de nos œuvres à cette regle; & tout cela ne peut être que dans une intelligence, dans un esprit.

V. Je sens que mon ame est libre. Je veux ou ne veux pas. Je choisis, je délibére, je me détermine à mon gré. On ne peut violenter que mon corps;

or tout être matériel est incapable de réflexion, de délibération & de choix. Il n'a que l'indifférence passive. L'ame est donc spirituelle, c'est-à-dire, une substance simple, un être réel, indépendant & supérieur à la matiere. Répondons aux chicanes.

Connoît-on assez la matiere pour en exclure la faculté de penser ?

RÉPONSE. Oui, la matiere, selon son essence & son idée, est une substance solide, divisible, capable de mouvement & de figures; on n'y conçoit que cela, & la pensée, le desir, le doute rejettent tout cela. Otez à la matiere ces propriétés assignées, vous n'en concevez plus; ôtez-les à l'esprit, il n'en est que plus pur. Mais l'Incrédule connoît-il lui-même assez la matiere, pour prononcer que la pensée peut être une de ses propriétés ? Est-il nécessaire de pénétrer dans le fond de la nature pour en juger ? Les idées qu'on en a, & les épreuves qu'on fait, ne suffisent-elles pas pour prononcer ? L'or n'est pas l'eau, par exemple; par des suppositions aveugles on confondroit, on renverseroit tout.

L'ame peut être un atôme subtil, invisible, mais toujours matériel.

RÉPONSE. On en diroit autant de Dieu. Un atôme matériel a une surface, des côtés, des parties, des figures; ce que n'a point une idée, un desir. Un atôme pensant auroit donc autant de pensées que de parties, & jusqu'à l'infini : il faudra encore que les parties se replient sur elles-mêmes comme les pensées : cela est impossible. Une partie ne peut devenir l'autre, ni se répéter. Enfin, l'atôme penseroit ou par le repos ou par le mouvement; ni l'un ni l'autre ne peut former un raisonnement, un vouloir.

On conçoit bien l'union de deux parties de la matiere; mais non l'union d'un esprit à une portion de matiere dont il dépendroit.

RÉPONSE. Cette union est cependant visible; mais elle suppose la volonté absolue du Créateur qui a fixé cet état, en voulant que l'ame ait des perceptions & des sentimens, à l'occasion des mouvemens du corps, & que le corps reçoive ses mouvemens, ou de l'empire de l'ame, ou à l'occasion des sensations de l'ame. Vraiment, il est bien plus incom-

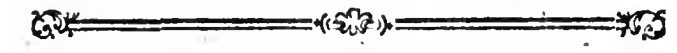
préhenfible de fuppofer une matieere qui penfe & délibére.

Nos idées ne font que des tableaux matériels, femblables à ceux qui font tracés au fond de l'œil.

Réponse. 1°. Sans l'ame qui anime l'œil, qui reçoit les traces venues des objets, l'œil reffembleroit à une pierre polie qui ne voit rien. 2°. Nous avons des idées indépendantes de toute fenfation. 3°. Ces images matérielles ne feroient que des êtres féparés & paffifs comme les grains de fables; ils ne formeroient ni idées ni jugemens.

Les animaux penfent, raifonnent avec une ame matérielle : pourquoi l'homme matériel ne raifonneroit-il pas?

Réponse. Les bêtes n'ont qu'un inftinct & des fenfations. Leur différence d'avec l'homme eft infinie. 1°. Ils ne connoiffent, ni Dieu, ni le vrai, ni le bien, ni le mal moral. 2°. Ils n'ont rien inventé de nouveau. Ils font bien ce qu'ils font; mais ils font fixes : ils le font fans réflexion. Ceux qui paroiffent le moins font les plus induftrieux, comme l'araignée & l'abeille. Ils ne fuivent que la loi que le Créateur leur a donnée. Ils font tout convenablement, fans connoître la convenance. Tout montre en eux la fageffe de Dieu; rien n'indique leur intelligence. On plie les animaux par des fignes & des coups; mais on ne peut les inftruire par principes; & il faut toujours monter les cordes de l'inftrument fur le même ton.



SUICIDE.

Raifons qui doivent nous faire refpecter nos jours.

Quelques Philofophes modernes ont préconifé cette horreur. Le Préf. de *Montefquieu* en fait l'apologie dans fes *Lettres Perfannes*; M. de V., loin d'en détourner, femble le concilier dans fes Romans honnêtes & pieux de *Candide* & du *Huron*, ou l'*Ingénu*.

Des Philoſophes plus ſages ont montré tout ce que cet attentat avoit d'horrible ; & c'eſt ainſi que l'un d'eux parle à un malheureux qui vouloit s'arracher la vie :

Tu veux ceſſer de vivre ; mais je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſe-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge ſuprême qui demandera compte de ton tems ? Malheureux ! trouve-moi ce juſte, qui ſe vante d'avoir aſſez vécu ? que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie, pour être en droit de la quitter ?

Tu comptes les maux de l'humanité, & tu dis : la vie eſt un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choſes ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ; & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature, avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? La vie paſſive de l'homme n'eſt rien & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré ; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpére, & un bien pour l'honnête-homme infortuné ; car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe.

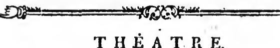
Tu t'ennuies de vivre ; & tu dis : *la vie eſt un mal.* Tôt ou tard tu ſeras déſolé ; & tu dira. : *la vie eſt un bien.* Tu diras plus vrai, ſans mieux raiſonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que ſont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre : la vie s'écoule dans un inſtant ;

elle n'eſt rien par elle-même ; ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe. Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien ; & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'eſt permis de mourir ; car autant vaudroit dire, qu'il t'eſt permis de n'être pas homme ; qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination.

Le ſuicide eſt une mort furtive & honteuſe. C'eſt un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. *Mais je ne tiens à rien. Je ſuis inutile au monde.* Philoſophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne ſaurois faire un pas ſur la terre, ſans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'humanité, par cela ſeul qu'il exiſte ?

Jeune inſenſé ! s'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même : que je faſſe encore une bonne action avant que de mourir ; puis vas chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à défendre. Si cette conſidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas ; meurs, tu es un méchant.



THÉATRE.

Autorités non ſuſpectes qui le condamnent.

M. de V. dans ſon *Catéchiſme d'un Curé*, qui n'eſt pas aſſurément celui d'un Chrétien, lui fait dire : *j'ai du goût pour la Comédie quand elle ne choque point les mœurs.* (Il n'y en a point ou preſque point de ce genre.) *Ces repréſentations inſpirent la vertu par l'attrait du plaiſir. Je ne vois rien là que de très-innocent & même*

de très-utile, & je compte bien d'assister à ces spectacles pour mon instruction. Voilà une Morale commode. *Escobar* n'en a jamais eu de plus indulgente. Il seroit beau d'entendre un Curé prononcer tout cela dans un prône ; mais on voit bien que le Pasteur de M. de V. est un être chimérique. C'est le Loup dont parle *la Fontaine* qui prend l'habit du Berger, pour sucer plus à son aise le sang des Brebis. Dépouillons l'animal du masque qui le couvre, & examinons non pas si le Théâtre peut former les mœurs, (on convient généralement du contraire) mais voyons s'il ne produit pas un effet tout différent.

Le Théâtre (dit M. l'Abbé de *la Tour* dans ses *réflexions* sur cette matiere, Livre IV.) n'est que le regne des passions. L'art du Théâtre n'est que l'art de les exciter, pour en faire goûter le plaisir. En cela l'art dramatique est différent de l'éloquence, qui enseigne aussi à remuer les passions, mais qui a en vue un but honnête ou utile. L'Orateur ne remue que pour faire agir ; l'Acteur pour faire sentir. *Démosthene* tonnoit pour faire déclarer la guerre à *Philippe*, *Ciceron* pour faire chasser *Catilina* & *Marc-Antoine*. La passion n'est que le ressort qu'on monte pour faire agir la machine ; mais on peut tourner cette passion vers un bon objet, au lieu qu'au Théâtre l'objet est toujours mauvais.

Racine, *Corneille*, *Voltaire*, ne veulent que plaire. La passion n'est pour eux que le ressort du plaisir. Le spectateur ne demande rien de plus. La vertu, qu'on dit en être le fruit, est une fin éloignée dont ni les uns ni les autres s'embarrassent, & les Actrices encore moins. » C'est donc (dit l'Auteur cité) en matiere » de galanterie l'art d'aimer d'*Ovide*, mais en œuvre, » & dans les autres vices c'est l'Ouvrage trouvé dans » les papiers de la *Brinvilliers*, heureusement brûlé avec » elle, l'art des poisons, ou si l'on veut le Livre de » *Frontin*, un recueil de stratagêmes de guerre pour » faire réussir tous les crimes, favoriser toutes les pas- » sions, ménager toutes les intrigues, traverser tous » les peres, maris & maîtres, & goûter librement » tous les plaisirs. »

» Les valets, les soubrettes, les confidens de la » Comédie ne font que des fourbes vendus aux vices de » leur maître, dont il emploie l'industrie, suit les

»conseils, applaudit les bons mots, récompense les »honteux services ; gens échappés à la potence, & »très dignes d'y monter.» *Rousseau* prétend que l'Acteur qui joue si bien le *fripon sur le Théatre pourroit bien ailleurs mettre à profit son adresse, & par une utile distraction prendre la bourse de son maître pour celle de Valere.* Il a malheureusement raison. En effet qui voudroit être servi par des valets de Théatre ? La Tragédie n'est pas moins pleine de scélérats d'un haut rang ; vengeance, assassinats, empoisonnemens, ambition, révolte, fureur, désespoir : Il n'y a presque point de scène où il ne soit question de quelque forfait. La sensation d'horreur & de désespoir qui en résulte est-elle nécessaire pour éloigner du crime un cœur vertueux qui n'a pas besoin de ces horribles leçons ? Il n'a pas même pensé que de telles énormités fussent possibles ; & quand aux scélérats, ce ne sera pas le Théatre qui les corrigera.

L'ingénieux M. *Trublet* (dans ses *mémoires sur la Motte Houdar*) rapporte un trait bien frappant du discours de ce Poëte sur la Tragédie de *Romulus* donnée en 1722. «Les Tragédies ne peuvent pas être, dit-il, »d'un grand fruit dans les mœurs, quoique la partie »du Théatre la plus sévére. Nous ne nous proposons »pas d'éclairer l'esprit sur le vice & la vertu, en les »peignant de leurs vraies couleurs ; nous ne songeons »qu'à émouvoir les passions par le mélange de l'un & »de l'autre. Nous mettons les préjugés à la place des »vertus. Dans les personnages intéressans nous faisons presque aimer les foiblesses par l'éclat des »vertus que nous y joignons : dans les personnages »odieux nous affoiblissons l'horreur du crime par de »grands motifs qui les élevent ou de grands malheurs »qui les excusent.» Tout cela ne va que fort indirectement à l'instruction, ou plutôt ce n'est que mieux apprêter le poison, & affoiblir le prétendu remède. Le même la *Motte*, dans l'ode sur la *fuite de soi-même*, cherche un homme, comme *Diogéne*, & demandant où l'on peut le trouver dit,

Le chercherai-je aux Théatres,
Vive école des passions ;
Qui charment les cœurs idolâtres.

De leurs vaines illusions ,
Où par des avantures feintes ,
On nous fait à de fausses plaintes
Prendre une véritable part ;
Où dérober l'homme à lui-même
Fut toujours le talent suprême
Et la perfection de l'art ?

Racine pense de même (Préface de *Phédre*) « Le »Théâtre de *Sophocle* & d'*Euripide* étoit une école »où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que »dans celles des Philosophes. Il seroit à souhaiter »que nos ouvrages fussent aussi solides & aussi pleins »d'instruction. Ce seroit un moyen de réconcilier la »Tragédie avec des personnes célébres par leur doc»trine & leur piété , qui la condamnent , & qui en »jugeroient plus favorablement , si les Acteurs son»geoient autant à instruire qu'à divertir. » Ce grand maître n'est pas suspect ; il n'étoit pas encore converti. Voilà donc l'ancien Théâtre , plus épuré que le nôtre , où l'on ne songe qu'à divertir , & non à instruire.

La ville de Genéve instruite de ces principes , n'a jamais voulu souffrir la Comédie. Le *Dictionnaire Encyclopédique* a blâmé la sévérité des Genevois , & leur a conseillé d'appeller des troupes de Comédiens pour être dans leur ville les Prédicateurs & les modéles de la sainteté. M. *Rousseau* , Citoyen de Genéve , quoique amateur & compositeur , a pris la défense de sa patrie , contre les Encyclopédistes , quoiqu'il fut de leur nombre , & a fait pour la défense de la vérité & de la vertu un ouvrage digne de la plume la plus éloquente. Un Ecrivain pour lui répondre a rempli plusieurs Mercures de l'éloge des graces , des talens , & sur-tout de l'héroïque chasteté des Actrices. En a-t-il convaincu les gens de bien ? En a-t-il persuadé ceux qui fréquentent les spectacles ? Le croit-il lui-même ? Il n'y a que la réponse de *Scarron* à faire. *Oh non.*

Bayle , le Cynique *Bayle* , qui n'étoit Protestant que de nom , puisque selon lui-même il *protestoit contre tout* , n'étoit pas assurément dévot. La licence de son Dictionnaire en écarte bien loin le soupçon ; que ne dit-il pas de la vie & des mœurs de *Moliere* , de *Poisson* , & de tous

les Acteurs & Actrices qui tombent sous sa main. Son style caustique a beau jeu. Voici comme il parle de la Comédie. « Bien des gens disent fort sérieusement à Pa-»ris que *Moliere* a plus corrigé de défauts à la Cour & »à la Ville, lui seul, que tous les Prédicateurs ensem-»le, & je crois qu'on a raison, pourvu qu'on ne parle »que de certaines qualités qui ne sont pas tant un cri-»me qu'un faux goût, comme l'humeur des prudes & »des précieuses, de ceux qui outrent les modes, qui »s'érigent en Marquis, qui ont toujours quelque piéce »de leur façon à montrer, &c. Voilà les défauts dont »les Comédies de *Moliere* ont un peu arrêté le cours; »car pour la galanterie, l'envie, la fourberie, l'avari-»ce, la vanité, & les autres crimes, je ne crois pas qu'el-»les leur ayent fait beaucoup de mal. On peut même »assurer qu'il n'y a rien de plus propre à inspirer la co-»queterie que ses piéces; parce qu'on n'y tourne con-»tinuellement en ridicule les soins que les peres & les »meres prennent de s'opposer aux amours de leurs en-»fans. » (*Nouvel. de la Rep. des Lettres*, Mars 1684.)

Qu'opposera M. de V. à tant d'autorités ? La sienne est certainement bien respectable, sur-tout lorsqu'il éléve des trophées à la vertu de la *le Couvreur* & qu'il regarde le chemin où on l'enterra comme son *saint Denis* : mais il nous permettra de croire sur le danger du Théatre plutôt les *Augustins*, les *Ambroises*, les *Tertulliens*, & les Ecrivains que nous avons cités, que l'Auteur de la *Pucelle*, & du *Cadenat*. Qu'il s'écrie tant qu'il lui plaira : *muses, graces, amours, dont elle fut l'image.... O mes Dieux & les siens ! son triste tombeau est pour nous un temple nouveau.* Ce langage ne séduira personne. Mlle. *le Couvreur* déifiée par M. de V., une Actrice à qui un Poëte comique donne l'apothéose, ne fera jamais d'idolâtres. On sait que jamais la vertu ne canonisa le vice.



TINDALL.

Ses opinions, son caractere.

MAthieu *Tindall* fut en Angleterre ce que les *Freret*, les *Boulanger*, les V. ont été en France. Il affecta beaucoup de zèle pour la Religion naturelle, parce que dans le fonds il n'avoit aucune Religion. Son *Christianisme aussi ancien que le monde, ou l'Evangile seconde publication de la Religion de nature*, est plein de sophismes les plus captieux. Son hétérodoxie n'empêcha pas qu'il ne fut pensionné de la cour d'Angleterre. On considéroit en lui le Citoyen qui avoit rendu quelques services à l'Etat, & non l'impie qui avoit voulu nuire à la Religion.

Nous remarquerons avec satisfaction que *Tindall* étoit, comme la plupart des autres impies, un homme inconséquent dans sa conduite & dans ses écrits. Tour à tour Jacobite & Wigh, il se tourna toujours du côté le plus fort. Les bizarreries de son esprit se firent connoître même en delà du tombeau. Il voulut imiter, à ce qu'il disoit, *Alexandre* le grand dans la distribution de son héritage, en le laissant au plus digne. Il légua en effet cinquante mille livres à un homme inconnu, qui n'étoit pas son parent, & priva ainsi de cette somme sa famille qui n'étoit pas opulente.

Au reste quelques Écrivains ont confondu *Matthieu Tindall* avec *Nicolas* son neveu, traducteur de l'histoire d'Angleterre par *Rapin Thoyras*. Celui-ci étoit un homme de beaucoup de mérite, au lieu que son oncle n'avoit précisément que le génie qu'il falloit pour produire quelque feuilles volantes pour ou contre le Gouvernement.. *Pope* qui se connoissoit en hommes, en fait un portrait dégoûtant dans sa *Dunciade*. Il est vrai que ce Poëte étoit son ennemi ; mais le ressentiment n'empêche pas toujours de rendre une exacte justice. Voyez sur cet homme singulier les

Anecdotes sur la vie & les sentimens de quelques prétendus esprits-forts de nos jours dans le *Mercure Suisse*, Juillet 1734. *Tindall* étoit mort à Londres l'année précédente ; avec la douleur d'avoir survécu à sa réputation. *Leland* & *Foster*, deux Ecrivains Anglois, ont pulvérisé ses chimeres anti-chrétiennes.

TOLAND.

Notice raisonnée de ses Ouvrage, & idée de son caractere.

JEan Toland, est né 1670, dans un Village nommé Redeastle, en Irlande, passa long-tems pour le fils d'un Prêtre Catholique ; & la prétendue illégitimité de sa naissance fut une source d'injures pour ses ennemis. l'Auteur de sa vie a voulu détruire ce reproche par une attestation de trois Franciscains, Irlandois, dattée de Prague en Bohême du 2. Janvier 1708. Ils déclarent qu'il descendoit d'une noble & ancienne famille d'Irlande. On a attaqué cette attestation & on l'a défendue : tems perdu de part & d'autre. Qu'importe que *Toland* ait été bâtard ou légitime ? Ce sont ses mœurs & sa conduite qu'il faut étudier ; & s'il manqua de probité & de vertu, fut-il né d'un Prince, les attestations des Cordeliers ne sauroient rétablir sa mémoire.

Ses parens étoient Catholiques Romains. Il nous apprend lui-même, que *dès le berceau il avoit été élevé dans la superstition & l'idolâtrie la plus grossiere ; mais que graces à Dieu sa raison aidée de quelques autres personnes, avoit été l'heureux instrument de sa conversion ; car il n'avoit pas encore seize ans, qu'il étoit deja aussi zelé contre le Papisme, qu'il l'a toujours été depuis.* Il n'avoit pas certainement de quoi se féliciter ; car ayant secoué le frein que l'autorité de l'Eglise met à la liberté de penser, il ne chercha plus qu'à se signaler par sa hardiesse. Après avoir étudié dans les Universités de Glaskow & d'Edimbourg, il passa à

Leyde en 1690. Le jeune *Toland* étoit déja rongé du desir de se distinguer à quelque prix que ce fut ; défaut dont M. *Locke*, qui le protégeoit, s'apperçut aisément. Il étudia deux ans l'histoire Ecclésiastique sous le savant Fréderic *Spanheim*, & retourna ensuite en Angleterre, très-disposé à faire la guerre.

Son premier coup d'essai contre la Religion eut pour objet les Ecclésiastiques, qu'il attaqua dans une Satyre violente intitulée: *La Tribu de Levi.* On lui opposa d'abord un Poëme Anglois sous le titre de *Rapsache Vapulans*, où son cœur & son esprit sont peints avec les couleurs les plus noires, & peut-être les plus vraies. Le genre satyrique ne lui ayant pas réussi, il se tourna du côté du genre impie, & il publia à Londres in-8°. en 1696, un Ouvrage infame, où il entreprit de prouver qu'il n'y a point de Mystéres dans la Religion Chrétienne.

Le titre de ce livre est : *La Religion Chrétienne sans Mystéres, ou traité dans lequel on fait voir, qu'il n'y a rien dans l'Evangile de contraire à la raison ni qui surpasse ses lumieres, & qu'il n'y a point de dogme du Christianisme qui puisse être appellé proprement Mystére.*

Les raisons qu'apporte M. *Toland* pour prouver sa thése, n'ont pas autant de clarté, qu'il voudroit en donner à nos Mystéres. Les Libraires de Londres ayant envoyé des Exemplaires de son Livre en Irlande; il n'y fit pas moins de bruit qu'en Angleterre. Les clameurs augmenterent par l'arrivée de l'Auteur en 1697, & sur-tout par ses propos hardis. Il excita contre lui les cris de tous les partis, non-seulement par sa dangereuse singularité, mais par son affectation extravagante de les répandre & de les soutenir. Les caffés & la table étoient les endroits qu'il choisissoit pour s'entretenir sur les vérités les plus importantes.

L'Auteur & le Livre furent dénoncés au Magistrat, & on l'excita vivement à punir un jeune étourdi, qui venoit ériger en Irlande une Ecole d'impiété. La Chambre des Communes de ce Royaume ordonna le 9. Septembre, que *le Livre intitulé*: La Religion Chrétienne sans Mystéres *contenant plusieurs doctrines hérétiques, contraires à la Foi, & à l'Eglise établie en Irlande, seroit brûlé publiquement par la main du Bourreau, & que l'Auteur* Jean Toland *serois mis sous la*

garde du Sergent d'armes, & poursuivi en justice par le Procureur Général, pour avoir composé, & fait imprimer ledit Livre : comme aussi que l'on présenteroit une adresse aux Régents, pour qu'ils défendissent qu'on n'en apportât plus d'exemplaires dans le Royaume, & qu'on débitât ceux qui y étoient déja.

L'Auteur se voyant poursuivi vivement, se sauva en Angleterre avec précipitation. On sent bien qu'il n'avoit pas tort; les Philosophes n'en ont jamais. Aussi dès qu'il fut arrivé à Londres, il publia sa justification sous ce titre : *Apologie de M.* Toland, *contenue dans une Lettre écrite par lui même, à un Membre de la Chambre des Communes d'Irlande, la veille du jour que son Livre fut condamné au feu, avec une Préface qui explique le sujet qui la lui a fait écrire.* Cette Apologie eut l'effet qu'ont ordinairement toutes celles de ce genre. Les torts de l'Auteur incrédule n'en firent que plus d'éclat.

Ses opinions commençant à se répandre, la convocation du Clergé en demanda la condamnation dans un Mémoire présenté aux Evêques en 1701. La Chambre proscrivit & censura son Livre. On en tira quelques propositions scandaleuses ; mais on le fit avec si peu de jugement, qu'on omit les plus mauvaises ; & que celles qu'on choisit, quoique très-condamnables dans les vues de l'Auteur, étoient néanmoins susceptibles d'un bons sens. Cette censure fut envoyée aux Evêques, qui ne croyant pas que la Chambre basse eut le pouvoir de faire juger les Livres, laissa entiérement tomber cet affaire.

Les traverses ne corrigerent pas M. *Toland.* Il mit au jour en 1699 un Poëme, intitulé : *Cliton* ou la *force de l'Éoquence.* Cet Ouvrage respire l'irréligion. Il courut quelque tems en Manuscrit. l'Auteur veut y prouver tout le pouvoir de l'Éloquence, même en matiére de Religion. « Je ne prétends pas m'arrêter » là, dit-il ; tous les Imposteurs sacres de toutes » les Religions seront opposés à mes traits : soit qu'ils » cachent leur orgueil sous un habit noir, soit qu'ils » déguisent leur fourberie sous des capuchons ; en » un mot, sous quelque déguisement qu'ils se met» tent pour mener le Peuple par le nez en partageant » ses dépouilles. »

En 1701, il passa à la Cour de Berlin, où il vit quelquefois la Reine. Cette Princesse l'engagea dans une dispute avec le savant *Beausobre* sur l'authenticité des Livres du nouveau Testament; & cette Conférence ne tourna pas à sa gloire. Aussi lorsqu'il retourna à Berlin en 1707, il fut reçu avec la froideur qu'il méritoit.

Toland étoit de ces hommes qui sacrifient tout à l'intérêt présent, & qui sont toujours prêts à écrire contre eux-mêmes, si la situation de leur fortune paroît l'exiger. Il avoit plu à la Cour par quelques mauvais Livres; il voulut y plaire d'avantage, en se donnant pour un homme irréprochable. Il publia en 1702. *in-8°.*, *Vindicius Liberius*, ou *Apologie de M.* Toland *contre la Chambre basse de la Convocation & autres: où l'on trouve, outre ses Lettres à l'Orateur, l'éclaircissement de quelques endroits du Livre*, intitulé: Le Christianisme sans mistéres: *d'autres y sont rectifiés, avec un exposé clair & complet des principes de l'Auteur en matiere de politique & de Religion; & la justification des Wighs & des Republicains contre les fausses idées qu'en donnent leurs adversaires. Toland* reconnoît que ses Livres contenoient quelques propositions téméraires; mais il prie de les lui pardonner en faveur de la sincérité de sa Religion, & de son attachement pour les Rois. Après cela doit-on être étonné, que le plus illustres de nos *Tirans* modernes, après avoir attaqué toute sa vie la Divinité & les Monarques qui en sont les images, dise à ses ennemis: « Je leur déclare » que je veux vivre & mourir dans le sein de l'E» glise Catholique, Apostolique & Romaine, sans at» taquer personne, sans nuire à personne, sans sou» tenir la moindre opinion qui puisse offenser per» sonne. Je déteste tout ce qui peut porter le moin» dre trouble dans la Société; & si jamais on a im» primé sous mon nom une page qui puisse scandali» ser seulement le Sacristain de leur Paroisse, je suis » prêt de la leur déchirer devant eux. » (Lettre de M. de V. au P. de *la Tour* Jésuite.

Toland après diverses courses en Allemagne commencées en 1707, & qui augmenterent sa vanité & diminuerent sa bourse, regagna avec assez de peine la Hollande, où il demeura jusqu'en 1710 Il avoit publié

blié l'année précédente à la Haye deux Dissertations latines, intitulées : *Adeisidæmon & Origines Judaicæ*. Il veut prouver dans ses *Origines Judaïques* que le passage de *Strabon*, au sujet de la Nation Israélite, est très-important. Il semble préférer ce que l'Auteur Païen dit des Juifs & de leur Religion, au témoignage des Juifs-mêmes. Il tourne en ridicule M. *Huet*, qui dans sa *Démonstration Evangélique* avoit cru retrouver quelques-uns des grands Personnages de l'ancien Testament dans les Divinités Païennes ; *Moyse*, par exemple, dans *Bacchus*, *Typhon*, *Silene* & *Adonis*. L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire*, qui a fait tant d'incursions impies chez les Anglois, n'a pas oublié les railleries de M. *Toland*, & leur a prêté même une nouvelle force dans son dangereux Ouvrage. » Voilà, » (dit-il, après avoir rapporté quelques-unes des » preuves du savant Prélat) ce que *Huet* appelloit » sa Démonstration. Elle n'est pas à la vérité Géo» métrique. Il est à croire qu'il en rougit les der» nieres années de sa vie, & qu'il se souvenoit de » sa Démonstration, quand il fit son Traité de la » foiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude de » ses connoissances. » (*Nouveaux mélanges*, Tom. I. pag. 132.)

L'illustre Evêque rougit si peu de sa Démonstration, qu'il fut très-piqué de l'attaque que *Toland* osoit lui porter. Il se défendit très-vivement dans une lettre publiée d'abord par les Journalistes de Trevoux, & qui reparut ensuite avec quelques changemens dans la collection de M. l'Abbé *Tilladet*.

Une des productions de *Toland*, qui méritoit le plus l'animadversion des gens de bien, est son *Nazarenus*. Il parut en 1718, *in*-8°. sous ce titre : *Nazarenus, ou le Christianisme Judaïque, Païen & Mahométan, contenant l'Histoire de l'ancien Evangile de S. Barnabé, & de l'Evangile moderne des Mahométans attribué à cet Apôtre, qui avoit été inconnue aux Chrétiens jusqu'à présent. On y explique par occasion le plan original du Christianisme, par l'Histoire des Nazaréens, dont on peut se servir avec succès pour terminer plusieurs disputes touchant la Religion Chrétienne, Religion divine, mais qui a été fort corrompue. On y a joint une Rélation d'un Manuscrit Irlandois des quatre Evangiles, & un Abrégé*

de l'ancien Christianisme d'Irlande, comme aussi l'existence des Keldées (Ordre de Religieux Laïques) *contre les deux derniers Evêques de Worcester.*

Voici quel étoit, suivant M. *Toland*, le plan original du Christianisme. Les Juifs, quoiqu'associés avec les Gentils convertis, qu'ils reconnoissoient pour freres, continuerent néanmoins à observer toujours la Loi, & les Gentils, qui, embrassant le Judaïsme, ne reconnurent qu'un seul Dieu, ne furent pas obligés cependant d'observer la Loi. Mais les uns & les autres furent unis & ne formerent qu'un seul corps, principalement pour cette partie du Christianisme, qui, plus parfaite que toutes les purifications préparatoires des Philosophes, prescrit la sanctification & le renouvellement de l'homme intérieur. C'est en cela seul que le Juif & le Gentil, le Grec & le Barbare, l'Esclave & l'homme libre, sont *tous un en Christ*, quoiqu'ils différent à d'autres égards.

L'art insidieux de proposer des questions dangereuses & d'y répondre foiblement, est encore un larcin que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* & de la *Philosophie de l'Histoire* a fait aux Anglois. *Toland* lui en avoit donné le premier l'exemple. On trouve à la fin de son Livre deux Problêmes historiques sur les Juifs & sur leur Religion, où sans qu'il affirme rien, on voit bien ce qu'il pensoit.

Il demande dans le premier Problême. » Si l'on peut » démontrer, sans avoir recours aux miracles, par la » nature du gouvernement ou de la Religion des Juifs, » que ce peuple dispersé dans toutes les parties du » monde, a pu se conserver depuis près de 1700 ans, » quoiqu'il n'ait point été protégé par aucun Potentat, & qu'il ait été exposé à la haine & au mépris » de toutes les Nations ? »

Ce Problême paroît d'autant plus important à *Toland*, qu'il y a long-tems que les Religions des Egyptiens, des Babyloniens, des Grecs & des Romains, ont été entiérement abolies. Mais si l'Auteur avoit un peu raisonné conséquemment, il se seroit apperçu que la cause de la conservation du Peuple Juif, n'est plus problématique. L'exception que cette Nation unique fait parmi toutes les Nations, indique assez que c'est l'effet d'une influence

particuliere de la Providence, qui fournit en même-tems une preuve de la Divinité de l'origine de la Religion Judaïque & de la Chrétienne.

Toland demande dans le second Problême. » Si l'on » peut expliquer par la nature du Gouvernement ou » de la Religion des Juifs, sans avoir recours aux » miracles, d'où vient que ce Peuple avoit un si grand » penchant à l'Idolâtrie, & à épouser des femmes des » Nations voisines, pendant qu'il fut en possession de » la Palestine ! Et d'où vient que ce même Peuple, » depuis sa dispersion, a une horreur extrême pour » l'Idolâtrie. & évite soigneusement d'être confondu » avec les Nations parmi lesquelles il habite? » Je ne vois pas la fin de ce prétendu Problême, (dit M. de *Chaufepié*, Dictionnaire critique, Article *Toland.*) Je ne sache personne qui ait trouvé quelque chose de miraculeux dans le penchant que les Israélites eurent autrefois à l'Idolâtrie. A l'égard de l'éloignement qu'ils ont eu depuis pour ce crime, il n'est pas difficile d'en rendre raison. Outre l'expérience des châtimens que leurs Peres avoient éprouvés, on peut dire encore, qu'il y a en cela une direction de la Providence, qui veut conserver ce Peuple dans l'état de séparation où il se trouve.

Qu'on juge encore des intentions de *Toland* par ce qu'il disoit d'un Livre qu'il avoit dessein de publier, intitulé: La *République de Moyse.* » Ceux, dit-il, qui » croient, que la Loi fut révélée à *Moyse* sur le Mont » Sinaï, me sauront bon gré de ce que je fais voir, » qu'elle est plus excellente & plus parfaite, & par » conséquent plus digne de Dieu, qu'on ne la repré- » sente dans tous les systêmes de Théologie sans ex- » ception, où l'on se plaint de ses défauts & de ses » imperfections; & ceux qui supposent avec *Strabon* » & *Diodore* de Sicile, que cette Loi est une pure » invention de *Moyse*, dont il fit Dieu auteur, pour » la rendre plus vénérable, seront obligés de recon- » noître que *Moyse* étoit infiniment plus habile que » *Zaleucus*, *Charondas*, *Solan*, *Licurgue*, *Romulus*, » *Numa*, & qu'aucun autre Législateur. » On sent aisément ce que cette alternative veut dire, & où *Toland* en vouloit venir.

La méthode qu'ont nos Auteurs Anti-Chrétiens d'au-

jourd'hui, d'attaquer la partie de la Religion qu'on ne croit pas, pour mieux détruire celle que l'on croit, n'étoit pas inconnue à M. *Toland.* Il crut faire tort à l'Eglise Romaine, en se moquant de quelques sottises, dont elle rit la premiere. Il publia une brochure en 1718, sous ce titre : *La Destinée de Rome, ou la probabilité de la prompte & finale destruction du Pape, tirée en partie de plusieurs raisons naturelles & observations politiques, & en partie de la fameuse Prophétie de St.* Malachie, *Archevéque d'Armagh dans le VIII. siécle ; piéce curieuse, contenant les caractéres emblématiques de tous les Papes depuis son tems, jusqu'à leur entiere destruction, & que l'on donne ici non-seulement complette, mais que l'on met dans un plus grand jour, qu'on ne l'avoit fait encore, dans une Lettre à un Théologien de l'Eglise du premier né.* Les plus judicieux Critiques Catholiques Romains regardent cette Prophétie de St. *Malachie* comme une piéce supposée des plus absurdes & des plus impertinentes, & le Pere *Menestrier*, Jésuite, en a fourni des preuves convaincantes.

Toland eut encore cette ressemblance avec le Chef de nos Mécréans à la mode ; c'est que l'âge, loin de le corriger, ne fit que l'enfoncer d'avantage dans ses abominables principes. Il leva entiérement le masque dans son *Pantheisticon, sive formula celebrandæ sodalitatis Socraticæ* 1720, *in*-8°. *Cosmopoli*, c'est-à-dire, à Londres.

Ce formulaire d'une Société de Disciples de *Socrate*, est en forme de Dialogue entre le Président & les Membres de la Société. Le Président recommande l'amour de la vérité, de la liberté & de la santé, & les encourage à être de bonne humeur, sobres, tempérans, & dégagés des superstitions populaires. Il leur lit des passages de *Ciceron* & de *Séneque*, & quelquefois il chante des Vers tirés des anciens Poëtes, & convenables à leurs maximes. Les Odes d'*Horace* sont leurs Hymnes. A l'égard de la Religion de ces Philosophes libertins, leur nom la fait assez connoître. Ce sont des *Panthéistes*, des gens qui ne reconnoissent d'autre Divinité que l'Univers. Cette Piéce singuliere est composée d'Antiennes, de Leçons, de Litanies, &c. Le but de l'Auteur étoit à la fois de

tourner en ridicule les Liturgies Chrétiennes & de répandre son libertinage. Il semble qu'il sentit lui-même qu'il s'étoit trop livré à son imagination déréglée ; car il la fit imprimer secrétement à ses dépens, & n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires. Il en portoit toujours quelques-uns avec lui, & il les vendoit mystérieusement. Ses affaires étoient alors en désordre ; on le savoit, & la plûpart n'en achetoient que pour lui faire l'aumône ; & pour que ce secours le menât plus loin, il n'en donnoit guére au-dessous de la guinée.

Le Docteur *Hare* dit, dans son *Ecriture défendue*, *in*-8°. 1721, que « cet Athée non content de ce qu'il » a osé faire imprimer dans cette Piéce impie, a ajouté, à ce que l'on m'a assuré, dans quelques exemplaires, une priere écrite en ces termes ou en d'autres équivalens : *Omnipotens & sempiterne Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitius, ut qui hesternis poculis ægroti facti sunt, hodiernis curentur & per pocula poculorum* »

L'Auteur de la vie de *Toland* assure qu'il n'a jamais écrit une telle priere. » Je ne nommerai pas, » dit-il, la personne qu'on m'a dit en être l'Auteur, » par respect pour sa profession. Je m'imagine qu'il » n'a eu dessein que de tourner en ridicule la Société des Philosophes *Pantheistes* de M. *Toland*; » qu'il a pris tous pour des yvrognes ; c'étoient au » contraire des gens graves, sobres, & tempérans. » Dans le fond il faut avouer, que s'il y a plus » d'esprit & de plaisanterie dans cette priere, il y a » aussi une profanation plus déclarée que dans aucun » endroit du *Pantheisticon.* » Mais ne peut-il pas se faire que *Toland*, qui se mêloit souvent de plaisanter, & qui le faisoit souvent assez mal, eût inventé lui-même cette espece d'*Oremus*, pour amuser ceux qui le nourrissoient ? Quand on a lu les autres Ouvrages de cet impie, on n'est guére tenté de douter que les plus mauvaises Piéces pussent sortir de sa plume.

Cette impiété téméraire qui le caractérisoit, est très-marquée dans un Ouvrage qu'il donna la même année que le *Pantheisticon.* Ce Livre parut à Londres en 1720, *in*-8°. sous le titre de : *Tetranlymus, ou les quatre Jumeaux, contenant :*

I. HODEGUS, *où l'on prouve que la colonne de nuée & de feu, qui guidoit les Israélites dans le Désert, n'étoit point miraculeuse, mais que c'étoit (ainsi que cela est fidèlement rapporté dans l'Exode,) un signal, également en usage parmi d'autres Nations, & non-seulement utile, mais nécessaire dans ces déserts.*

II. CLIDOPHORUS, *ou le Porte-clefs, ou la Philosophie Exotérique, & Erotérique, c'est-à-dire, la Doctrine publique & secrette des Anciens, par l'exemple desquels on justifie la prudence de ne dire ce que l'on pense en matiere de Religion, qu'en tems & lieu convenable, en se réservant d'ailleurs de parler comme le vulgaire.*

III. HYPATIE, *ou Histoire de la plus vertueuse, la plus savante & la plus accomplie Dame, que le Clergé d'Alexandrie mit en pièces, pour assouvir l'orgueil, la jalousie & la cruauté de* Cyrille, *leur Archevêque, communément nommé Saint : titre dont il est indigne.*

IV. MANGONAUTES, *ou défense du* Nazarenus, *au très-Révérend* Jean, *Evêque de Londres, contre son Chapelain le Docteur* Mangey, *son Dédicateur* Faterson, *& le Révérend Docteur* Brett (*que j'aurois dû nommer le premier*) *ci-devant de l'Eglise de Londres.*

M. de la *Chapelle* parla de ces singulieres Dissertations de *Toland*, dans le Tome IV. de la *Bibliothèque Angloise*. Il démasqua l'ennemi du Christianisme de la maniere la plus propre à faire connoître l'indignité de son caractére. Le Journaliste fait voir que *Toland* se moque de la Religion, en faisant semblant d'être en colere contre ceux qui l'accusoient d'irréligion. C'est une espece de charlatanerie en usage parmi les Incrédules, & que les Disciples François du Déiste Anglois n'ont pas manqué de suivre.

La santé de *Toland* commençoit à se déranger, ainsi que son esprit. Il appella un Médecin, qui fit si bien, que le Malade eut un vomissement & un dévoiement continuel. Il fit un effort pour retourner à Putney : solitude dans laquelle il passa les dernieres années de sa vie. Il se trouva mieux, & eut quelque espérance de se rétablir. Il profita de ce bon intervalle, pour composer une Dissertation sur l'incertitude de la Médecine, & sur le danger qu'on court en confiant sa vie à ceux qui la pratiquent,

tandis qu'il nous est aisé de nous guérir en usant des remédes qui nous conviennent, & que l'expérience & l'attention sur nous-mêmes peuvent nous faire connoître. Cette Brochure n'arrêta pas le cours du mal; & il fut enlevé au monde, qu'il corrompoit, le 11 mars 1722.

L'Auteur de sa vie dit, » que pendant toute sa ma-
» ladie, il témoigna une patience philosophique, qu'il
» vit approcher la mort sans en témoigner la moindre
» crainte, & qu'au moment qu'il alloit expirer, il
» prit congé des assistans, en leur disant, *qu'il allois*
» *dormir*.

On trouve dans une autre Lettre écrite vers ce tems-là par un de ses amis. » Pendant toute sa maladie,
» dit-il, il a marqué une patience philosophique &
» une entiere résignation à la volonté de Dieu; sen-
» tant parfaitement qu'il approchoit de sa fin; car,
» comme il me parut un peu plus gai la veille de sa
» mort; je lui dis que j'espérois qu'il étoit mieux, à
» quoi il me répondit sur le champ, *Monsieur, je n'es-*
» *pére qu'en Dieu.* Quelques minutes avant que d'expi-
» rer, ayant regardé fort attentivement quelques amis
» qui étoient dans la chambre, on lui demanda s'il
» avoit besoin de quelque chose; à quoi il répondit
» avec la plus grande fermeté: *je n'ai besoin que de la*
» *mort.* »

Toland se fit une Epitaphe quelques jours avant sa mort. Elle n'est certainement pas modeste. Il s'y peint comme l'Apôtre de la vérité, le défenseur de la liberté, préférant toujours l'honnête à l'utile; insensible aux maux & aux menaces; n'étant ni le Sectateur, ni le courtisan de personne. Jamais un aussi petit homme ne s'est fait de plus grandes idées de lui-même. Dans les affaires d'état, dit un homme d'esprit, la mouche de la fable & lui, c'étoit la même chose; & quant à la Religion, ce n'est pas outrer son caractére que de dire, qu'il auroit été un des plus zélés Déistes, s'il avoit eu le bonheur de vivre parmi les Athées.

„ Ses disgraces (dit l'Auteur du *Fruholders* Jour-
„ nal, 21 Mars 1721) doivent être attribuées à sa
„ vanité. Il affectoit d'être singulier en tout: ma-
„ niere de se distinguer fort aisée. Il rejettoit un

» ſentiment, parce qu'un Auteur célébre l'embraſ-
» ſoit. Avec une teinture de toutes les langues, il
» n'étoit habile dans aucune. Son ſtyle étoit bas,
» confus & déſagréable; il mettoit des titres bizar-
» res à ſes Ouvrages, à l'imitation des anciens Phi-
» loſophes; & il aimoit à y parler de lui-même
» avec une extrême complaiſance. Il ſe plaiſoit à tra-
» caſſer en diſputant; & il étoit groſſier, déciſif,
» quoiqu'il eût toujours tort. Il doit principalement
» ſa réputation aux critiques que les Savans ont
» faites de ſes Ecrits. Dans les diſputes qu'ils
» avoient entr'eux, une de leurs injures ordinaires
» étoit d'accuſer leurs adverſaires d'avoir des ſenti-
» mens approchans de ceux de *Toland;* reproche
» qui étoit regardé comme la choſe la plus hon-
» teuſe, & une marque infaillible d'erreur. Jamais
» perſonne n'a autant écrit contre la Religion que
» lui, & n'a fait ſi peu de mal. C'eſt encore un
» problême de ſavoir, ſi les gens de bien ont eu
» plus de compaſſion pour lui, que les Incrédules de
» mépris.

Nous nous ſommes étendus ſur cet impie, parce que ſon hiſtoire nous a paru très-propre à développer le caractére des Incrédules. C'eſt un original qui a aujourd'hui bien des copies en France.

THÉOLOGIENS, Voyez MINISTRES, ABBADIE, BOSSUET, &c.

TOLÉRANCE.

§. I.

Idée des Ecrits de M. de V. ſur la Tolérance.

I. M. de V. prêche ſans ceſſe la Tolérance, & il n'y a point d'homme plus intolérant; c'eſt ce que prouve invinciblement ſon acharnement contre la Religion Chrétienne. Il ne peut ſupporter le culte de ſon pays, celui de ſa famille, celui de ſes peres; qu'il eſt beau après cela de ſe vanter

d'être tolérant ! Je ne répéterai point ce qu'on prouve dans tous les Livres fur la Tolérance Eccléfiaftique & Civile ; mais il eft certain que ce n'eft point en vomiffant des blafphêmes contre la Religion dominante, en la calomniant, en la défigurant, qu'on doit prêcher la Tolérance. Cette méthode inconnue jufqu'à nos jours, eft un des fruits de la nouvelle Philofophie. Les *Léibnitz*, les *Péliffon*, les *Papin*, qui ont écrit fur ce fujet, ne s'en font point fervis. Une caufe auffi importante doit être traitée avec plus de circonfpection & de douceur, il ne faut pas être emporté en prêchant l'indulgence.

II. Les Ecrits fur la Tolérance font infectés d'une horrible profanation de quantité de paffages de l'Ecriture Sainte, des Peres, des Auteurs Eccléfiaftiques, &c. On y étale fans difcernement les objections des ennemis de la Révélation & de l'Eglife Catholique, pour faire illufion aux Lecteurs, qui ne connoiffent pas les réponfes péremptoires qu'on a faites à ces objections.

III. On s'efforce, en marchant fur les pas de *Dodwel*, de diminuer le nombre des Martyrs du Chiftianifme. On fait que l'Auteur & fes partifans n'ambitionnent pas, que leurs noms en allongent la lifte ; mais ils devroient au moins laiffer les chofes, telles qu'elles font. Quelques efforts qu'ils faffent, pourra-t-on jamais croire que les *Néron* & les *Dioclétien* ayent été les Propagateurs du Chriftianifme ? (Voyez les articles CHRISTIANISME & MARTYRS.)

IV. M. de V. veut perfuader que les Juifs, les Grecs & les Romains ont été très-tolérans ; & pour le prouver, il cite quelque faits, qu'il altére & qu'il défigure par des glofes contraires aux Textes. Mais il garde un filence artificieux fur un nombre infiniment plus grand d'autres faits, qui détruiroient totalement le fiftême qu'il veut établir. (*Voyez les paragraphes fuivans.*)

V. M. de V. vante la Tolérance des Turcs, des Perfans, des Chinois, des Japonnois. Eh ! Monfieur, vous n'avez qu'un moyen de nous convaincre, mais ce moyen eft infaillible. Allez faire chez ces Peuples ce que vous faites ici ; allez inonder la Turquie, la Perfe, la Chine, le Japon, de libelles

monstrueux contre la Religion de ces États, & si on vous laisse tranquille, nous croirons alors ce que vous voulez nous faire croire aujourd'hui.

VI. Je ne dirai rien des histoires douteuses, fausses, indécentes, qu'on débite dans les Écrits sur la Tolérance, & des conséquences qu'on en tire. Il est manifeste qu'on cherche moins à faire tolérer les hommes, dont on se soucie assez peu, qu'à prouver que la Religion est intolérable.

§. II.

Les Juifs étoient-ils Tolérans ?

Quand on soutient la vérité, il n'est pas possible de ne pas la défendre avec zèle. Elle est une, elle est sainte, elle est jalouse. On ne peut s'unir avec ceux qui l'attaquent. Nous le voyons dans les Juifs. La loi les obligeoit à lapider celui qui auroit osé publiquement les détourner du culte du vrai Dieu. Ils furent prêts de déclarer la guerre aux deux Tribus, qui éleverent au-delà du Jourdain un Autel, pour être un monument d'union ; parce qu'ils crurent qu'on l'élevoit pour y offrir des Sacrifices. Le schisme de Samarie occasionna les guerres les plus cruelles, & *Josephe* rapporte que cinq cens mille hommes périrent dans une seule bataille. La division du culte fut la cause de ces fureurs, autant que la division du Royaume. S'ils ont vécu en paix sous l'Empire des Perses & des Grecs, c'est qu'on leur a toujours laissé le libre exercice de la Religion. Dès qu'Antioche voulut le leur ôter, il y eut des Martyrs ; & bientôt suivirent les guerres des Machabées. Ne vit-on pas sous *Caligula* la Nation presque entiere disposée à se laisser égorger plutôt qu'à souffrir qu'on plaçât dans le Temple de Jérusalem la statue de ce Prince extravagant ? Comment M. de V. a-t-il pu oublier ces faits, en voulant prouver, la Tolérance & la douceur par l'exemple des Juifs ? S'il n'y a pas eu de guerres de sectes, c'est qu'on ne vit jamais (hors le schisme de Samarie) de sectes opposées à la loi. Celles des

Pharisiens & des Esséniens ne parurent que sur la fin de la Syagogue. Loin de combattre la loi, ils prétendoient l'observer avec plus d'exactitude. C'étoient des actes de ferveur, si on peut ainsi parler, & non de révolte. Les Saducéens nioient des dogmes essentiels ; mais ils ne formerent jamais un corps. Semblables aux Matérialistes de nos jours, qui répandu par tout ne se montrent nulle part & n'ont aucun intérêt à s'unir, ils se bornoient à jouir des fruits de leur systême, qui devenoit celui des riches & des grands. En un mot, les Juifs suivirent toujours sur la Tolérance le plan & les maximes Catholiques, parce que comme eux ils avoient le dépôt de la vérité.

§. III.

La Tolérance étoit-elle établie dans le Paganisme?

Le Paganisme avoit ses dogmes aussi bien que sa morale, & ses fêtes pouvoient également exciter des troubles. Aussi les Payens entroient en fureur dès qu'on attaquoit leurs superstitions. Les Chrétiens indiscrets, qui souvent, malgré les Evêques, insultoient les faux Dieux & brisoient les Idoles, allumoient le feu de la persécution. Toute la Ville d'Ephèse ne fut-elle pas en allarmes, parce qu'on dit que saint *Paul* détruisoit le culte du fameux Temple de *Diane*? *Cambyse* vit élever une sédition générale en Egypte, lorsqu'il tua le Taureau *Apis*, qui étoit si pompeusement adoré. On pourroit citer une infinité d'autres traits ; mais en supposant la modération des Payens, les causes qu'en allegue M. de V. sont imaginaires ; voici la véritable.

Le Paganisme étoit une Religion commode, qui ne gênoit en rien les passions ; une Religion de volupté & de plaisirs. Il suffisoit d'être Citoyen ; du reste on avoit libre carriere. Cette Religion (si toutefois on peut donner ce nom à un amas d'absurdités) s'allioit avec toutes les superstitions de la terre. Rome en subjuguant les Nations fit goûter son empire aux divers Peuples, en adoptant leurs Dieux. Delà

de nouveaux Temples, de nouvelles fêtes; c'étoit un Dieu ajouté à mille. Ces Dieux vaincus qui s'accoutumoient d'abord à Rome, sembloient y accoutumer les Peuples, & cette méthode fut un trait de prudence du Sénat. Cette adoption ridicule de toutes les Divinités est un opprobre. Il n'y aura point de guerres, il est vrai, parmi tant de Peuples différens, toujours disposés à adopter leurs idoles mutuelles; mais il y aura une extravagance perpétuelle, & un déplorable échange de songes & d'illusions. Voilà le principe de la Tolérance des Payens. M. de V. en fera-t-il encore l'éloge?

Cette Tolérance ne s'étendit pas jusqu'au Dieu des Chrétiens, parce que la vérité ne pouvant s'allier avec l'erreur, les premiers fidèles ne voulurent point unir leur culte à celui de l'Empire contre lequel même ils s'élevèrent. Voilà pourquoi les Romains quelque tolérans qu'ils fussent ne le furent pas pour eux. C'est à quoi M. de V. n'a pas réfléchi, lorsqu'il a voulu prouver la libre propagation du Christianisme par l'extrême Tolérance des Romains. On peut voir dans l'article CHRISTIANISME les raisons ou du moins les prétextes que les Empereurs & le Peuple eurent de persécuter cette Religion naissante, & de s'éloigner en cela de leurs principes, ou du moins de ceux que M. de V. leur suppose.

§. IV.

Pourquoi les Déistes sont-ils Tolérans?

La Tolérance des Déistes n'a rien de surprenant. 1°. Le Déisme est de nouvelle datte. On avoit attaqué tous les Mystères de la Religion Chrétienne; mais rien n'avoit encore effacé le respect profond pour les oracles d'un Dieu incarné. Les disputes, loin de détruire ce respect, sembloient le prouver. C'est parce qu'on adoroit ces oracles comme la vérité même, que les Peuples s'y attachoient avec une exactitude, (mal dirigée) les en détournoit. Un des motifs principaux des guerres sanglantes des Hussites, étoit la communion

ſous les deux eſpeces. Ce Fanatiſme prouvoit au moins leur attachement à la foi Chrétienne, puiſqu'un ſeul point exicita tant de ravages. Le Déiſme n'a commencé qu'au ſeizieme ſiécle ; encore même ne s'eſt-il pas d'abord produit ſous cette idée odieuſe. C'eſt le Socinianiſme qui lui a applani les voies. On auroit d'abord eu horreur d'un Philoſophe, qui auroit oſé nier JESUS-CHRIST. *Socin*, ſans le nier, ſans paroître abroger les Myſtéres, enlevoit cependant la clef de la Religion, en renouvellant avec l'Arianiſme une foule d'autres erreurs. Il étoit évident que la Rêligion qu'il changeoit en Philoſophie, alloit aboutir bientôt à une Religion purement naturelle ; & par un nouveau progrès inſéparable de l'erreur, ce Déiſme étant ſans principe, devoit néceſſairement dégénérer en ſecte Philoſophique. Delà, le vrai Déiſme, enſuite le Matérialiſme, l'Atéiſme. Voilà le berceau & l'hiſtoire abrégée de ce monſtre moderne. Son objet eſt de rétablir ſur les ruines du Chriſtianiſme la Philoſophie des prétendus ſages de la Grece & de Rome.

2°. Les Déiſtes ne ſont pas une ſecte connue, & unie par les principes & par le culte. Ce ſont des gens iſolés, qui penſent ſeuls, qui forment ſeuls dans leurs cœurs leur Religion prétendue. On ne les connoît pas, ils ne ſe connoiſſent pas entr'eux. Dans une ſemblable obſcurité, ne point former de brigues, ce n'eſt pas une modération.

Les Déiſtes ſont indifférens pour tous les cultes. Ils s'en acquittent comme d'une cérémonie de bienſéance & de ſociété. Sans être Chrétiens, on les voit au Temple ; & d'un pas auſſi tranquille, ils iroient à Iſpahan dans la Moſquée. Obſervateurs ſinguliers de la loi naturelle, ils ne trouvent point de duplicité à ſuivre un culte qu'ils mépriſent, & à cacher en quelque ſorte le Dieu qu'ils adorent. Dès-lors, ſans doute, ils n'excitent point de tumulte ; il ne peut naître que de l'attachement à un culte proſcrit, ou du refus de ſe conformer à un culte établi. Les Déiſtes ſont aſſez complaiſans pour feindre : delà leur tranquillité, mais en cela ſont-ils vrais Philoſophes, ſi la vraie Philoſophie conſiſte à connoître les droits de la Religion véritable & à s'y ſoumettre ?

§. V.

De la Tolerance civile & de la révocation de l'Edit de Nantes.

Le droit d'accorder ou de refuser aux sectes quelconques la Tolérance civile n'appartient qu'aux Princes; puisque seuls ils prescrivent des loix à la Société. L'Eglise n'a que le pouvoir de condamner les errans, & de les punir par des peines spirituelles. Dès-lors qu'il s'agit du for civil ou criminel, c'est là le district des loix humaines. Ainsi, dans aucun cas possible, elle ne peut sans le concours de l'autorité temporelle, infliger la moindre peine, ou priver du moindre privilege de Citoyen. Cette juste idée fixe la matiere & les bornes de la Tolerance civile, dont nous établirons dans ce volume les principes & les regles.

Bayle, en discutant si amérement la *révocation de l'édit de Nantes*, devoit donc suivre cette méthode. Point du tout. Ce grand Commentateur disserte à perte de vue, il crée des hypothèses, il s'égare en digressions superflues, & parmi ce ramas de sophismes il ne pose pas même le véritable état de la question. Ecoutons-le dans sa Préface où il ouvre son plan. » Le mot *Convertisseur* devoit originairement signifier » une ame véritablement zélée pour la vérité, & pour » détromper les errans; mais il ne signifiera plus » qu'un Charlatan, qu'un fourbe, qu'un voleur, » qu'un saccageur de maisons, qu'une ame sans pitié, » sans humanité, sans équité, un monstre moitié Prê» tre moitié Dragon, qui, comme le centaure de » la fable réunissoit en une même personne l'homme » & le cheval; confond en un seul suppôt les per» sonnages différens de Missionnaire qui dispute, & » de soldat qui bourrele un pauvre corps, & qui » pille une maison. On dit qu'il y a déja quelques » cabarets en Allemagne qui ont pour enseigne *le* » *Convertisseur habile*...... On lui voit sur la tête » une moitié de mitre & une moitié de casque, » une crosse d'une main & un sabre de l'autre, une

» moitié de rochet & une moitié de cuirasse......
» Faisant sonner le *monte-à-cheval* à la moitié de la » messe, & la charge à l'endroit où il auroit fallu » donner la bénédiction, & l'*Ite Missa est* » p. 10 de son commentaire sur ces paroles de l'Evangile : *contrains-les d'entrer.*

Nous ne daignerons pas rélever l'indécence & la grossiereté de ce texte digne des Halles. Cette controverse triviale insulteroit le Public. Laissons-là les injures, allons au raisonnement.

Bayle attaque la révocation de l'édit de Nantes, & pour censurer cet acte d'autorité Royale, il se jette sur les Convertisseurs moitié Prêtres & moitié Dragons. Il remplit sa longue Préface d'invectives contre l'Eglise Romaine. Rien n'est moins conséquent. C'est le conseil du Roi qu'il faut attaquer ; ou plutôt le droit du Trône sur la protection de la Religion & sur la sureté du bien civil qui en résulte. Ce droit qui suppose la vigilance, l'autorité des loix, la punition même des errans, *Bayle* l'accorde à l'Empereur de la Chine contre les Chrétiens. Il y auroit de l'humeur à le refuser à *Louis* XIV. « La raison & la justice veulent, dit-il, » qu'un Prince qui voit venir des étranger dans » son État pour y annoncer une nouvelle Religion, » s'informe ce que c'est qu'une telle Religion, & » si elle accorde la fidélité que les sujets doivent » à leur Prince avec celle qu'ils doivent à Dieu ; » & par conséquent cet Empereur de la Chine doit, » dès sa premiere conversation, s'informer de ces » Missionnaires de quelle nature est leur doctrine » par rapport au bien public & au loix fon- » damentales qui font le bonheur des Sujets & des » Souverains. Je ne fais pas difficulté de dire qu'un » Roi qui ne s'informeroit pas de cela, péche- » roit contre les loix éternelles qui veulent qu'il » veille au repos public du peuple que Dieu lui a » soumis. »

Puis donc que l'Empereur de la Chine, doit par un principe de conscience, non-seulement veiller à ce que quelque nouvelle Religion ne vienne troubler ses sujets, mais chasser les Chrétiens de son État, si leur doctrine ne s'accorde pas avec la t-

» C'eſt préciſément, ce qu'on fait, lui dis-je ; on » ferme les yeux ſur vous ; on vous laiſſe faire votre » commerce ; vous avez une liberté aſſez honnête. » Voilà une plaiſante liberté ! dit M. de *Boucacous*, » nous ne pouvons nous aſſembler en pleine campa- » gne quatre ou cinq mille ſeulement, avec des Pſeau- » mes à quatre parties, que ſur le champ il ne vien- » ne un Régiment de Dragons, qui nous fait rentrer » chacun chez nous. Eſt-ce là vivre ? Eſt-ce là être » libre ?

» Alors, je lui parlai ainſi : il n'y a aucun pays » dans le monde, où l'on puiſſe s'attrouper ſans » l'ordre du Souverain ; tout attroupement eſt con- » tre les loix. Servez Dieu à votre mode dans vos » maiſons ; n'étourdiſſez perſonne par des hurlemens » que vous appellez muſique. Penſez-vous que Dieu » ſoit bien content de vous quand vous chantez ſes » Commandemens, ſur l'air de *Réveillez-vous belle* » *endormie*.

» Enfin nous ſommes la Religion dominante chez » nous ; il ne vous eſt pas permis de vous attrouper » en Angleterre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette » liberté en France ? Faites ce qu'il vous plaira dans » vos maiſons, & j'ai parole de M. le Gouverneur, » & de M. l'Intendant qu'en étant ſages, vous ſerez » tranquilles ; l'imprudence ſeule fit & fera les perſé- » cutions. »



TOUSSAINT.

Caractère de l'Auteur & de ſon Ouvrage des Mœurs.

C'Eſt à cet Auteur Pariſien, Avocat au Parlement de cette Ville & Membre de l'Académie de Berlin, que nous devons les *Mœurs*. Cet Ouvrage parut en 1748, & fut condamné au feu par le premier Tribunal du Royaume. Il eſt écrit purement & avec eſprit ; il y paroît d'abord un air de vérité & de

sagesse ; mais sous ces beaux dehors, il enseigne l'erreur & le vice.

Observons d'abord les vérités utiles, telles que l'existence & les perfections de Dieu ; l'immortalité de l'ame ; l'horreur du suicide, de l'adultére, de la vengeance, de l'injustice, l'amour de l'équité & de l'humanité. L'Auteur admet ces premiers devoirs de l'homme ; mais il altere les autres vertus, qui doivent animer son cœur.

1°. Il veut que les notions sur la piété ayent été écloses dans les cerveaux Philosophes, au lieu d'en faire honneur à la Religion Chretienne, qui est la véritable source de nos lumieres.

2°. Pour donner une idée de l'amour de Dieu, il en fait un parallele indécent avec l'amour profane.

3°. Il donne une fausse idée du culte que l'on doit à l'Etre suprême, & tombe impitoyablement sur la Religion Chrétienne, dans laquelle il ne voit que le Rigorisme ou le Fanatisme.

4°. Il établit de faux principes sur les passions & sur l'amour de nous-mêmes. » Les Moralistes, dit-il, » page 39, déclament d'ordinaire avec force contre » les passions, & ne se lassent point de vanter la rai» son. Je ne craindrai point d'avancer, qu'au contrai» re ce sont nos passions qui sont innocentes, & no» tre raison qui est coupable. » Il ajoute quelques pages après, que *tout sentiment qui naît en nous de la crainte des souffrances ou de l'amour du plaisir, est légitime & conforme à notre instinct.* De tels principes peuvent mener loin.

5°. L'amour sensuel est érigé en vertu. » Qu'on ai» me véritablement, dit-il, page 277, & l'amour ne » fera jamais commettre de fautes, qui blessent la » conscience & l'honneur. Car quiconque est capable » d'aimer est vertueux. J'oserois même dire que qui» conque est vertueux, est aussi capable d'aimer..... » Je ne crains rien pour les mœurs de la part de l'a» mour, il ne peut que les perfectionner. » C'est apparemment d'après ces admirables principes, qu'il approuve les mariages clandestins, ou plutôt le concubinage proscrit par toutes les Loix.

6°. Il anéantit l'amour filial. » Il n'est pas, dit» il, d'une obligation générale qu'il ne puisse être

» susceptible de dispense. On ne peut aimer qu'autant » qu'il est nécessaire d'aimer ses ennemis-mêmes, un » pere dont on n'éprouve que des témoignages de » haine. Toute la distinction qu'on lui doit c'est de » le traiter en ennemi respectable. »

7°. Il condamne l'usage du serment en Justice ; il dit que c'est outrager gratuitement les hommes, que d'exiger d'eux des sermens. « C'est les supposer tout à » la fois & capables de mentir, & assez superstitieux » pour mettre de la différence entre un mensonge & » un parjure.

8°. Cet esprit réformateur qui voudroit anéantir le serment, condamne en même-tems le droit de mort, que la Patrie exerce sur les scélérats. Il prétend que la loi naturelle ne souffre point, qu'*on réprime les méchans par des méchancetés ; & qu'on punisse les homicides par le meurtre.*

9°. Une idée encore plus singuliere est celle de vouloir qu'on décide les contestations en Justice par le plus petit nombre des voix & non par la pluralité ; *parce*, dit-il, *qu'il est plus raisonnable de supposer qu'il y ait cinq Conseillers prudens sur vingt-cinq, que de présumer qu'il y en ait vingt.* Il appuye ce sophisme palpable sur une loi de l'Exode, qu'il n'a pas plus entendu que sa propre idée.

Malgré ces paradoxes & plusieurs autres, le Public fit l'accueil le plus favorable au nouveau Moraliste. Les gens du monde reçurent avec plaisir un Livre où tous les devoirs sont renfermés dans les loix de la nature. L'Ouvrage d'ailleurs, se fait lire avec plaisir, par un mêlange heureux de raisonnemens, de tableaux & de conseils, qui se donnent mutuellement de force. Nous lui donnons cet éloge avec d'autant plus de plaisir, que l'Auteur ayant senti enfin le poison de son Livre, l'a réfuté dans un volume *in-12*, imprimé à Bruxelles en 1764. C'est à la vérité se raviser un peu tard ; mais une rétractation est toujours bonne à prendre, pourvu qu'elle soit sincere. Nous avons lieu de croire que celle de M. *Toussaint* est de ce genre. Il regne dans son Livre, à travers les sophismes & les erreurs que nous avons relevé, un caractére de galant homme qui intéresse. C'est sans doute celui de l'Auteur ; & nous

nous en félicitons avec lui, s'il continue de perfectionner un si heureux naturel par les sublimes vertus de la Religion.

TRAVERS.

Dans quels travers tombe un Incrédule qui a fait un Livre Impie, & qui veut le défendre?

L'Abbé *Bazin*, (*) ou celui qui a pris son nom pour publier la sage *Philosophie de l'Histoire* & le pieux *Dictionnaire Philosophique*, n'aime pas qu'on releve ses erreurs. Il a été sur-tout fort sensible aux dernieres critiques qu'on a faites de ces deux Ouvrages si chrétiens & si honnêtes. Son premier mouvement fut de verser sur ses téméraires Censeurs toute la lie de sa colere. Le nommé *Dubois*, son valet de chambre, son Confident & son Sécretaire, fit de vains efforts pour le ramener à la douceur. Enfin, las d'écrire des atrocités, il lui tint ce discours.

DUBOIS.

En vérité, mon cher maître, vos injures sont trop fortes; on dira que c'est moi qui écris sous votre nom; & il faudra que je renvoie le tout à votre palefrenier; car je me pique un peu de délicatesse.

L'ABBÉ BAZIN.

Plaisant bélitre pour faire le difficile! écris, écris. Et comment veux-tu que j'appelle ces animaux-là? Je crois les ménager en ne les baptisant que *marauds*, *marousles*, *croquans*, *scélérats*, *menteurs*, &c.

DUBOIS.

Mais ne craignez-vous pas qu'ils vous rendent politesse pour politesse?

(*) M. de V. a publié la *Philosophie de l'Hist.* sous le nom de feu l'Abbé *Bazin*.

L'ABBÉ BAZIN.

Non, je ne crains plus rien. Il y a long-tems qu'on a dit que j'étois invulnérable à force de blessures.

DUBOIS.

Mais l'honneur....

L'ABBÉ BAZIN.

L'honneur est un sot préjugé.

DUBOIS.

Pourquoi criez-vous donc quand on attaque le vôtre, ou même quand on fait semblant de l'effleurer ?

L'ABBÉ BAZIN.

Ah ! mon ami, qu'il est dur d'être vieux dans un vieux château ! Il faut bien se distraire comme on peut. Quand je pouvois vivre aux *Délices*, (*a*) j'avois au moins quelques visites. Mais tu sais bien que mes injures contre le prédicant *Jean Calvin*, mes plaisanteries sur *Vernet* & sur les Ministres, & enfin les brochures de ce maudit *Jean-Jacques* m'ont fait perdre ce séjour enchanteur. Accablé d'ennuis & de soucis ; loin de Paris, où j'ai sollicité vainement mon retour ; loin des plaisirs de la Capitale ; loin des faveurs de la Cour, où, entre nous, je ne suis pas plus aimé qu'ailleurs ; je me soulage le moins mal que je puis de la mélancolie qui me dévore. Après tout, quel mal ai-je fait à l'Archevêque (*b*) d'Auch, à l'Evêque du Pui, à son frere *Pompignan*, en les traitant comme les plus vils des hommes ? Ils n'ont pas vu mes satyres, & elles m'ont amusé un moment.

(*a*) Maison de campagne dans le Territoire de Genéve que l'Abbé *Bazin* a été forcé d'abandonner.

(*b*) Il appelle M. d'Auch J. F. & M. du Pui *Jean George* ; voilà des plaisanteries qui ont dû les terrasser.

DUBOIS.

A la bonne heure, Monſieur, que vous attaquiez les perſonnes ; mais je vous en prie, ne cenſurez jamais les Ouvrages.

L'ABBÉ BAZIN.

Et pourquoi donc ?

DUBOIS.

Pourquoi, Monſieur ? c'eſt que vous donnez envie de les lire. On vous voit dans des tranſports de colere ; on dit : il ſe fâche, il a donc tort. Quand on a raiſon, on eſt plus tranquille. D'ailleurs, ſi le Livre que vous attaquez n'eſt pas connu, vous le faites connoître ; & s'il eſt connu, on n'en a que plus d'empreſſement à ſe le procurer.

L'ABBÉ BAZIN.

Je crois que tu as raiſon ; mais pouvois-je m'empêcher de donner quelques marques de ſouvenir à l'Auteur du D** A** ?

DUBOIS.

Aſſurément vous le pouviez ; il n'y avoit qu'à continuer à déſavouer le *Dictionnaire Philoſophique*.

L'ABBÉ BAZIN.

Mais on ne croit plus à mes déſaveux.

DUBOIS.

Alors il falloit charger de ce Livre quelqu'un de vos amis.

L'ABBÉ BAZIN.

Cela étant, je veux en donner une Edition sous ton nom.

DUBOIS.

Ne faites point cela, je n'ai pas envie d'être pendu. Vous savez ce qui est arrivé à Abbeville. (*) Je veux être votre fidéle Domestique; mais je n'ai nulle envie d'être votre martyr.

L'ABBÉ BAZIN.

Ce Livre te feroit pourtant beaucoup d'honneur dans la postérité.

DUBOIS.

Et que m'importe de vivre dans la postérité, si des Juges de mauvaise humeur me faisoient mourir avant le tems en place publique, au milieu d'une populace qui me hueroit.

L'ABBÉ BAZIN.

On te compareroit à *Socrate.*

DUBOIS.

Dût-on me comparer à tous les Philosophes d'Athènes & de Rome, j'aime mieux être *Dubois* vivant que *Socrate* mort.

L'ABBÉ BAZIN.

Ah! je vois bien que tu n'as pas le goût des grandes choses. Ame basse, esprit pusillanime. Voilà ce que c'est de mettre la Philosophie dans la Livrée.

(*) Deux jeunes libertins y furent brûlés en 1766.; le *Dictionnaire Philosophique* fut jetté par ordre du Parlement dans le Bucher qui le consuma.

DUBOIS.

Mais vous, Monſieur, avez-vous montré plus de courage quand on a pourſuivi quelques-uns de vos Livres, ou quand on a fait ſemblant d'en vouloir à l'Auteur ? Ce fou de *Jean-Jacques* vouloit aller tenir tête à ſes Juges ; mais vous avez toujours baiſſé la tête devant les vôtres. Vous donnez des déſaveux ; vous écrivez des lettres ; vous faites des rétractations. On vous a vu dans le beſoin faire des retraites chez les Jéſuites, & careſſer juſqu'aux Janſéniſtes.

L'ABBÉ BAZIN.

J'avoue que tu dis vrai ; mais j'ai toujours été infirme. La foibleſſe de mes organes a cauſé le découragement de mon eſprit ; mais tu te portes bien, tu es frais, vigoureux.

DUBOIS.

Voilà une bonne raiſon pour m'expoſer à me faire pendre ! C'eſt parce que je jouis de la vie en ſanté, que je veux en jouir long-tems. Voulez-vous que je vous parle net ; vous avez lâché vos manuſcrits ; le mal eſt fait, laiſſez-les courir & n'en dites plus mot. Mais ſi vous vous acharnez à les défendre, on s'acharnera à les attaquer. Je crois que le ſilence eſt toujours le meilleur parti après qu'on a fait une ſottiſe.

L'ABBÉ BAZIN.

Tu as raiſon, mon ami ; mais je voudrois pourtant donner quelques marques de ſouvenir à l'Auteur du D**. A**. Il m'a fait plus de mal que tu ne penſes. Quoique j'aye dit que ſon Livre ne s'eſt pas vendu, il y en a déjà trois ou quatre Editions. Mes autres Cenſeurs ſe bornoient à me repréſenter comme un mauvais Chrétien, & j'étois le premier à en rire. Celui-ci a pris un tour différent ; il me repréſente comme un mauvais Citoyen. Il prouve que mes Livres

tendent à rendre les Peres insensibles, les Epoux infidéles, les Maîtres durs, les Domestiques fripons. Cela est sérieux, mon ami.

DUBOIS.

Je vous avoue franchement qu'il n'a pas autant de tort que vous pourriez croire. Votre Secretaire T***. ne vous auroit pas volé cent louis, si vous ne lui aviez fait écrire cent fois qu'il n'y avoit point d'enfer pour les voleurs.

L'ABBÈ BAZIN.

Mais cela est fait à présent : il faut faire taire ceux qui pourroient relever ces petites méprises.

DUBOIS.

Mais comment vous y prendrez-vous pour faire une bonne satyre contre l'Auteur du D**. A** ? vous ne le connoissez pas.

L'ABBÉ BAZIN.

Te voilà bien embarrassé ; est-ce que je connoissois d'avantage ceux contre lesquels j'ai écrit ? Il faut toujours dire des injures, & à force d'en vomir, il y en a quelqu'une qui peut avoir son application. Il est bon d'employer, mon ami, un peu de fiction poétique dans toutes ces choses-là.

DUBOIS.

S'il ne faut que cela, je vois que vous serez fort à votre aise.

L'ABBÉ BAZIN.

Il est vrai que je ne connois pas l'Auteur du D**. A**. Je ne sais s'il est vieux ou jeune, pauvre ou riche, Laïque ou Ecclésiastique. Mais qu'importe. Je dirai d'abord qu'il n'a écrit que pour avoir du pain.....

DUBOIS.

Mais si son pain est assuré....

L'ABBÉ BAZIN.

Que c'est un Marousle, un caffard qui veut attraper quelque petit Bénéfice....

DUBOIS.

Mais s'il est hors d'état de posséder des Bénéfices...

L'ABBÉ BAZIN.

Il est impossible de te parler ; tu minterromps toujours. Je t'ai déjà dit qu'il importoit fort peu que je disse vrai ou faux. Penses-tu donc que je crusse que M. de Pompignan *avoit été privé de sa place pour la prière du Déiste*, comme je l'ai écrit ? Penses-tu que je sois assuré *que Fréron ait été aux galéres* ? Quand on en veut à quelqu'un, il faut bien lui reprocher ses petites fautes & s'il n'en a pas, il faut bien en trouver. La calomnie ne blesse pas d'abord ; mais il en reste toujours quelque cicatrice.

DUBOIS.

Votre morale est aussi commode, que votre imagination est fertile. Je croyois qu'il n'étoit permis de mentir, que lorsqu'il s'agissoit de se défendre. Par exemple je vous passois de faire imprimer dans les Gazettes que vous aviez fait vos Pâques, parce que la juste crainte que vous aviez d'être enfermé après la publication *du Philosophe ignorant*, des *questions de Zapata* excusoit votre mensonge. Mais je vois que la fiction est bonne dans tous les cas & pour l'attaque & pour la défense. Me voilà parfaitement converti & tout prêt à écrire tout ce que vous voudrez me dicter contre vos ennemis, qui, entre nous, ne sont pas en petit nombre.

L'ABBÉ BAZIN.

Montesquieu en avoit autant que moi.

DUBOIS.

Non mon cher Maître, à beaucoup près. D'ailleurs ne nous mettons pas en si bonne compagnie. *Montesquieu* a eu des critiques de ses opinions ; il n'a eu aucun ennemi de sa personne. On blâmoit ses Ouvrages ; on respectoit son caractère.

L'ABBÉ BAZIN.

Tu n'es qu'un raisonneur. Je te demande ta plume & je n'ai que faire de tes réflexions. Elles reveillent toujours quelque idée désagréable.

DUBOIS.

Ce n'est pas ma faute.

TRINITÉ, Voyez l'article PYRRHONISME.

TYRANNICIDE.

Doctrine de M. de V. sur ce crime.

M. de V. s'est élevé dans quelques-uns de ses Ouvrages contre cette Doctrine abominable ; mais comme il a l'esprit extrêmement conséquent & qu'il ne change jamais d'opinion, il l'a clairement enseignée dans ses tragédies de la *mort de César* & de *Brutus*. Il a beau dire qu'on ne doit pas le rendre responsable de ce que disent ces personnages ; quand ce qu'on leur met dans la bouche touchant une opinion dangereuse est plus fort que ce qu'on leur oppose, il faut mettre nécessairement leurs discours sur le compte de l'Auteur qui les fait parler.

La tragédie de *la mort de César* eſt la piéce la plus emportée qu'on puiſſe lire contre le Gouvernement monarchique. Le Tyrannicide y eſt préſenté ſans aucun correctif, comme l'action la plus héroïque. La clémence de *César*, miſe en contraſte avec l'atrocité de *Brutus*, ne ſert qu'à relever le courage du Républicain, & à mieux prouver qu'on ne doit pas épargner un Tyran, fut-il l'homme le plus eſtimable & le plus aimable.

Je déteſte Céſar *avec le nom de Roi;*
Mais Céſar *Citoyen ſeroit un Dieu pour moi,*
Je te préfère au monde, & Rome ſeule à toi.

Le meurtre de *Céſar* eſt d'autant plus odieux, que cet Empereur, quoique d'abord conquérant injuſte étoit devenu légitime par l'approbation du Peuple & du Sénat, qui l'avoit créé Dictateur perpétuel, & lui avoit conféré le pouvoir ſouverain; ce qui rendoit ſa perſonne ſacrée. Ce trait ne fait pas l'éloge de *Cicéron*, lequel ſelon les tems bas adulateur & dangereux républicain, loue *Céſar* à l'excès pendant ſa vie, & ſe déchaîne contre lui après ſa mort. Si certains Caſuiſtes avoient fait cette attention, ils n'auroient pas, d'après *Cicéron*, excuſé & loué les meurtriers de *Céſar*, parce que c'étoit un Tyran d'invaſion qui s'étoit emparé du Gouvernement par violence.

Malgré ces diſtinctions, je condamnerai toujours le Tyrannicide, même dans les cas qui ſont rapportés dans l'Écriture où l'on ne voit pas que Dieu l'ait jamais approuvé, quoiqu'il en ait tiré ſa gloire pour l'exécution de ſes deſſeins, auſſi-bien que de tant d'autres crimes. Je ſerai toujours perſuadé que ſi on a du ſupprimer les Livres de quelques Caſuiſtes obſcurs qui enſeignent cette doctrine, on doit, à plus forte raiſon, proſcrire les ouvrages des Auteurs de nos jours qui en donnent publiquement des leçons.

Voici dans le goût de M. de V. des exhortations de la fidélité qu'on doit à ſon Prince.

Si tu n'es qu'un Tyran, j'abhorre ta tendreſſe.....
Allez ramper, ſans moi, la vertu qui nous brave
Et toi vengeur des loix, toi mon ſang, toi Brutus;

César *nous a ravi jusques à nos vertus*......
Vous vivez dans Brutus ; *vous mettez dans mon sein*
Tout l'honneur qu'un Tyran ravit au nom romain....
Non, tu n'es plus Brutus. *Ah! reproche cruel!*
César *tremble*, *Tyran*; *voilà ton coup mortel.*
Non, tu n'es plus Brutus, *je le suis, je veux l'être*:
Je périrai, Romains, *ou vous serez sans Maître*.....
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux,....
On demande du sang; *Rome sera contente*.....
César *étoit au Temple & cette fiere Idole*
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole.....
Si Caton *m'avoit crû, plus juste en sa furie*,
Sur César *expirant il eut perdu la vie*.....
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme
Dans une heure à César *il faut percer le sein*.....
Ah! je te reconnois à cette noble audace:
Ennemi des Tyrans & digne de ta race,
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des Tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, *l'opprobre de la terre*,
Vengeons le Capitole au défaut du tonnerre.,..
Nous détestons César, *nous vengeons la patrie*,
Nous la vengerons tous; Brutus & Cassius
De quiconque est Romains raniment les vertus:
Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes?...
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur & ce pressant danger.
Là je veux que ce fer enfonçé dans son sein,
Venge Caton Pompée *& le Peuple Romain.*
Mais qu'une telle mort est noble & désirable!
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands,
De voir couler son sang dans le sang des Tyrans!
Mourons, braves amis, pourvu que César *meure*;
Faisons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque, ainsi que lui, prétendra gouverner,
Fussent nos propres fils, nos parens & nos freres:
Scellons notre union du sang de nos Tyrans.....
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux.
L'honneur du premier coup à mes mains est remis. &c.

La plume me tombe des mains. Tous les Casuistes ultramontains ensemble ont-ils inspiré autant de fanatisme qu'une seule représentation de cette piece pourroit en produire?

On l'imprime, on la lit, on la représente dans tout le Royaume.

La tragédie de *Brutus* ne suit pas même la distinction ordinaire du Tyran d'invasion, & du Tyran de Gouvernement. *Tarquin* regnoit depuis vingt-quatre ans sur un État jusqu'alors monarchique. On ne se plaignoit que de sa fierté, de son luxe, & de la violence faite à *Lucrece* par un de ses enfans. Quel pays seroit tranquille, si ces sortes de prétextes suffisoient pour chasser un Roi & sa famille, & changer la constitution d'un Etat ? *Est-ce un crime d'entretenir des intelligences avec le Prince légitime, pour le faire remonter sur le Trône ? Le Général* Monk, *qui forma un parti à* Charles II, *Roi d'Angleterre, les Parisiens qui du tems de la ligue demeurerent attachés à* Henri III & Henri IV, étoient-ils criminels ? leur mort eut-elle été un acte de justice ? & un Ligueur qui sur ce prétexte auroit fait mourir son propre fils, eut-il été un Héros ? Voilà toute la piéce. La révolte de Rome contre son Roi est la plus juste & la plus belle action ; la guerre qu'on lui fait, les avantages qu'on remporte contre lui, sont autant de Triomphes ; les mesures qu'on prend pour le rétablir, des trahisons & des conjurations. On ne doit pas épargner ses propres enfans. M. de V. peut-il oublier que ce qu'il canonise dans *Brutus*, il l'a anathématisé dans la *Henriade* ? Quelques feuilles suffisent pour dénaturer le crime & la vertu. Au premier tome le langage des Ligueurs est sacrilege, au second tome il est héroïque.

Destructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, *vos vertus & vos loix ....*
Que Tarquin *satisfasse aux ordres du Sénat ;*
Exilé par nos loix, qu'il sorte de l'État ....
Tombe ou punis les Rois, ce sont là nos traités ....
Accoutumons des Rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la République .....
Et l'esclave des Rois va voir enfin des hommes
N'alléguez point des nœuds que lui-même a rompus,
Les Dieux qu'il outragea, les droits qu'il a perdus.
Il nous rend nos sermens, lorsqu'il trahit le sien,
Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidéle
Rome n'est plus sujette, & lui seul est rebelle.

Pardonnez-nous, grands Dieux, si le Peuple Romain
A tardé si long-tems à condamner Tarquin.
Tarquin *nous a remis dans nos droits légitimes,*
Le bien public est né de l'excès de ses crimes....
Sur ton Autel sacré, Mars, reçois nos sermens.
Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître
Qui regrettât les Rois, qui souhaitât un maître.
Que le perfide meure au milieu des tourmens.
Qu'aux Tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
Que la haine de Rome & le courroux des Dieux.
Sous le joug des Tarquins *la cour & l'esclavage*
Amolissoient leurs mœurs, énervoient leur courage.
Leurs Rois trop occupés à dompter leurs sujets...
Ils ne se piquent pas du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zèle insensé de courir au trépas
Pour venger un Tyran qui ne le connoît pas.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile.
Je suis fils de Brutus, *& je porte en mon cœur*
La liberté gravée & les Rois en horreur.
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrois vous servir....
Va, ce n'est qu'aux Tyrans que tu dois ta colere.
Mais je te ferai vaincre, & mourrai comme toi.
Vengeur du nom Romain, libre encor & sans Roi...
Le devoir de mon sang est de vaincre les Rois.

Encore une fois nous n'attribuerions pas à M. de V. les sentimens détestables que cette tragédie respire, s'il n'avoit très-souvent insinué en prose ce qu'il dit ici ouvertement en vers. Ses tragédies, ainsi que ses autres Ouvrages, sont l'école de l'esprit Républicain le plus indépendant.



VANINI.

§ I.

Ses travers & ses vices. Erreurs de Bayle *à son sujet.*

L*Ucilio Vanini*, Docteur en droit Civil & Canonique, né a Taurosane dans le Royaume de Naples en 1585, fut brûlé à Toulouse en 1619. Ses aventures sont assez détaillées dans les *Dictionnaires*. Développons son caractére. C'étoit un homme plein de feu, d'une vivacité réjouissante dans la conversation, d'une mémoire heureuse, mais son imagination ardente le jetta dans beaucoup d'écarts. Plein de vanité, brûlant de l'ambition de s'élever au-dessus des grands hommes qui l'avoient précédé, il n'avoit ni assez de jugement, ni assez de talent, pour remplir une idée si présomptueuse. *Cardan*, *Pomponace*, *Averroès*, *Aristote* étoient ses Auteurs favoris. Il les regardoit comme les *Dieux des Philosophes, & les Souverains Pontifes des Sages*. C'est dans leurs Ouvrages qu'il puisa, dit-on, les semences de l'Athéisme & les principes pernicieux & obscurs qu'il s'avisa d'enseigner. Son esprit étoit un cahos, mêlé de tous les décombres de la vieille Philosophie. *Brucker* prétend (dans son *Histoire critique de la Philosophie*, Tome IV, partie IV.) que *Vanini* ne savoit pas trop lui-même ce qu'il croyoit. Il mêla confusément, dit-il, le vrai & le faux, le bon & le mauvais, disputant pour & contre, à tort & à travers. Tout ce qu'il écrivit contre la saine Philosophie & la Religion lui paroît plutôt l'effet d'un dessein formé d'élever un systéme d'impiété & d'Athéisme, que la production d'une tête sans cervelle.

La même bizarrerie qui regne dans ses Écrits, se montre dans toute sa conduite. Dans le voyage qu'il fit en Angleterre en 1614, cet homme brûlé comme un

un Apôtre de l'Athéïsme s'attira la persécution des Protestans par son attachement à la Religion Catholique. On le mit en prison, où il demeura quarante-neuf jours, *bien préparé*, (dit-il, dans ses *Dialogues*) *à recevoir la couronne du Martyre, pour laquelle il soupiroit avec toute l'ardeur imaginable.*

Dès qu'il eut été élevé au Sarcerdoce, il prêcha avec beaucoup de feu. Si on ajoute foi à ce qu'il dit de ses Sermons, (*Dialogues*, page 234.) c'étoient des discours faits avec soin & pleins de suc. Un jour qu'il prêchoit sur cette question importante, *pourquoi Dieu a créé l'homme*? Il la résolut par la fameuse échelle d'*Averroës*, en vertu de laquelle il doit y avoir une espece de gradation du dernier des êtres jusqu'au premier de tous. Voici cette échelle telle qu'il la propose; elle est digne des Scholastiques du treizieme siécle.

» I. La premiere matiere, qui est la puissance seu» le, l'Acte pur, c'est-à-dire, Dieu.

» II. Près de Dieu, il y a les substances immaté» rielles.

» III. Près de la matiere, il y a la forme de la » corporéité.

» IV. Entre ces deux, il y a deux ames brutes, » l'une *végétative*, & l'autre *sensitive*.

» V. Au-dessus d'elles on trouve l'entendement moin» dre que les intelligences; car existant dans la matie» re, il est matériel, & séparable de la matiere, dis» tinct d'elle par son essence, & confondu avec elle en » tant qu'il l'informe & qu'il l'anime. »

Son inconstance & sa légéreté le conduisirent dans un grand nombre de pays de l'Europe. Il changeoit de nom à mesure qu'il changeoit de contrée. Il fut *Pompeio* en Gascogne, *Julio Césare* en Hollande, *Vanino* à Paris, *Taurisano* à Lyon, *Lucilio* à Toulouse. Son goût pour les voyages fut plutôt la source de ses differentes courses, que l'envie de faire des prosélytes. Cependant le Pere *Mersenne* assure (dans son *Commentaire sur la Genese*) qu'il avoua devant le Parlement assemblé, qu'il avoit conçu à Naples l'étrange dessein d'aller répandre l'Athéïsme dans le monde, avec douze compagnons de son libertinage, & que la France lui étoit échue par le sort. Mais

ce fait n'est guére vraisemblable. Il est difficile de concevoir que *Vanini*, cherchant à se justifier, eût fait un pareil aveu devant une Cour Souveraine, qui pouvoit aggraver son supplice. D'ailleurs, le Président *Grammond*, qui étoit sur les lieux, n'en dit rien dans la Relation du procès & de l'exécution de ce misérable, quoiqu'il rapporte avec fidélité tout ce qui peut le rendre odieux.

Vanini voulut fixer son inconstance, en se faisant Religieux dans un Couvent de Guienne, mais un crime digne du feu le fit casser de son Monastére. Il est surprenant que *Bayle* ait parlé d'une maniere si décisive de la pureté des mœurs de cet Impie. » Le détestable *Vanini*, dit-il, (*Pensées diverses*, Tome » Ier. page 356.) avoit toujours été assez réglé dans » ses mœurs, & quiconque eût entrepris de lui faire » un procès criminel sur toute autre chose que sur » ses dogmes, auroit couru grand risque d'être con» vaincu de calomnie. » Mais où sont les preuves de ce qu'avance M. *Bayle*? Il n'en avoit aucune. Il vouloit seulement montrer par quelque exemple célébre que l'Athéisme est compatible avec la vertu. Il ne pouvoit pas plus mal rencontrer, qu'en citant *Vanini*. Ses Dialogues prouvent, qu'il étoit initié dans les Mystéres les plus abominables de la lubricité. Le trente-neuvieme de la *procréation du mâle & de la femelle* est tout ce qu'on peut concevoir de plus infame. Plusieurs des Dialoges suivans sont sur le même ton. Il y parle de sa maîtresse *Isabelle*. Il agite dans la quarante-huitieme les questions les plus obscènes; & on y reconnoît un homme, qui ne s'en est pas tenu à la spéculation. Il les finit en disant avec l'*Amynte* du *Tasse* :

Le tems passé loin des amours,
Est un tems perdu pour toujours.

M. *Bayle* n'a pas mieux réussi, en faisant de *Vanini* un martyr de l'Athéisme. « Quand je consi» dére, dit-il, (*Pensées diverses*, Tome I. page » 375 & suivantes) que l'Athéisme a eu des Mar» tyrs, je ne doute plus que les Athées ne se fas» sent une idée d'honnêteté, qui a plus de force

» sur leur esprit que l'utile & l'agréable. Car d'où » vient que *Vanini* s'est indiscrétement amusé à dogmatiser devant des personnes qui le pouvoient déférer à la Justice ? S'il ne cherchoit que son utilité particuliere, il devoit se contenter de jouir » d'une parfaite sécurité de conscience, sans se soucier d'avoir des Disciples. Il faut donc qu'il ait eu » envie d'en avoir, & cela ou afin de se rendre Chef » de parti, ou afin de délivrer les hommes d'un joug, » qui, à son avis, les empêchoit de se divertir tout » à leur aise..... Mais d'où vient qu'il n'a pas trompé ses Juges ; & qu'il a mieux aimé mourir dans » les plus rudes tourmens, que de donner une rétractation, qui dans ses principes ne pouvoit lui faire » aucun tort dans l'autre monde ? Pourquoi ne pas » faire semblant d'être désabusé de ses impiétés, puisqu'il ne croyoit pas que l'hypocrisie eût été défendue de Dieu ? ... Après avoir dogmatisé mal à propos, il eût à tout le moins juré, qu'il étoit revenu de ses erreurs, & qu'il signeroit de son sang tous » les Articles de notre créance. Au lieu de cela, il se » fit un ridicule point d'honneur de se roidir contre » les tourmens. Ce qui fait voir, qu'avec une opiniâtreté de cette nature, il étoit capable de mourir » pour l'Athéisme, quoiqu'il eût été très-persuadé de » l'existence de Dieu. »

Voilà bien des paroles perdues. M. *Bayle* raisonne souvent beaucoup sur de fausses suppositions. *Vanini* a été si peu un Martyr de l'Athéisme, qu'il fit tout ce que le critique s'imaginoit qu'il n'avoit point fait. Il se rétracta, il jura qu'il étoit orthodoxe. Interrogé sur ce qu'il pensoit sur l'existence de Dieu, il répondit qu'il adoroit avec l'Eglise un Dieu en trois personnes. Enfin, bien-loin d'avoir cette constance, dont *Bayle* lui fait gratuitement honneur, il ne négligea rien pour éviter la mort.



§. II.

Ses Ouvrages.

La premiere production de *Vanini* est son fameux *Amphithéâtre*. Il fut imprimé à Lyon en 1615, *in*-8°. sous ce titre : *Amphitheatrum æternæ Providentiæ Divino-magicum, Christiano-Physicum, nec non Astrologo-Catholicum, Adversus Veteres Philosophos, Athæos, Epicureos, Peripateticos, Stoïcos, Autore Julio Cæsare Vanino*, &c. Ce Livre est révêtu de deux approbations fort avantageuses. Les Censeurs y trouvoient des *raisonnemens très-subtils & très-forts contre les Athées, suivant la doctrine des plus sublimes Maîtres de Théologie.*

Tous les Auteurs n'en ont pas jugé de même. Le plus grand nombre a cru que son but étoit de donner gain de cause aux Athées par la foiblesse de ses réponses. Son impiété leur a paru d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus cachée. Quelques Critiques pensent au contraire, que l'idée qu'on avoit que *Vanini* étoit Athée, a fait appercevoir cette doctrine révoltante dans son *Amphitheatrum*. Je doute, (dit M. de *Chaufepié*) qu'on y découvrit l'Athéisme, si l'on n'avoit aucun autre Ouvrage de cet Incrédule. En lisant ce Livre, j'y ai trouvé à la vérité beaucoup de scholastique, des idées bizarres, hazardées, obscures, mais en même-tems des principes absolument incompatibles avec ceux des Athées. Sa notion de Dieu n'a aucun caractére d'Athéisme. » Dieu est son principe & sa fin, Pere de l'un & » de l'autre, & n'ayant besoin ni de l'un, ni de » l'autre; éternel sans être dans le tems; présent » par-tout, sans être en aucun lieu. Il n'y a pour » lui ni passé, ni futur, il est par-tout, & hors de » tout; gouvernant tout, &c. »

On ne peut trouver du venin dans cette définition, qu'en supposant que *Vanini* étoit Athée. Ce qu'il dit de notre ignorance sur la nature de Dieu, est conforme à ce que les Philosophes & les Théologiens les plus sages en ont pensé. Cela est si vrai, que M. *Saurin* ne trouve *Vanini* repréhensible, qu'en supposant

son Athéïsme. » Cet homme, dit-il, se prit d'une » façon bien singuliere à prouver, qu'il n'y a point » de Dieu, ce fut d'en donner l'idée. Il crut que le » définir, c'étoit le réfuter; & que le meilleur » moyen de faire voir qu'il n'y a point de Dieu, c'é- » toit de dire ce que Dieu est. » (*Sermons*, Tome I. page 183.)

Quelles que fussent les vues secretes de *Vanini*, il faut avouer qu'on trouve moins dans son Ouvrage l'Athéïsme, que les vaines subtilités d'un esprit paradoxal.

L'impiété se découvre bien plus facilement dans ses Dialogues, publiés sous ce titre: *De Admirandis Naturæ, Reginæ de æquâ mortalium, Arcanis Dialogorum Libri IV. Lutetiæ Parisiorum.* Perrier, 1616. *in*-8°. Quand on les a lus, on ne peut guére douter de l'Athéïsme de l'Auteur. Ils sont pleins d'idées aussi extravagantes qu'impies, qu'il débite sous le nom d'un Athée, mais qui ne doivent pas moins être imputées à celui qui le faisoit parler.

Dans le Dialogue cinquante, saint *Paul*, JESUS-CHRIST, *Elie*, *Moyse*, les Martyrs sont successivement l'objet de ses railleries indécentes & téméraires. Il attribue, dans le cinquante-deuxieme, l'origine & la décadence des Religions aux astres. C'est par leur vertu que se font les miracles. Il soutient dans le cinquante-troisieme, que le pouvoir de prédire l'avenir vient de ce que l'on est né sous la constellation, qui donne la faculté de prophétiser. Il adopte la pensée de *Pomponace*, qu'il se peut qu'un nouveau Législateur reçoive des Astres la puissance de ressusciter les morts. Le Ciel est, à ses yeux, un animal éternel & divin. Il insinue, qu'il ne convient point à un Philosophe de soutenir que le monde a eu un commencement. On ne doit, selon lui, les vertus & les vices qu'à la naissance, à l'éducation, à l'influence des astres, à l'intempérie de l'air, & aux alimens dont on se nourrit. Ce Livre infâme est une dérision continuelle des vérités les plus importantes. L'impiété & l'audace y sont à découvert. Comment donc un tel Ouvrage trouva-t-il des Approbateurs? *Garasse* prétend qu'il substitua cet *Avorton d'Athéïsme* aux cahiers que les Censeurs avoient approuvés. Quoi-

qu'il en soit, le poison fut bientôt découvert & le Livre proscrit par l'autorité Publique.

Les Apologistes de *Vanini* veulent qu'il ait été condamné sur la déposition du seul *Francon*; mais le Pere *Garasse*, (dans sa *Doctrine curieuse*, page 144,) prouve qu'il y eut d'autres témoins. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il ne paroît point qu'on ait allégué ses Ouvrages en preuve contre lui, ni le crime qu'on assure qu'il avoit commis dans un Couvent. Il est vrai que ce crime pouvoit être ignoré; mais ses Livres étoient entre les mains de tout le monde. Il fallut donc, que les dépositions fussent extrêmement fortes, & les blasphêmes, proférés par cet Impie, de l'horreur la plus révoltante. Le *Mercure François* de l'année 1619, rapporte » qu'il soutenoit que nos corps » étoient sans ame, & que mourant, tout étoit mort » pour nous, ainsi que les bêtes brutales. Que la » Vierge, (ô blasphémateur exécrable,) avoit eu » connoissance charnelle comme les autres femmes; » d'autres maux bien plus scandaleux du tout indi» gnes d'écrire, ni de reciter. Par son éloquence il » glissoit tellement sa pernicieuse opinion dans l'en» tendement de ses auditeurs particuliers, qu'ils com» mencerent à balancer dans la croyance de cette » fausse doctrine. »

On voit par cette citation, que *Vanini* avoit fait des Prosélytes; & ces Prosélytes furent vraisemblablement appellés en témoignage. La crainte que la témérité atroce de ce Professeur d'Irréligion n'eût des imitateurs, obligea sans doute le Parlement de Toulouse à s'armer de toute sa sévérité, & à le condamner avec la derniere rigueur. Il est des cas, où il ne suffit pas d'anathématiser l'impiété; il faut encore proscrire la personne de l'Impie; & c'est ainsi sans doute que jugea le Sénat de Toulouse.



VERTU.

Quels font les motifs qui peuvent nous porter à la véritable vertu ? insuffisance de ceux qu'offre la Philosophie.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* tâche d'affoiblir, dans cet article, l'idée qu'on a des vertus Chrétiennes, & par conséquent de la morale. Il veut qu'on réduise la vertu à la bienfaisance envers le Prochain ; mais quel sera le fondement de cette vertu ? Quelle en sera la récompense ? Si les principes Chrétiens, quoique appuyés de si puissans motifs, ne l'emportent pas toujours sur les passions, que fera-ce des principes Philosophiques ? Pour être le bienfaiteur des hommes, il faut être l'adorateur d'un Dieu, il faut avoir une Religion ; & l'Auteur de l'article *Vertu* en a-t-il une ?

On a dit que les Payens avoient une morale, mais que le Paganisme n'en avoit point : & on peut le dire à plus forte raison des Philosophes. Le Paganisme connoissoit au moins une autre vie, & la Philosophie la rejette. Elle ne peut donc tout au plus que proposer de bonnes régles, donner de bons préceptes ou plutôt de bons conseils ; mais elle ne sauroit offrir que de foibles motifs. Or en fait de morale les motifs sont l'essentiel. (Voyez l'article ENFER.)

La Loi la plus évidemment juste tire encore plus de force des peines & des récompenses qui y sont attachées, que de l'évidence de sa justice. Il faut donc la croyance d'un Être tout-puissant, vengeur du vice & rémunérateur de la vertu. Le plus grand bien qu'on peut faire à une Nation qui n'auroit pas cette croyance, ce seroit de la lui donner. Quel crime donc & quelle inhumanité de vouloir la détruire, où elle est abolie !

La morale Chrétienne mérite sur-tout d'être respectée, elle condamne & attaque jusques dans sa

Ces principes sont donc aussi pernicieux que faux ; & ceux qui écrivent pour les établir, aussi mauvais Citoyens que mauvais Philosophes ; aussi aveugles en politique qu'en morale.

VOLT.**

§. I.

Idée de sa vie & de ses Ouvrages.

CE Poëte est l'esprit le plus universel & l'Ecrivain le plus élégant de sa nation ; mais ce n'étoit pas assez pour lui de cette gloire. Il voulut y joindre de bonne heure la malheureuse réputation d'Incrédule. On sait qu'il nâquit en 1694 à Paris d'un Pere respectable (*) aussi connu par son esprit que par ses mœurs. Cet homme vertueux eut à gémir de bonne heure sur les égaremens de son fils. L'impiété éclata en lui aussi-tôt que le génie, & son génie fut prématuré. A peine savoit-il bégayer des vers, qu'il se signala par des petits Poëmes obscènes & impies.

Le Collège de LOUIS-LE-GRAND, cette École de l'esprit & du cœur, fut pour lui l'écueil le plus funeste. Ce n'est pas que ses Professeurs ne lui donnassent de bonnes leçons, & des exemples encore meilleurs ; mais plus flattés de l'applaudissement des jeunes libertins du Collège, que touché des remontrances de ses Maîtres, il lâcha la bride à son orgueilleuse témérité. Tout le monde sait que le Pere

(*) Des Calomniateurs ont dit qu'il étoit porte-clef du Parlement ; rien n'est plus faux. Il n'y a point de tel office dans le Parlement. M. *Arouet* étoit Trésorier de la Chambre des Comptes : place qu'il remplissoit avec autant d'intégrité que d'intelligence ; sa maison étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus ingénieux & de plus aimable dans son quartier. Voyez ce qui en est dit dans l'éloge de l'Abbé *Gedoin* à la tête de ses *Œuvres diverses.*

le *Jay*, son Professeur de Rhéthorique, lui prédit dès-lors qu'il seroit *l'étendard de l'incrédulité.*

Cette Prophétie ne s'est malheureusement que trop accomplie. Au sortir du Collège, le jeune *Arouet* (car il n'avoit point encore pris alors le titre de V.) se lia avec les plus fameux Incrédules de Paris. Il fut des petits soupers du Temple, & le poison de l'impiété ne fit que s'exalter de jour en jour en lui par ses conversations avec l'Abbé de *Chaulieu*, & avec les compagnons de table de ce Poëte Epicurien.

M. de V. médita dès-lors son Epître à *Uranie*, qu'il attribua, quelque-tems après la mort de l'Abbé de *Chaulieu*, à ce Précepteur de Déisme; mais il ne persuada personne. Cette Epître si célébre par le coloris du style, & par l'harmonie de la versification, l'est encore d'avantage par les blasphêmes & par la liberté Cynique qui y dominent.

Œdipe la premiere piéce de V. annonça un digne successeur de *Corneille* & de *Racine*; mais elle montra en même-tems sa façon de penser. Les hommes Religieux y trouverent plusieurs choses repréhensibles, entr'autres ces vers si captieux.

Les Prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

Plusieurs vers de la Henriade parurent frappés au même coin; & lorsque le jeune Poëte montra son Ouvrage au célébre & malheureux *Rousseau*, ce grand homme, choqué du ton de déclamation, de satyre & de hardiesse que le jeune Auteur y prenoit, lui conseilla d'imiter plutôt *Virgile* que *Juvénal*, & de respecter ce qui étoit respectable.

On imagine bien que M. de V. ne changea pas sa façon de penser à Londres, où il se retira en 1726, pour oublier quelques mécontentemens & quelques outrages, qu'il avoit essuyés en France. C'est dans ce centre de l'irréligion, qu'il écrivit ses fameuses *Lettres Philosophiques*, condamnées au feu par le Parlement de Paris. Cet Ouvrage paroît entiérement dicté par la haine du Christianisme; mais par une haine aussi aveugle que furieuse; aussi injuste qu'opiniâtre. Les infidélités histo-

riques, les Paralogifmes, les Antithèfes, les Epigrammes en font toute la force. L'Auteur attaque prefque fans ceffe directement ou publiquement la Religion, mais toujours avec un acharnement inoui ; c'eft un Vautour attaché à fa proie.

Loue-t-il quelques fectes ? ce font celles qui fympatifent avec le Tolérantifme, ou avec le Déifme. Plus elles femblent féparées du refte des Chrétiens, plus il affecte d'applaudir à leur mœurs & à leurs ufages, quelque finguliers qu'ils foient. Il y a un art très-dangereux dans ces éloges : & le panégirique de quelques Membres féparés eft prefque toujours la fatyre du corps entier. Ainfi l'encens prodigué au Fanatifme des Quakers, eft une infulte réfléchie fur les autres Chrétiens.

Croit-on que le Paganifme même eft toujours mieux traité que le Chriftianifme ? Mais cela devoit être, & M. de V. étoit bien digne d'aimer la Religion, qui adoroit des Dieux corrompus & qui ne propofoit pour croyance que des fables corruptrices.

Les Anecdotes hiftoriques, qu'on trouve dans ces *Lettres*, n'y font placées ordinairement qu'autant qu'elles fourniffent des traits odieux contre notre Religion. Les obfervations, même les plus philofophiques, font femées de réflexions critiques fur nos dogmes. Si l'Auteur traduit quelques morceaux des Ecrivains Anglois, il choifit toujours ceux qui font les plus favorables à l'indépendance & à l'incrédulité, & l'eftime qu'il en fait eft toujours proportionnée à l'excès de leur licence.

Mais le plus grand édifice, que M. de V. aït élevé à l'Irréligion, c'eft fans contredit fon *Effai fur l'Hiftoire générale*, fi juftement profcrit par l'Affemblée du Clergé de 1765. Un homme d'efprit dit très-bien qu'on pourroit intituler cet Ouvrage : *Syftême d'Hiftoire univerfelle, dans lequel l'Auteur arrange les faits, fuivant fon imagination, pour prouver que la Religion eft une Chimere atroce, l'homme un animal fot & malfaifant, jouet éternel d'une deftinée aveugle : Production propre à former des honnêtes gens & des hommes vertueux.*

Quel eft en effet le réfultat de cette Hiftoire, que quelques Enthoufiaftes ont ofé mettre au-deffus du fublime difcours de *Boffuet* ? Cette propofition,

quiconque ne craint point un Dieu ne fait ce que c'est que de troubler l'Univers. Le fatalisme y triomphe ; on y voit une liste magnifique de tous les Scélérats, qui ont vécu dans la prospérité & qui sont morts tranquilles. On leur oppose une foule de bons Rois & de gens de bien, qui ont péri d'infortune & de misére. S'il est question d'une guerre entreprise par un Souverain, l'Auteur ne manque pas de faire observer que le plus juste des combattans a été le plus malheureux.

Ce tableau des infortunes qu'éprouvent les gens de bien dans ce monde feroit une preuve pour un homme sage, qu'il y a une autre vie, où tout doit être compensé. Mais notre judicieux Historien n'a garde d'y croire : l'ame des bêtes, qu'il ne connoît point du tout, lui fournit des preuves sans réplique de la matérialité de la sienne propre. Tous les hommes ne sont que de pures machines, qu'un être capricieux anéantit, après qu'elles ont joué leur rolle. Un enfant & un petit chien se ressemblent à merveille, & entre Archiméde & une Taupe, il n'y a de différence, que la finesse des organes.

L'ame étant détruite, la révélation ne peut tenir long-tems, & c'est contr'elle que le grand Historien a tourné ses principales batteries. Il ramasse les fable anciendes & modernes, les contes des Indiens, les absurdités du Mahométisme, & après avoir donné un air de raison à toutes ces folies, il les place gravement à côté de la Religion Chrétienne, à laquelle il prête toutes sortes d'absurdités.

Les preuves de fait ne l'embarrassent point ; l'Auteur les nie toutes ou les ridiculise. Les titres les plus authentiques, les Histoires les plus anciennes, les monumens échappés à la ruine des tems, tout disparoît à ses yeux éblouis. Cette Religion qui a triomphé de la fureur des *Césars* & de la haine des Philosophes, s'est établie comme toutes les autres sectes, sans contradiction. Le vertueux *Néron*, le sage *Dioclétien*, leurs ministres & leurs bourreaux en ont favorisé les progrès. Voilà sans contredit de belles découvertes ; & c'étoit à un Poëte qu'il étoit réservé de les faire.

Le même esprit regne dans le *Dictionnaire Philoso-*

phique; mais il y paroît plus à découvert. Il ne faut pas se gêner quand on est vieux, & certainement on ne se plaindra pas, que M. de V. ait enchaîné sa plume dans sa vieillesse. Voyez le *Dictionnaire* que nous venons de citer; voyez la *Pucelle*; voyez *Candide*. L'homme le plus familiarisé avec la licence, ne peut les lire sans indignation. Les ridicules outrageans, les impiétés grossieres, les ordures degoûtantes en salissent chaque ligne. L'Auteur oublie à tout moment le respect dû à la Divinité, à la Religion, à la vertu, aux mœurs, nous oserons dire au goût; car rien ne lui est plus opposé que ce style bas, qui exprime des mœurs encore plus viles, ce ramas d'incidens puérils, d'aventures sans vraisemblance, de plaisanteries forcées, dont certains laquais du bon ton ne se feroient pas honneur.

C'est encore pis quand M. de V. attaque ses adversaires. L'emportement le plus grossier dirige alors sa plume & il n'a égard ni au rang, ni aux dignités. Les vertus & les places de MM. l'Archevêque d'Auch & l'Evêque du Pui, ne l'ont pas empêché de les traiter comme les plus vils des hommes. Il a poussé la brutalité jusqu'à les tutoier, & les épithetes, dont il accompagne leurs noms, sont bien dignes de ce ton de décence & de politesse. Dans la brochure qu'il a intitulée: *défence de mon oncle*, il joint aux injures les plus infames, les obscénites les plus révoltantes. Il y a des Chapitres intitulés *de la sodomie*, *de l'inceste*, *de la bestialité*, *d'Abraham & de Ninon de Lenclos*. La suite du Chapitre répond au titre. On ne comprend pas comment un septuagenaire, qui se dit Philosophe, peut étaler une si étrange dépravation & une grossiéreté si abominable. Si l'Auteur croit par-là faire mieux vendre ses libelles, il est malheureux pour lui d'être dominé par les passions qui les lui font enfanter. Ses partisans eux-même en rougissent & quel homme, fut-il né dans la lie du Peuple, n'en rougiroit pas?

C'est ainsi que M. de V. se venge dans cette retraite forcée, qu'il nous peint comme un Paradis, de la privation des plaisirs de Paris, de Berlin & de la Cour. Il a beau afficher son mépris pour les grandeurs; il les regrette, il les pleure. Il ne te-

noit qu'à lui de vivre heureux auprès du Roi de Prusse ; mais il se permet des familiarités indécentes avec le Monarque ; il outrage ses Favoris. Il veut déplacer le Président de son Académie ; il écrit des satyres atroces, & il est obligé de disparoître.

Quel sera son asyle ? Ira-t-il en Lorraine ? mais le Prince bienfaisant, qui fait le bonheur de ce Pays, veut s'assurer de sa Religion ; & quelles assurances peut-il lui donner ? Enfin après avoir erré de pays en pays, il se fixe au bord d'un lac ; on le fête, on le caresse, on veille à sa santé ; il écrit contre le seul homme qu'on y respecte & il est obligé d'abandonner ce nouvel asile. Faut-il d'autre refutation de tous les Écrits de M. de V ? Non. Comparons sa conduite avec ses Ouvrages, & en connoissant l'esprit qui les a dictés, nous verrons l'impression qu'ils doivent faire sur les ames éclairées & sur les cœurs bien faits. Nous dirons avec le célébre *Montesquieu* ; (*) *Le bon esprit vaut mieux que le bel esprit.* « En effet, dit un autre Auteur, le bon » esprit sait ménager les hommes, il se prête à leur » humeur ; il supporte leurs défauts ; il plaît, on » lui pardonne sa supériorité. Le bel esprit au contraire, plein de lui-même, immole à son amour » propre celui des autres ; il se fait une foule d'ennemis. Le bon esprit soumis à l'ordre, s'attire une » considération générale. Le bel esprit se croit tout » permis ; il se fait mépriser du plus grand nombre. » Le bon esprit, toujours sage, même dans ses saillies, cherche moins à briller qu'à se rendre utile. » Le bel esprit mendie les applaudissemens, court après » les graces, tombe dans le ridicule. L'un ne connoît point les airs ; il se tient avec décence dans » son état. L'autre mesure les airs qu'il se donne,

(*) Voyez les *lettres familières de M. de Montesquieu* qui s'exprime ainsi à l'occasion de la disgrace de M. de V. à Berlin. Que M. de V. ne pense pas que ceux qu'il croit ses amis s'expriment différemment dans leurs lettres secrettes. Tous conviennent de son génie ; tous s'accordent sur son caractere Ainsi il lui est bien permis de nous traiter comme il a traité de grands Prélats, quoique nous soyons infiniment moins dignes de sa colere. Il ne fait que signer par des nouvelles injures l'opinion ancienne que le Public a sur sa douceur & sa modération.

» aux talens qu'il se croit, & ils sont innombrables. » Celui-là pense avec justesse & parle avec préci- » sion ; celui-ci charge son discours de fleurs, aux » dépens des idées. Le bon esprit s'occupe du solide » & s'amuse des agrémens. Le bel esprit s'occupe » des agrémens & s'ennuie du solide. L'un ne prend » que le sel de la plaisanterie & puise dans la cri- » tique des réflexions qu'il réserve pour lui. L'autre » se livre à la malignite de la censure, & se déchaîne » souvent contre des défauts, dont il est lui-même » pétri. Le bon esprit conçoit l'instabilité du bon- » heur ; il est préparé contre les disgraces ; il les » supporte avec fermeté. Celui qui n'est que bel es- » prit, est souvent confondu par la plus légere hu- » miliation, & il se trouve sans ressource dans l'in- » fortune. L'un a pour objet principal, d'exceller » dans sa profession, & fait ses plaisirs de ses devoirs. » L'autre sacrifie presque toujours les devoirs de » son état aux objets qui l'amusent. enfin le bon » esprit garde en tout un juste milieu & fuit les ex- » trêmités ; tandis que le bel esprit franchit toutes » les bornes & donne presque toujours dans l'extrê- » me. » (Ceci est tiré du Tome IV. des *Mémoires* de l'Académie de Nancy.)

§. II.

Portraits divers de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique, *par M. Q**.

Ce portrait avoit déjà paru à la fin de l'*Oracle des nouveaux Philosophes*, mais avec des fautes qui le défiguroient & que nous avons exactement corrigées.

» Vous me demandez, Monsieur, le portrait de M. » de V. que vous ne connoissez, dites-vous, que » par ses Ouvrages. C'est déjà beaucoup, selon moi, » que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir l'hom- » me. Je vais essayer de vous peindre l'un & l'autre. »

» M. de V. est au-dessus de la moyenne taille. Il » est maigre, d'un tempérament sec ; il a la bile brû- » lée, le visage décharné, l'air spirituel & causti- » que, les yeux étincellans & malins. Tout le feu

» que vous trouvez dans ses Ouvrages, il l'a dans
» son action. Vif jusqu'à l'étourderie ; c'est une ar-
» deur qui va & vient, qui pétille & vous éblouit.
» Un homme ainsi constitué ne peut manquer d'être
» valétudinaire ; & la lame use le fourreau. Gai par
» complexion, sérieux par régime, ouvert sans amis ;
» il fait le monde & l'oublie. Le matin, *Aristippe*,
» (*a*) & *Diogene*, le soir. Il aime la grandeur, &
» méprise les grands. Il est aisé avec eux & contraint
» avec ses égaux. Il commence par la politesse, con-
» tinue par la froideur, & finit par le dégoût. Il aime
» la Cour & s'y ennuie. Sensible sans attachement,
» voluptueux sans passion, il ne tient à rien par
» choix, & tient à tout par inconstance. Raisonnant
» sans principes, sa raison a ses accès comme la folie
» des autres. L'esprit vif & le cœur injuste, il perce
» (*b*) tout & se moque de tout. Il fait moraliser sans
» mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéressé,
» il travaille moins pour la réputation que pour l'ar-
» gent ; il en a faim & soif. Il se presse de travail-
» ler pour se presser de vivre. Il étoit fait pour jouir,
» & il veut amasser. Voilà l'Homme ; voici l'Auteur. »

» Né Poëte, les vers lui coutent trop peu ; cette
» facilité lui nuit ; il en abuse, & ne donne presque
» jamais rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux
» éloquent, après la Poësie, son métier seroit l'His-
» toire, s'il pouvoit approfondir & s'en tenir à la
» vérité. Il voulu suivre la méthode de *Bayle*, il le
» copie en le censurant. On a dit que pour faire un
» Ecrivain sans passion & sans préjugés, il faudroit
» qu'il n'eut ni Religion ni Patrie. Sur ce pied-là,
» M. de V. marche à grand pas vers la perfection.
» On ne peut pas d'abord l'accuser d'être partisan de
» sa nation ; on lui trouve au contraire un tic appro-
» chant de la manie des viellards ; les bonnes gens
» vantent toujours le tems passé & font mécontens
» du présent. M. de V. se plaint continuellement de son
» pays ; il le blâme en tout, & loue avec excès ce

(*a*) Il y a dans *l'oracle des nouveaux Philosophes* : Aristarque, c'est visiblement une méprise.

(*b*) On lit dans *l'oracle* : il pense à tout ; c'est encore un contre-sens.

qui

» qui est à mille lieues de lui. Pour la Religion ; on » sait qu'il n'en reconnoit aucune. Il a beaucoup de » littérature étrangere & françoise, & de cette éru- » dition mêlée qui est à la mode aujourd'hui. Politi- » que, Physicien, Géométre, il est tout ce qu'il veut, » mais toujours superficiellement & sans rien appro- » fondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié, » pour effleurer comme lui toutes les matieres. Il a » le goût plus délicat que sûr. Satyrique ingénieux, » mauvais critique, il aime les sciences abstraites ; » & l'on ne s'en étonne point. On lui reproche de » n'être jamais dans un milieu raisonnable. Tantôt » phitantrope, tantôt satyrique outré, pour tout dire » en un mot, M. de V. veut être un homme extraor- » dinaire, & il l'est à coup sûr. »

Non vultus, non color unus.

Relation d'un voyage aux Délices par un Chinois.

« Je suis de retour d'un voyage que j'ai fait à Ge- » néve. L'envie de voir un Européen qui passe pour » le plus beau génie de son siécle, m'a fait entrepren- » dre ce voyage. Ce grand homme ne fait point sa rési- » dence dans la Ville qui porte ce nom ; il habite un » beau château qui en est à quelque distance, où il » a une excellente table, & où les étrangers qui vien- » nent l'admirer, sont admis. C'est, dit-on, la pre- » miere fois, depuis le renouvellement des arts en » Europe, qu'on ait vu un Poëte avoir un cuisi- » nier. »

« Son château a pour lui un grand avantage, c'est » que sa personne y est en sûreté ; car cette grande » lumiere est brouillée avec toutes les lumieres d'Eu- » rope. Heureusement pour lui, il s'est trouvé un petit » pays neutre sur la terre, qui l'a reçu ; sans quoi il » auroit peut-être été forcé de finir son existence, fau- » te d'un local pour exister. »

« Son château est bâti sur le terrein de deux sou-

» verainetés étrangéres qui sont limitrophes ; il est, » pour ainsi dire, à cheval sur deux puissances ; de » maniere que s'il venoit à être poursuivi par quel- » que Potentat, il n'auroit qu'à s'échapper dans une » de ses chambres opposées, & il seroit aussitôt dans » un pays étranger. Ce n'est pas si mal imaginé pour » un Ecrivain qui craint le ressentiment des Princes » qui, en Europe, n'oseroient violer les frontieres » des Etats. »

« Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à son » château ; on m'annonça comme Chinois, & aussitôt » les portes de son appartement me furent ouvertes. Sa » vue m'effraya ; je crus voir un spectre ; je n'ai jamais » vu d'homme qui ressemble plus à un mort. Cette » momie Europénne a à peine six onces de chair sur » les os. Puisqu'il existe, il faut nécessairement que » ce soit un esprit ; car il n'a point de corps. Tu t'ima- » gines bien qu'il est vieux ; car il n'y a jamais eu de » fantôme jeune. Je m'entretins long-tems avec lui sur » l'Asie ; & il me fit plusieurs questions sur le gouver- » nement Chinois. Dieux ! que les grands génies Eu- » ropéens sont petits, quand on les examine à côté de » leurs Livres !

« Jamais Auteur ne publia tant d'Ouvrages diffé- » rens & n'enfanta tant de volumes. Il est continuel- » lement agité du démon de ses idées ; il ne dort, » ni ne veille ; il pense. Son esprit est sans cesse aux » prises avec son imagination. Il passe sa vie à éclore ; » il enfante souvent ; mais il fait beaucoup de ju- » meaux ; c'est le pere aux ménechmes ; car sa mé- » moire trahit beaucoup de fois son esprit. A force » d'accouchement, il accouche souvent des mêmes pro- » ductions. »

« Il ne laisse échapper aucune pensée ; tout ce qui se » présente est de bonne prise. Il ne se dérobe en rien à » lui-même ; le Public jouit de toute l'étendue de son » génie. Il se laissera tout entier à la postérité ; il occu- » pera la scène du beau génie, tant que son esprit lui » fournira des productions ; il ne mourra, que lors- » qu'il n'aura plus rien à dire. »

» Il est riche contre toutes les regles de la litté- » rature. Il trafique depuis un demi-siécle en génie ; » il passe pour un des plus grands marchands d'esprit,

» qu'il y ait en Europe ; il a débité pour plus de
» quatre cent mille livres tournois de ses idées aux
» Libraires, & pour se dépêcher d'être opulent, il
» leur a souvent vendu deux fois la même marchan-
» dise. »

*Autre Portrait par Mr. de la B.**

Transportons-nous dans le XIXe. siécle, & prêtons l'oreille. » Cet homme avoit tout ce qu'il faut pour
» la réputation la plus étendue ; (l'esprit de tout le
» monde, & de cet esprit plus que personne) mais
» il n'avoit point ce qui la rend durable, le génie.
» Il a beaucoup plu & plaît moins aujourd'hui ; parce
» qu'il est plein de beautés populaires. Tout ce qu'il
» voit, il le saisit & se le rend propre ; mais s'il a la ra-
» pidité de l'aigle, il n'en a pas le coup d'œil. Cette
» abondance d'images pour peindre le même objet,
» cette variété de tours, ce luxe d'élocution, ne sont
» que des efforts propres à masquer la pâleur des
» pensées & la sécheresse du fonds. Il ne choisit pas
» toujours l'expression la plus propre, & manque ra-
» rement la plus brillante. Il a l'art de rapprocher
» les extrêmes, & de surprendre en les faisant con-
» traster avec force, harmonie, briéveté. Mais son
» imagination ne vit que de celle d'autrui. Le vernis
» lui appartient toujours, l'image jamais. Il nuisit
» à ses talens en se répandant sur tous les genres.
» Il y chercha la fécondité & la vérité, qui ne se
» trouvent que dans la force & dans la justesse d'es-
» prit. Il sentit que les qualités lui manquoient ; delà
» ces flots de bile contre tous ceux à qui elles ne man-
» quoient pas. Il étonna par un air d'indépendance
» & de nouveauté un peuple qui commençoit enfin à
» se lasser de la monotonie & de l'esclavage de ses
» idées ; & ce peuple prit pour génie ce qui étoit
» tantôt plagiat chez les Anglois, tantôt imprudence,
» quelquefois délire, souvent vérité superficielle em-
» bellie. Ses Ouvrages ne lui coutoient guéres ; mais
» ils ne valoient que ce qu'ils coutoient. Dans la Phi-
» losophie, absurdes ; dans l'Histoire, pleins de men-
» songes & de goût ; dans la critique, singulier ou de
» mauvaise foi ; dans le tragique, fort inégal, heureux

» dans les détails ; mais adroit dans le plan ; dans la » Poésie, noble, majestueux, brillant, léger, fidéle au » vrai ton des sujets, jamais sublime. Dans la politi- » que, toujours étonné, toujours yvre, toujours à » mille lieues du vrai, semblable à un pigmée qui » raisonneroit de la guerre des Dieux & des Géans. » Une qualité bien estimable, c'est que ses écrits exha- » lent par-tout le parfum de l'humanité. Mais entre » V. & un certain Homme du même siécle, (*) il y a » la même différence qu'entre l'ingénieux *Paterculé* & » le profond *Tacite* : qu'entre ce mot du premier : » *combien de fois n'avons-nous pas vu* Tibere *s'asseoir par-* » *mi les Préteurs ! heureux le peuple qui voit son juge dans* » *son maître* ! & ce mot du second : Tibere *se plaçoit* » *quelquefois à la pointe du Tribunal du Préteur : mais* » *tandis qu'on pourvoyoit à la justice, on corrompoit la* » *liberté.* »

VOOLSTON.

Ses discours contre les miracles de J. C. & conclusion de ce Dictionnaire.

NOus ne tirerions pas cet Auteur de la poussiere, où il est enseveli, s'il n'étoit utile de découvrir les sources où puisent les audacieux adversaires de l'Evangile. Il publia il y a environ quarante ans des discours sur les miracles de J. C. qui ont été copiés par l'Auteur des *lettres d'un proposant sur les miracles.* L'eau changée en vin, le figuier desséché, les mauvais esprits envoyés dans un troupeau d'animaux immondes & quelques autres prodiges, qui ont fourni des plaisanteries si fines au prétendu proposant, sont tournées en ridicule ou en allégorie par l'Incrédule Anglois. L'oracle des Impies François auroit cru être infidéle à sa secte, s'il avoit laissé échapper ces momeries Britanniques. *Voolston* pousse la témérité encore plus loin ; il prodigue des épithètes insultantes à J. C. ; & c'est en quoi

(*) Le Préf. de *Montesquieu*.

il a été fidélement suivi par son copiste. Mais la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, c'est que le raisonneur Anglican étoit franc & sincére dans ses plus grands excès; au lieu que le Poéte François voulant répandre ses opinions, sans perdre son bien-être, fait toujours précéder ses brochures scandaleuses de quelque désaveu dans les Journaux, ou de quelque annonce qu'il a fait ses Pâques dans les Gazettes. Ainsi par un nouvel outrage il feint de s'approcher de l'Autel qu'il apprend à démolir : Lâche subterfuge qui met le comble à l'insulte & le dernier trait au portrait des Philosophes modernes.

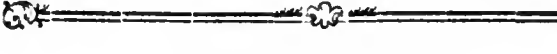
Ce fut en 1721 que *Voolston* commença à déclarer ouvertement son systême; & en 1727 on vit paroître son premier *discours contre les miracles de* JESUS-CHRIST. Il en publia six dans l'espace de 4 années, avec deux apologies de ses dangereuses opinions. Il fut ensuite déféré par le Clergé à la justice civile. En 1728 au mois de mai, il fut arrêté & mis sous la garde d'un Messager d'Etat, mais ensuite on le relâcha sous caution. En 1729, il fut sommé de paroître devant le premier Juge du Royaume à la poursuite du Procureur Général, pour avoir fait imprimer & publier quatre *discours sur les miracles de J. C.* Le 28 novembre de la même année, sa sentence lui fut prononcée, en présence d'un grand concours de Peuple. Elle portoit qu'il payeroit 25 livres sterlings d'amende pour chacun de ses discours, qu'il subiroit une année de prison & qu'il donneroit caution pour sa bonne conduite pendant sa vie. Mais n'ayant pu satisfaire à cette sentence, il mourut, dit-on, en prison.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ayant copié *Voolston*, il est naturel qu'il ait défendu sa mémoire. Il prétend dans des lettres publiées depuis peu, que cet Auteur ne fut pas puni en Angleterre par ses témérités impies, & qu'il ne mourut pas en prison. Tous les Journaux du tems, tous les Dictionnaires attestent le contraire. Voyez entr'autres le *Mercure Suisse* (juillet 1734) ces témoignages sont bien précis. Malgré ces autorités, il se peut faire que *Voolston* n'ait pas eu ce qu'il méritoit; on en a plus d'un exemple en France & en Angleterre, quoique ces deux contrées sentent plus que jamais les plaies que cette funeste science, qu'on

appelle *Philosophie*, fait tôt ou tard aux mœurs & aux principes de tout gouvernement. Nous ne parlons point de cette sagesse paisible qui apprend à connoître les devoirs de l'homme, à respecter ses maîtres, à régler les passions, à acquérir de nouvelles vertus. Nous parlons de cette science raisonneuse & sophistique, qui comme un ver malfaisant s'attache à tout pour ronger & pour détruire; de ce monstre qui déchire sourdement, en attendant le moment de se montrer avec audace & d'égorger ceux qu'elle a caressés. On ne peut se dissimuler que dans tous les âges où cette science pernicieuse a levé la tête, on n'ait méconnu le prix de la vertu, & recherché tous les rafinemens du vice. Les liens de la société ont été relâchés; l'amour paternel, la tendresse filiale, les sentimens les plus tendres & les plus touchans qu'inspire la nature, n'ont paru que des chaînes gênantes. Le Philosophe abandonné aux plaisirs des sens n'en connoît pas d'autres; il parlera du bonheur, mais il ne sacrifiera pas le plus petit de ses plaisirs pour faire des heureux. Il écrira sur la générosité; & livré à la plus honteuse lésine, il s'enrichira par de viles menées & s'engraissera du sang de ceux qu'il aura trompés & séduits. Voilà le poison que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* débite dans tout son Livre, comme le plus excellent des remédes; mais malheur à qui écoutera les leçons de cette Syrene enchanteresse. Au milieu de cette corruption générale, tout n'est pas désespéré.

Si la pureté des mœurs a été altérée, la foi a moins souffert. Car malgré le ton victorieux que prennent les Sophistes à la mode, qu'ont produit jusqu'ici leurs efforts multipliés contre l'édifice sacré du Christianisme? En a-t-il été ébranlé? non. On croit ce qu'on a cru. Il y a quelques infidéles sur-tout dans les grandes Villes; mais la foi est toujours la même dans les petites; & les mécréans, qu'un vestige passager avoit enlevés à la saine Doctrine, se rangent tôt ou tard sous les drapeaux de la Religion. Ils sentent sur-tout, lorsque l'âge a mûri leur raison, qu'il n'y a que des insensés qui puissent de gaieté de cœur braver l'Eternel jusqu'au dernier instant. La dissolution de leur Etre est pour eux l'époque d'une nouvelle lumiere. Les espérances consolantes ou terribles du Chrétien font taire les dou-

tes incertains du Philosophe. Les Sages du siécle ne paroissent plus alors que des maîtres d'erreur ; & ces maîtres eux-mêmes, touchés du repentir de leurs Disciples, se joignent à eux pour rendre un hommage commun à la Religion qu'ils avoient outragée, à cette Religion sainte qui est le seul guide véritable pendant la vie & la plus douce consolation au moment de la mort.



RÉSULTAT

Des Réflexions répandues dans ce Dictionnaire.

L'Ordre alphabétique séparant & isolant les objets, il est nécessaire de les réunir & de les comparer dans un tableau général, qui sera comme un résumé des articles particuliers répandus dans cet Ouvrage.

I.

De l'existence de Dieu.

Il y a un Dieu. On prouve son existence comme on prouve celle du soleil ; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en être convaincu. La Divinité est notre soleil invisible & ses rayons pénétrent dans les plus profondes ténébres de notre cœur.

J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité ; je suis intelligent, donc il y a une intelligence éternelle dont ma foible intelligence n'est qu'une émanation.

Si une chaumiere placée sur notre petit globe prouve un maçon, si une maison prouve un Architecte ; le cours des astres & toutes les merveilles de la nature pourroient-elles ne pas démontrer un Dieu ?

La matiere diversement combinée peut amener quelques arrangemens qui surprennent ; mais elle ne produira jamais des êtres pourvus d'organes, dont le jeu est incompréhensible, qui sentent, qui pensent & qui font des êtres sentans & pensans. Une éternité de tous les mouvemens possibles ne donnera ja-

mais ni une ſenſation, ni une idée; parce qu'il n'y a nul rapport de la matiere au ſentiment, & encore moins à la penſée. Enfin il n'y a que la ſuprême Intelligence qui ait pu faire des créatures intelligentes. Plus l'on méditera cette réflexion, plus l'on en ſentira la force. Des penſées ſublimes doivent avoir une ſource ſublime.

II.

De la Providence & de l'Immortalité de l'Ame.

S'il y a un Dieu, ce Dieu eſt-il bienfaiſant ? pouvons-nous en douter, puiſque nous vivons ? La vie eſt un très-grand bienfait, & l'horreur de la mort le prouve aſſez dans tous les êtres de la nature. Tous les élémens conſpirent à nous détruire; nous allons preſque toujours par les ſouffrances à la mort, & nous aimons à vivre : preuve que les plaintes de la plûpart des hommes ſont exagérées, & que dans les douleurs même qui les éprouvent, ils ont des conſolations ſenſibles.

L'eſpérance d'exiſter dans une meilleure vie eſt le premier adouciſſement des amertumes de celle-ci. Cette eſpérance n'eſt point une illuſion. Tous les Sages de l'antiquité ont embraſſé ce dogme conſolant: le nier & admettre une Divinité, c'eſt tomber dans la plus ridicule inconſéquence. Il faut reconnoître un Dieu rémunérateur & vengeur, ou n'en point reconnoître du tout. Anéantiſſez l'opinion ſalutaire des récompenſes & des vengeances qu'exerce l'Etre ſuprême dans une autre vie, vous juſtifiez l'athéiſme; vous lavez les crimes des plus grands ſcélérats. *Sylla* & *Marius* peuvent ſe baigner dans le ſang de leurs Concitoyens, *Neron* peut ſe ſouiller du meurtre de ſa mere. Ils n'ont rien à craindre, rien à eſpérer. Ils n'ont qu'à ſatisfaire leur ambition ſanguinaire, leurs deſirs effrénés, qu'ils les ſatisfaſſent, puiſque leur ame devenue atroce n'a plus qu'à ſe livrer à ſon ivreſſe, & à une ivreſſe ſans ſuite & ſans conſéquences.

La matérialité de l'ame ne peut jamais être une conviction ferme & inébranlable. Tous les Incrédu-

les conviennent que nous avons autant de raisons de la nier que de l'admettre. Dans cette incertitude, que la révélation fait disparoître, agira-t-on comme si nos ames étoient matérielles ? se reposera-t-on dans le doute, tandis que la réflexion peut amener une démonstration complette de la spiritualité de l'ame & de son immortalité ? non : dans une matiere aussi importante il faut se décider. Les remords ne peuvent s'éteindre qu'autant qu'on est parvenu à une persuasion lumineuse, & l'on n'y parviendra jamais. La situation du Matérialisme Pyrrhonien entraîne avec elle une inquiétnde importune. On ne peut s'en délivrer qu'autant que la raison, & la Religion reprennent leur droits, il faut donc se livrer à ces deux meres consolantes qui rechauffent leurs enfans dans leur sein, tandis que l'incrédulité ne les embrasse que pour les étouffer.

III.

Nécessité d'admettre une révélation.

Les égaremens de la raison livrée à elle-même, les erreurs des Philosophes anciens & modernes qui n'ont voulu écouter qu'elle, les opinions absurdes dans lesquelles le Paganisme a entraîné tous les Peuples, démontrent assez la nécessité d'une lumiere plus pure ; de la révélation. L'esprit de l'homme est tellement obscurci depuis la chûte du premier homme que si Dieu ne l'eût illuminé ou par lui-même ou par ceux auxquels il a bien voulu dévoiler sa loi, il auroit été éternellement le jouet des idées les plus folles & les plus ridicules. Dieu a parlé, nous ne pouvons en douter. Voulant instruire les hommes du culte qu'ils devoient lui rendre, il se communiqua d'une maniere sensible à un Chaldéen vertueux, digne d'être en commerce avec lui par la vivacité de sa foi & la pureté de ses mœurs. *Abraham*, ce respectable pere de la Nation Juive, fut le premier dépositaire des secrets du très-Haut. *Moyse*, honoré d'une communication encore plus particuliere les recueillit. Ces Livres existent, & n'y a-t-il que la sainteté de

la morale qui y est répandue, cela seul prouveroit une révélation. Mais on y trouve d'ailleurs des Prophéties frappantes qui ont eu leur accomplissement & des miracles non moins éclatans que véritables.

IV.

De la promesse d'un Libérateur & de JESUS-CHRIST.

Parmi les Prophéties qui signalent la mission de *Moyse*, la plus importante est la promesse d'un Libérateur qui devoit délivrer & renouveller le genre humain. JESUS-CHRIST, fils de Dieu, Dieu lui-même a été ce Rédempteur. Il a porté tous les caractéres du Messie; il a accompli toute l'étendue des promesses. Les miracles les plus étonnans signalent sa venue. A peine est-il né que les Anges viennent du haut des sphères célestes annoncer ce grand événement aux Pasteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le Ciel du côté de l'Orient. Le tems de sa mission étant arrivé, Dieu le reconnoît publiquement pour son fils. Le Ciel s'ouvre à son Baptême; l'Esprit Saint descend sur sa tête en forme de colombe, & une voix céleste fait entendre à un peuple immense ces paroles: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu.* Des possédés délivrés, des malades guéris, des morts ressuscités sont les signes du nouveau Messie qui se montre par-tout le maître autant que le Rédempteur de la nature. Si sa Divinité a paru pendant sa vie, elle n'éclate pas moins à sa mort. Le soleil s'obscurcit, la terre est ébranlée, les morts ressuscitent, enfin il ressuscite lui-même, & monte glorieux & triomphant dans le Ciel. La sainteté de sa vie, la pureté de sa morale, l'importance des vérités qu'il nous a révélées, l'accomplissement des promesses qu'il nous a faites, viennent à l'appui des miracles qu'il a opérés & doivent tenir tous les hommes dans un silence d'adoration & de respect.

V.

Des Apôtres, des Martyrs & de la propagation de la Religion.

Une Religion si pure, confirmée par des merveilles si authentiques, devoit se faire jour malgré les obstacles que lui opposoient la crédulité des Peuples & la politique des Princes. Les Apôtres la prêchent par toute la terre; des milliers de Martyrs scellent de leur sang le Mystère d'un Dieu immolé sur la croix pour les crimes des hommes & de l'Agneau sans tâche ressuscité pour leur justification. Les miracles de sa vie & de sa mort font des prosélites innombrables & les bourreaux des Chrétiens deviennent eux-mêmes Martyrs & les plus éloquens Prédicateurs du Christianisme. Cette divine Religion triomphant de toutes parts, il falloit nécessairement que l'idolâtrie périt : toutes les idôles de l'empire Romain furent enfin renversées, & leur chûte fut un monument signalé du pouvoir irrésistible du Dieu qui les anéantissoit.

V I.

De la pureté de la morale du Christianisme & des mœurs des premiers Chrétiens.

Si la constance des Martyrs donna de l'éclat à la Religion Chrétienne, elle n'en reçut pas moins de la morale qu'elle enseignoit & des vertus qu'elle faisoit pratiquer. Ceux-mêmes qui croyoient par devoir être obligés de combattre & de persécuter les Adorateurs du Christ, rendoient des témoignages authentiques aux exemples de fermeté, de douceur, de patience & de charité qu'ils donnoient à toute l'Empire. L'Eglise primitive étoit une société d'amis & de freres. L'opulent étoit sans faste; l'indigent sans bassesse. Les uns méprisoient les richesses, les autres se mettoient au-dessus de la pauvreté. Les Vierges gardoient la pureté dans un rang éminent, les femmes la chasteté conjugale. Les maîtres commandoient avec dou-

ceur ; les serviteurs obéissoient avec amour. On respectoit les Puissances, on honoroit ses parens. On aimoit ses amis sans intérêt ; on pardonnoit à ses ennemis sans restriction. On avoit de l'affection pour ses Concitoyens & de l'humanité pour tout le monde. On accordoit une hospitalité généreuse aux étrangers, on regardoit tous les hommes comme autant de freres, comme autant de créatures du même Dieu, d'enfans du même Pere. Ce tableau qui n'est ni fini, ni flatté, n'est-il pas le contraste de la conduite de nos Philosophes modernes ? S'ils veulent que nous croyions à eux, qu'ils fassent des miracles ? Non : qu'ils ayent des Martyrs ? non, ce n'est pas encore ce que nous leur demandons, mais qu'ils nous donnent des exemples si touchans, qu'ils nous montrent des vertus si rares & nous nous soumettons à eux.

Le relâchement d'un grand nombre de Chrétiens de nos jours ne prouve point que le Christianisme ne soit plus le sanctuaire des vertus. Il y en a encore un très-grand nombre ; mais elles se cachent au lieu que le vice va la tête levée. Il y a des justes dans tous les états, dans le monde même. Il y en a encore plus dans l'état Ecclésiastique & dans les cloîtres, sur-tout dans ceux où la vie présente n'est comptée pour rien en comparaison de la vie future, & où l'on est plus occupé à être vertueux qu'à le paroître.

VII.

Différence entre les grands Hommes qui ont défendu la Religion Chretienne & les libertins qui l'ont combattue.

S'il y a des Incrédules d'esprit & qui la plûpart ne soient point des Incrédules de cœur, qu'ils fassent réflexion à la soumission aveugle que tant de grands Hommes ont eue pour les vérités du Christianisme. « Quel plaisir (dit la *Bruyere* Chap. des esprits-forts) » d'aimer & d'embrasser une Religion que » l'on voit crue, soutenue & expliquée par de si » beaux genies & par de si solides esprits, sur-tout

» lorsque l'on vient à connoître, que, pour l'étendue
» des connoissances, pour la profondeur & la pé-
» nétration, pour l'application des principes, pour
» la dignité du discours, pour la beauté de la morale
» & des sentimens, il n'y a rien, par exemple, que
» l'on puisse comparer à saint *Augustin* que *Platon* &
» *Cicéron.* »

Dioclès, Philosophe Payen, voyant un jour *Epicure* entrer dans un temple, s'écria : *Quelle fête ! Quel spectacle pour moi de voir* Epicure *reconnoître les Dieux & leur rendre hommage* ! Tout ceux qui doutent encore de la Religion & même ceux qui en sont convaincus, ne pourroient-ils pas dire, quoique dans un sens différent, à l'égard de la comparaison, *quel spectacle ! quel exemple ! quelle autorité pour nous de voir tant de grands Hommes & reconnus pour tels dans tous les siécles, professer si hautement la Religion Chrétienne, en défendre la vérité, consacrer leurs talens & leurs plumes pour la soutenir, & vivre conformément aux préceptes qu'elle enseigne* !

Qu'on jette à présent les yeux sur les Docteurs de l'impiété ? On verra qu'elle n'a été soutenue que *par des Stoïciens entêtés, par des savans enflés de leur science, par des gens du monde qui ne connoissent que leur vaine raison, par des plaisans qui prennent de bons mots pour des argumens, par quelques théologiens enfin qui, au lieu de marcher dans les voies de Dieu, se sont égarés dans leurs propres voies.* C'est l'aveu que la force de la vérité a arraché à M. de V. dans des lettres adressées à Mr. le Prince de ** & publiées en 1767.

VIII.

De l'impression que les preuves de la Religion doivent faire sur un bon esprit.

« Si ma Religion étoit fausse, dit la *Bruyere*, je
» l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit
» possible d'imaginer, il étoit inévitable de n'y être
» pas pris. Quelle majesté ! Quel éclat de mystères !
» Quelle suite & quel enchaînement de toute la
» Doctrine ! Quelle raison éminente ! Quelle candeur !

» Quelle innocence de mœurs ! Quelle force invinci-» ble & accablante de témoignages rendus successive-» ment & pendant trois siécles entiers par des millions » de personnes les plus sages, les plus modérées qui » fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une » même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, con-» tre la vue de la mort & du dernier supplice ! Prenez » l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement » du monde, y a-t-il eu rien de semblable dans tous » les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux ren-» contrer pour me séduire ? Par où échapper ? Où al-» ler ? Je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, » mais quelque chose qui en approche. S'il faut périr » c'est par-là que je veux périr, il m'est plus doux de » nier un Dieu que de l'accorder avec une tromperie » si spécieuse & si entiere : mais je l'ai approfondi, je » ne puis être athée, je suis donc ramené & entraîné » dans ma Religion. »

Ajoutons une réflexion du même Auteur, la plus sensée qui fut jamais. « La Religion est vraie ou elle » est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà » si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme » de bien, pour le Chartreux ou le solitaire, ils ne » courent pas un autre risque : mais si elle est fon-» dée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable » malheur pour l'homme vicieux. L'idée seule des maux » qu'il se prépare me trouble l'imagination ; la pen-» sée est trop foible pour les concevoir & les paroles » trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant » même dans le monde moins de certitude qu'il ne » s'en trouve en effet sur la verité de la Religion, » il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que » la vertu. »

IX.

Quelle distinction il faut faire en combattant les Auteurs Impies ?

Il y a deux espéces d'Incrédules. Les uns chechant tranquillement la vérité, tâchent de la trouver & s'ils s'égarent, c'est malgré eux. Un travers d'esprit les mene au précipice. Il y a d'autres Incrédules qui,

entraînés par la corruption de leur cœur & par la vivacité d'une imagination fougeuse qui cherche à se satisfaire aux dépens du sacré & du profane, n'embrassent le parti de l'impiété que pour satisfaire leurs plaisirs ou leur malice. Incapable de garder le moindre ménagement, ils insultent avec audace tout ce que les hommes respectent. Il faut traiter avec modération les Incrédules du premier genre & avec une vigueur courageuse ceux du second, sur-tout si leurs ouvrages ont été flétris par l'autorité publique & leurs Auteurs punis avec eclat. C'est ce principe qui nous a dirigé. Nous savons, qu'il y a quelques Philosophes célébres de ce siécle, qui sont accusés de mal penser sur la Religion; mais l'erreur étant enveloppée avec finesse dans leurs écrits & ces écrits n'ayant pas été condamnés, nous n'avons pas dû leur donner une place dans ce Dictionnaire de peur de nuire à la Religion en citant des noms qui ne sont pas entiérement reconnus pour irréligieux Cette excuse doit nous faire trouver grace devant quelques Lecteurs qui auroient voulu trouver dans notre Ouvrage les **, les ** &c. Ils doivent d'autant plus facilement nous pardonner notre réserve, que nous n'en avons pas usé à l'égard d'aucun des Ecrivains dont les livres ont été brûlés par la main du bourreau. Ainsi l'on trouvera ici les Auteurs des *pensées Philosophiques*, reproduites sous le titre d'*étrennes aux esprit-forts*; du livre de *l'esprit*; du *Dictionnaire Philosophique*; de la *Philosophie du bon sens.* &c. &c. La raison en est qu'aucun de ces Ecrivains n'est en droit de se plaindre de nous. Un homme diffamé par la justice séroit mal reçu à déclamer contre celui qui n'a fait que citer l'arrêt qui le proscrit. C'est un criminel qui, étant sous le glaive des loix, n'est pas en droit de se recrier contre celui qui constate son crime. D'ailleurs la plûpart de ces impies ont reçu de nous les éloges qu'ils méritent comme beaux esprits; & nous ne nous sommes expliqués avec énergie que contre ceux qui, ayant manqué à toutes les regles de l'honnêteté publique, ne sauroient plus les réclamer en leur faveur.

X.

De la soumission qu'on doit à l'Eglise.

Une Religion étant démontrée vraie, contre les téméraires qui l'ont attaquée, quelle sera la regle de la foi qu'elle exige de nous ? à quel tribunal s'en rapportera-t-on ? à l'Eglise. Hors d'elle il n'y a que trouble & confusion. Tâchons de nous pénétrer des sentimens du grand *Fénelon* pour cette mere tendre & sensible. « O Eglise Romaine, s'écrie-t-il dans les mouvemens » d'une juste douleur, ô Cité sainte, ô chere & commune patrie de tous les vrais Chrétiens ! il n'y a en » JESUS-CHRIST ni Grec, ni Scythe, ni Barbare, ni » Juif, ni Gentil. Tout fait un seul peuple dans votre » sein ; tous sont concitoyens de Rome, & tout Ca» tholique est Romain..... Mais d'où vient que tant » d'enfans dénaturés méconnoissent aujourd'hui leur » mere, s'élevent contr'elle & la regardant comme une » marâtre ? D'où vient que son autorité leur donne tant » de vains ombrages ?... O Eglise d'où Pierre confir» mera à jamais ; que ma main droite s'oublie elle» même, si je vous oublie jamais ; que ma langue se » séche en mon palais & qu'elle devienne immobile si » vous n'êtes pas jusqu'au dernier soupir de ma vie le » principal objet de ma joie & de mes cantiques. » Ainsi parloit assez peu de tems avant sa mort un Prélat dont le nom sera toujours l'ornement des fastes de l'Eglise. Apprendrons-nous à nos Lecteurs que ce grand Homme vient d'être déprisé dans une brochure nouvelle intitulée l'A. B. C. qu'on nous donne comme traduite de l'Anglois ; mais qui est incontestablement de cet Auteur infatigable, dont les ouvrages sont la satyre de Dieu & des hommes, des vivans & des morts & qui semblable aux filoux qui se déguisent pour commettre leurs larcins, prend tantôt le non d'un Russe, tantôt celui d'un Quakre, ici celui d'un Juif, là celui d'un Espagnol & qui sous ces différens travestissemens est toujours lui-même ; le *Zoïle* de la vertu & des talens.

X I.

Resumé des erreurs de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique.

Après avoir vu ce qui résulte du *Dictionnaire Anti-Philosophique*, voyons ce qui résulteroit de l'Ouvrage qu'on y réfute & qu'on a si improprement intitulé *Philosophique.* On y dévoile ouvertement ce qui est répandu plus insidieusement dans les autres écrits du même Auteur. Voici le précis de sa Doctrine, tel qu'on le trouve dans les erreurs de V.; livre où l'on n'a rien exagéré.

I. « Y a-t-il un Dieu Créateur ? Ce qui est certain, » c'est que tous les anciens Philosophes ont enseigné » l'éternité du monde ; c'est que toute l'antiquité a » cru la matiere éternelle. L'argument de la succession » des êtres ne prouve rien pour la Création ; car les » Athées soutiennent qu'il n'y a point de génération, » qu'il n'y a point d'êtres produits, qu'il n'y a pas » plusieurs substances.

II. » Les plus grands hommes, les oracles de l'hu- » manité entiere, ne sont point de l'avis de saint *Atha-* » *nase* sur la Trinité. Ils vous disent nettement que le » Pere est plus grand que le Fils. Les Unitaires (ceux » qui nient la Divinité de Jesus-Christ) raisonnent » plus géométriquement que les Catholiques.

III. » Les Ecritures des Chrétiens sont l'ouvrage » de la nation la plus ignorante & la plus méprisable » qui fut jamais. Ces livres sont remplis d'absurdi- » tés, de faussetés, de traits qui ne prouvent que » l'ignorance.

IV. » La chûte d'*Adam*, sa punition, le péché » originel, ne sont que des fables dignes de mépris.

V. » Toute la Religion consiste à connoître un Dieu » & à être juste ; le reste est arbitraire.

VI. » Le Déisme est la Religion du bon sens, la » Religion des Philosophes & des Sages.

VII. » Le Déisme est une Religion répandue dans » toutes les Religions : c'est un métal qui s'allie avec » tous les autres & dont les veines s'étendent sous » terre ; le secret n'est que dans les mains des adeptes.

VIII. » On peut abjurer le Christianisme, devenir le » scandale de l'Eglise, sans s'écarter de la raison, ni » de la loi naturelle.

IX. » Le préjugé nous représente Dieu comme in» juste, emporté, jaloux, séducteur & barbare : idée » absurde. Dieu ne se plaît point à déchirer l'ouvrage » de ses mains ; s'il est infini, c'est dans les récom» penses, & il ne punit point, par des tourmens af» freux & éternels, quelques momens de foiblesse & » quelques plaisirs passagers.

X. » Comme le Créateur conduit la matiere par le » mouvement, ainsi il conduit les hommes par le plai» sir ; les hommes n'ont point d'autre moteur ; c'est » par la voix du plaisir que Dieu nous appelle.

XI. » Il n'est pas démontré que la matiere ne puis» se pas penser. Tous les anciens Philosophes ont cru » l'ame corporelle ; plusieurs des Peres de l'Eglise l'ont » cru de même. Il faut donc mettre la spiritualité de » l'ame au rang des choses problématiques ; au reste, » ce point n'influe en rien sur la société civile, & » l'on peut être matérialiste & en même-tems très» vertueux.

XII. » Les Martyrs, dont les Chrétiens se font tant » d'honneur, n'ont guére été que des hommes fac» tieux, des emportés, des rebelles, des fanatiques ; » le nombre en est petit, & d'ailleurs les fausses Reli» gions ont eu aussi les leurs.

XIII. » Ce n'est pas au sang de ses Martyrs que » le Christianisme doit ses grands progrès ; c'est aux » violences de *Constantin*, aux barbaries de *Charle-* » *magne*, &c.

XIV. » Les prieres, les sacrifices, les offrandes re» ligieuses, ne sont que d'adroites inventions des Prê» tres avides, pour leurrer & dépouiller un peuple » d'imbécilles.

XV. » Le Clergé n'est qu'un amas d'hommes vi» cieux, inutiles, à charge à l'Etat, pour la réforma» tion duquel on devroit suivre les exemples qu'ont » donnés l'Angleterre & le Nord au sixieme siécle.

XVI. » Le célibat de Religion ne doit son origine » qu'à la fainéantise : c'est une perte pour l'Etat, une » charge pour les peuples, un scandale pour la société.

XVII. » Rien de plus mal imaginé que les Conci-

» les, qui ne sont que des cabales de Prêtres pour » décider sur des mots.

XVIII. » Rien de plus sage que la conduite des » Païens, qui laissoient à chacun la liberté de penser, » de croire & de parler comme il vouloit.

XIX. » Le plus cruel ennemi de la société, c'est » l'intolérance; c'est elle qui a fait couler des ri- » vieres de sang depuis *Constantin*, qui a allumé les » bûchers, excité les fureurs des persécutions, rem- » pli l'univers d'assassinats, de meurtres, de perfi- » dies, &c.

XX. » L'intolérance est le vice & le péché des Prê- » tres & des Théologiens.

XXI. » Les Prêtres & les Théologiens sont des ames » gonflées de vices & d'orgueil, à proportion qu'elles » sont vuides de vérités; ils voudroient troubler toute » la terre pour un sophisme, & intéresser tous les » Rois à venger par le fer & par le feu, un argument » in *Baralipton.* »

La morale qui découle de ces beaux principes se conçoit aisément. Le meurtre & le vol sont les deux seuls crimes que la Philosophie peut défendre; tout le reste est permis. C'est à entasser de telles horreurs dans cinquante brochures & sous ces formes différentes, que M. de V. a consumé cinquante années, toujours avide de gloire & inquiet de la gloire des autres; se fuyant sans cesse & se retrouvant toujours; ennemi de presque tous les gens de lettres, & encore plus ennemi de lui-même; obligé de changer à tout moment de domicile; ne trouvant la tranquillité, ni à Paris, ni à Cirei, ni à Nancy, ni en Angleterre, ni en Hollande, ni en Prusse, ni à Genéve; n'échappant à la poursuite de la justice que par des désaveux dictés par la lâcheté; & couronnant une vie turbulente par une vieillesse inquiéte. C'est pourtant cet homme qui a fait tant de prosélites, non parmi les gens sensés, mais parmi une jeunesse frivole & débauchée; car M. de V. a beau exagérer la qualité des coupables, pour diminuer l'iniquité, nous ne connoissons aucune personne d'un âge mur que ses écrits ayent séduit & pu séduire. Un des plus forts argumens en faveur de la Religion, seroit la liste des partisans de l'irréligion,

PLAN

De Preuves de la Religion.

JE trouve du plaisir & de la douleur dans le monde. Chacun en est la preuve à soi-même.

J'y trouve aussi l'idée du Juste & de l'Injuste. Toutes les sociétés roulent sur cette Idée. Par tout & en toute Langue on dit : vous avez bien fait ; vous avez mal fait : c'est agir en honnête homme ; c'est agir en fripon.

Nous ne nous donnons point le plaisir ni la douleur : nous ne nous sommes point donné non plus l'idée du Juste & de l'Injuste.

Or l'idée du Juste & de l'Injuste suppose nécessairement une loi, & en même-tems une liberté.

Une loi ; parce qu'il ne sauroit y avoir de justice ou d'injustice qu'autant que l'on suit, ou que l'on viole quelque regle.

Une liberté ; parce que ce qui est nécessaire est sans choix, & que le Juste & l'Injuste supposent un choix à faire.

On ne sauroit louer ni blâmer la pierre de tomber, ni la flamme de s'élever.

Une loi suppose nécessairement un Législateur, & la liberté entraîne nécessairement le mérite & le démérite.

Le mérite & le démérite ont une liaison naturelle avec la douleur & le plaisir.

Selon ces Idées. Je demande à tout homme, en supposant qu'il eût à distribuer le plaisir & la douleur, s'il n'appliqueroit pas le plaisir aux Justes & la douleur aux Injustes ? & toujours à proportion les plus grands plaisirs aux plus Justes, & les plus grandes douleurs aux plus Injustes.

Telle est sans contredit l'idée de la Justice distributive, Imprimée dans tous les esprits.

Il faut donc conclure que c'est-là la conduite du Législateur, autrement nous ne le regarderions que

comme un Tyran insensé qui puniroit ceux qui lui obéissent, pour ne récompenser que les rebelles.

L'intérêt & la raison obligent donc l'homme à bien étudier la Loi qui lui est imposée, & à s'y conformer ; dans l'espérance du bonheur, comme il doit éviter de l'enfraindre dans la crainte du malheur.

Avant toute Loi écrite, l'homme devoit être fidéle à certains principes qu'il trouvoit dans son cœur, & qu'il n'y avoit pas mis. C'étoit sa lumiere & sa Loi. Voilà l'état de la Loi naturelle.

Nouvel état. Dieu veut se manifester davantage à l'homme, & lui *donner une Loi écrite* comme le déployement & la perfection des premieres. Que devoit faire l'homme ? S'assurer que c'étoit Dieu qui parloit, pour se soumettre à ses ordres.

Je me suppose témoin des merveilles que Dieu fit, en nous révélant ses volontés. Il change à son gré les Loix de la nature, pour me prouver qu'il en est le maître. Je fais ce raisonnement. Ou c'est Dieu qui parle, & je dois lui obéir ; ou c'est Dieu qui prête toute sa puissance au mensonge ; & en ce cas ce seroit lui qui seroit le coupable. Ce qui renverse absolument l'idée que j'en ai, & qu'il m'a donnée lui-même.

Mais je n'ai pas été témoin des miracles & de la révélation. J'entends dire seulement qu'il en a fait : mon intérêt & ma raison m'obligent alors de m'en éclaircir, s'il y en a quelques moyens, & il y en a.

Les faits se prouvent de deux manieres ; ou en frappant les sens de ceux qui en sont témoins, ou par la force des témoignages qui les attestent.

Cette force de témoignages peut être telle qu'elle tient lieu des sens-mêmes.

Mais, dit-on, ces faits sont surnaturels, & par-là moins croyables. Ils sont éloignés pour nous ; & par-là encore moins croyables.

Il n'en est pas ainsi. Les faits surnaturels n'ont pour Juges que les sens aussi-bien que les faits naturels ; & les sens sont aussi sûrs pour les uns que pour les autres. Un peuple qui a passé la Mer à travers ses flots divisés, est aussi sûr de cette merveille que de l'état ordinaire des Mers.

Les faits éloignés naturels ou surnaturels se prou-

vent également par la force des témoignages. Il faut raifonner là-deffus de la diftance des tems comme de celle des lieux.

On vient d'élire un Pape à Rome.

Les Habitans de Rome en font affurés par leurs fens. Ils l'ont entendu proclamer; ils l'ont adoré. La nouvelle s'en répand uniformément dans toute l'Europe. Nulle contradiction. Tous les témoignages s'accordent. J'en fuis auffi perfuadé que fi je l'avois vu.

Il en eft de même de la diftance des tems. Céfar eft affaffiné à Rome en plein Sénat; les Romains l'ont vu: mais toute l'Hiftoire dépofe cet événement fans aucune contradiction. Le fait eft arrivé jufqu'à nous d'Hiftoires en Hiftoires. Nulle raifon d'en recufer aucune. Je fuis encore convaincu du fait comme fi je l'avois vu.

Voilà l'état de la Religion. Elle eft arrivée à nous par les témoignages. Il s'agit d'en examiner la force.

Premier examen. L'Ancien Teftament qui prépare l'Evangile. Il s'agit de voir fi depuis *Moyfe* les faits & les témoignages peuvent avoir été altérés.

Second examen. JESUS-CHRIST vient établir la Loi de grace. Il prouve fa doctrine par fes miracles; il les confomme par fa Réfurrection; la Réfurrection eft prouvée par le témoignage de fes Apôtres, qui l'ont vu, qui ont converfé avec lui, & en préfence de qui il eft monté au Ciel. Ils ont tous verfé leur fang pour foutenir, non une fpéculation où l'efprit eft fujet à s'égarer; mais un fait fur lequel leurs fens n'ont pu fe tromper. Ils prouvent leur propre témoignage par des miracles; & même ils en communiquent le don aux autres. Nul intervalle de la Réfurrection de JESUS-CHRIST au premier établiffement de l'Eglife. St. *Paul* écrit des Lettres à plufieurs Affemblées de Fidéles déjà fondées. La date de fes Epîtres eft inconteftable. Rien ne fe dément. Les miracles fe perpétuent, la converfion même des peuples en devient un nouveau témoignage. Enfin, fans intermiffion, fans interruption, la lumiere arrive jufqu'à nous.

Quel embarras refte-t-il encore? Plufieurs fectes fe partagent fur la doctrine, & crient toutes, *Je fuis l'Eglife*: Mais peut-on s'y méprendre? JESUS-CHRIST

a dit aux Apôtres; allez, prêchez, qui vous écoute, m'écoute. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siécles. Chercherions-nous cette autorité divine dans des Sectes qui se sont séparées du tronc; ou dans la succession immédiate du ministere Apostolique?

Pourroit-on balancer? Si je cherche cette autorité parmi les Sectes qui avouent leur séparation, je n'ai plus de regle. Mon discernement particulier va décider de ma doctrine. Autant de têtes, autant de Dogmes: mais en m'en tenant à ce corps visible de Pasteurs, successeurs des Apôtres, je n'ai besoin que d'une humble docilité pour les en croire.

Il faut donc croire & pratiquer ce que cette Eglise visible enseigne. Il faut opérer son salut dans le tremblement & dans l'espérance.

Dans le tremblement, puisque celui qui me donne ici des douleurs passageres pour m'éprouver, peut me fixer dans un état malheureux, si je viole ses Loix.

Dans l'espérance, puisque celui qui me donne des plaisirs passagers pour me soutenir dans la vie présente, peut me fixer dans un état heureux; si je suis fidéle à sa grace.

Je suis parti de principes certains; & toutes ces conséquences ont la même certitude, si elles en sont bien tirées; mais il suffiroit que de toutes les Religions qui sont répandues dans le monde, la Religion Chrétienne fût seulement le mieux prouvée, pour obliger l'homme en conscience à la suivre, parce qu'il y a un mépris évident de la vérité, à ne point préférer ce qui en a le caractére à ce qui ne l'a pas.

En un mot, c'est une discussion historique que l'Etude de la Religion; & si les témoignages qui la prouvent ont toutes les conditions nécessaires pour certifier un fait, on n'est plus reçu à la combattre par des objections philosophiques; on n'auroit pas opposé ces objections aux miracles, si on en avoit été témoin; il ne faut pas non plus les opposer aux témoignages des miracles, s'ils sont incontestables.

ARREST.

Du Parlement de Paris, qui condamne les jeunes Criminels d'Abbeville.

VU par la Cour, la Grande Chambre aſſemblée, le Procès criminel fait par Lieutenant-Criminel de la Sénéchauſſée de Ponthieu à Abbeville, à la requête du Subſtitut du Procureur-Général du Roi audit Siége, Demandeur & Accuſateur, contre Jean-François *Lefebvre*, Chevalier Sieur de la Barre, & Charles-François Marcel Moiſnel, défendeurs & accuſés, Priſonniers ès priſons de la Conciergerie du Palais à Paris; & encore contre Gaillard d'Eſtalonde, Jean-François Douville de Maillefer, & Pierre-François Demaiſniel de Saveuſe, auſſi défendeurs & accuſés, abſens & contumax; leſdits Jean-François Lefebvre Chevalier de la Barre, & Charles-François-Marcel Moiſnel, appellans de la Sentence contr'eux rendue ſur ledit Procès le 28 Février 1766, par laquelle la contumace auroit été déclarée valablement inſtruite contre Gaillard d'Eſtalonde, accuſé & contumax, & en adjugeant le profit d'icelle, il auroit été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir par impiété & de propos délibéré, paſſé le jour de la Fête-Dieu derniere, à vingt-cinq pas du St. Sacrement que l'on portoit à la Proceſſion des Religieux de St. Pierre de ladite Ville, ſans ôter ſon chapeau qu'il avoit ſur ſa tête, & ſans ſe mettre à genoux; d'avoir voulu acheter au ſieur Beauvarlet un Crucifix de plâtre qui étoit dans ſa chambre, & d'avoir dit que c'étoit pour le briſer & fouler aux pieds; d'avoir proféré les blaſphêmes énormes & exécrables contre Dieu, mentionnés au Procès; d'avoir chanté publiquement & différentes fois deux chanſons impies & remplies de blaſphêmes les plus énormes, les plus abominables & exécrables contre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge, les Saints & Saintes mentionnés au Procès; d'avoir enfin un des jours de l'été dernier, donné des coups



de canne au Crucifix qui étoit alors placé ſur le Pont neuf de ladite Ville ; pour réparation de quoi condamné à faire amende-honorable devant le Crucifix placé ſur ledit Pont, & devant la pricipale porte de l'Egliſe Royale & Collégiale de St. Vulfranc de ladite Ville, où il ſeroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice, dans un Tombereau, & là, étant à genoux, nue tête & nuds pieds, ayant la corde au col, écriteaux devant & derriere portant ces mots, *Impie, Blaſphêmateur & Sacrilége exécrable & abominable* & tenant en ſes mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres, dire & déclarer à haute & intelligible voix, *que méchamment & par impiété, il a paſſé de propos délibéré devant le St. Sacrement ſans ôter ſon chapeau, & ſans ſe mettre à genoux ; a proféré les blaſphéme contre Dieu mentionnés au Procès ; a chanté les deux chanſons remplies de blaſphêmes exécrables & abominables contre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge, les Saints & les Saintes, mentionnés au Procès, & a donné des coups de canne ſur le Crucifix qui étoit placé ſur le Pont neuf de ladite Ville : dont il ſe répent demande pardon à Dieu, au Roi & à la Juſtice* ; & audit dernier lieu avoir la langue coupée, & le poing coupé ſur un poteau qui ſera planté devant ladite porte de ladite Egliſe ; ce fait, conduit dans ledit tombereau dans la place publique & principal Marché de ladite Ville, pour y être attache avec une chaîne de fer à un poteau qui y ſera à cet effet planté, & brûlé vif, ſon corps réduit en cendres, & icelles jettées au vent, tous ſes biens acquis & confiſqués au profit du Roi, ou à qui il appartiendroit, ſur iceux préalablement pris la ſomme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi, au cas que confiſcation n'eût lieu à ſon profit : & ſeroit ladite Sentence, en ce qui regardoit ledit Gaillard d'Eſtalonde, accuſé, contumax, exécutée par effigie en un tableau qui ſeroit attaché par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice à un poteau qui ſeroit à cet effet planté ſur ladite Place : en ce qui touchoit Jean-François Lefebvre, Chevalier de la Barre, il auroit été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir, par impiété & de propos délibéré, paſſé le jour de la Fête-Dieu derniere à vingt-cinq

pas du Saint Sacrement que l'on portoit à la Procession des Religieux de St. Pierre de ladite Ville, sans ôter son chapeau qu'il avoit sur la tête, & sans se mettre à genoux; d'avoir proféré les blasphêmes énormes & exécrables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge, la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise, mentionnés au Procès; d'avoir chanté les deux chansons impies & remplies de blasphêmes les plus énormes, les plus exécrables & abominables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & les Saints & Saintes, mentionnés au Procès, d'avoir rendu des marques de respect & d'adoration aux Livres infâmes & impurs qui étoient placés sur une planche dans sa chambre, en faisant des genuflexions, en passant devant; & disant, qu'on devoit faire des genuflexions lorsque l'on passoit devant le Tabernacle; d'avoir profané le signe de la Croix, en faisant ce signe, en se mettant à genoux & prononçant les termes impurs mentionnés au Procès; d'avoir profané le Mystère de la consécration du vin, l'ayant tourné en dérision, en prononçant à voix à demi basse & à différentes reprises, dessus un verre de vin qu'il tenoit à la main, les termes impurs mentionnés au Procès, & bu ensuite le vin; d'avoir profané les Bénédictions en usage dans l'Eglise & chez les Chrétiens, en faisant des croix & des bénédictions avec la main sur différentes choses, en prononçant les termes impurs mentionnés au Procès; d'avoir enfin proposé au nommé Pérignot, qui servoit la Messe, & étant auprès de lui au bas de l'Autel, de bénir les burettes en prononçant les paroles impures mentionnées au Procès; pour réparation de quoi condamné à faire amende honorable devant la principale porte de l'Eglise Royale & Collégiale de St. Vulfranc de ladite Ville d'Abbeville, où il seroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Justice dans un Tombereau, & là, étant à genoux, nue tête & nuds pieds, ayant la corde au col, écriteaux devant & derriere portant ces mots: *Impie, Blasphémateur & Sacrilége exécrable & abominable*; & tenant en ses mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres, dire & déclarer à haute & intelligible voix, *que méchamment, & par impiété, il a*

passé de propos délibéré devant le St. Sacrement, sans ôter son chapeau & sans se mettre à genoux, & proféré les blasphêmes contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise mentionnés au Procès; & chanté les deux chansons remplies de blasphêmes exécrables & abominables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & les Saints & Saintes mentionnés au Procès; & a rendu des marques de respect & d'adoration à des Livres infâmes, & profané le signe de la Croix, le Mystère de la consécration du vin & les bénédictions en usage dans l'Eglise & chez le Chrétiens, dont il se repent & demande pardon à Dieu, au Roi & à la Justice; & audit lieu avoir la langue coupée; ce fait, conduit dans ledit tombereau dans la place publique & principal Marché de ladite Ville, pour, sur un échafaud qui y seroit à cet effet dressé, avoir la tête tranchée, & être son corps mort & sa tête jettés au feu dans un bûcher ardent, pour y être réduits en cendres, & les cendres jettées au vent; & avant l'exécution seroit ledit Lefebvre de la Barre appliqué à la question ordinaire & extraordinaire, pour savoir par sa bouche la vérité d'aucuns faits résultans du Procès & la révélation de ses complices, tous ses biens acquis & confisqués au Roi, ou à qui il appartiendroit, sur iceux préalablement pris la somme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi, au cas que confiscation n'eût lieu à son profit; auroit été sursis à faire droit sur les accusations intentées contre Charles-François Marcel Moisnel; & avant d'adjuger le profit de la contumace contre Pierre-François Douvillè de Maillefer, & Pierre-François Demaisniel de Saveuse, accusés, contumax, il auroit pareillement été sursis à faire droit sur les accusations contr'eux intentées, jusqu'après l'entiére exécution de ladite Sentence contre ledit Lefebvre de la Barre, & ordonné que le Requisitoire du Substitut du Procureur-Général du Roi audit Siége, du 7 Octobre dernier, & le Procès verbal de saisie de Livres faite en la chambre dudit Lefebvre de la Barre, en conséquence de l'Ordonnance étant au bas dudit Requisitoire, demeureroient joints au Procès; ce faisant, que le Dictionnaire Philosophique portatif, faisant partie desdits Livres qui ont

été déposés au Greffe de ladite Sénéchaussée, seroit jetté par l'Exécuteur de la Haute-Justice dans le même bucher où seroit jetté le corps dudit Lefebvre de la Barre & en même-tems. Ouis & itnerrogés en la Cour lesdits Jean-François Lefebvre de la Barre & Charles-François Marcel Moisnel sur leursdites Causes d'appel, cas à eux imposés & faits résultants du Procès. Oui le rapport de Me. Claude Pellot, Conseiller: Tout considéré.

La Cour, la Grand'Chambre assemblée, dit qu'il a été bien jugé par le Lieutenant-Criminel d'Abbeville, mal & sans griefs appellé par ledit Lefebvre de la Barre & l'amendera; ordonne en conséquence que le Dictionnaire Philosophique portatif, qui a été apporté au Greffe Criminel de la Cour, sera, avec les autres livres, rapporté au Greffe Criminel de ladite Sénéchaussée d'Abbeville; faisant droit sur l'appel interjetté par ledit Charles François-Marcel Moisnel de la même Sentence, a mis & met l'appellation au néant; ordonne que ladite Sentence sortira son plein & entier effet à l'égard dudit Charles-François Marcel Moisnel, le condamne en l'amende ordinaire; ordonne pareillement que le présent Arrêt sera imprimé, publié & affiché par-tout où besoin sera, notamment en la Ville d'Abbeville: & pour faire mettre le présent Arrêt à exécution, renvoye lesdits Jean-Erançois Lefebvre de la Barre & Charles-François Marcel Moisnel, Prisonniers, par devant ledit Lieutenant-Criminel de la Sénéchaussée de Ponthieu à Abbeville. Fait en Parlement, la Grand'Chambre assemblée, le 4 Juin 1766. Collationné, Massieu.

Signé RICHARD.



TABLE

Des Matieres contenues dans le second Volume.

N. B. *On a marqué d'une étoile * les articles refondus & d'une double étoile ** les articles nouveaux.*

FIN.